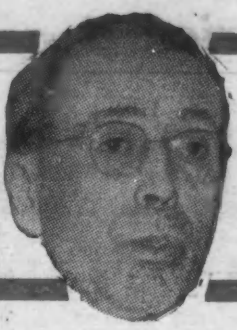
• **IMPOTS** : enquête aux Finances
(Voir pp. 10-12.)

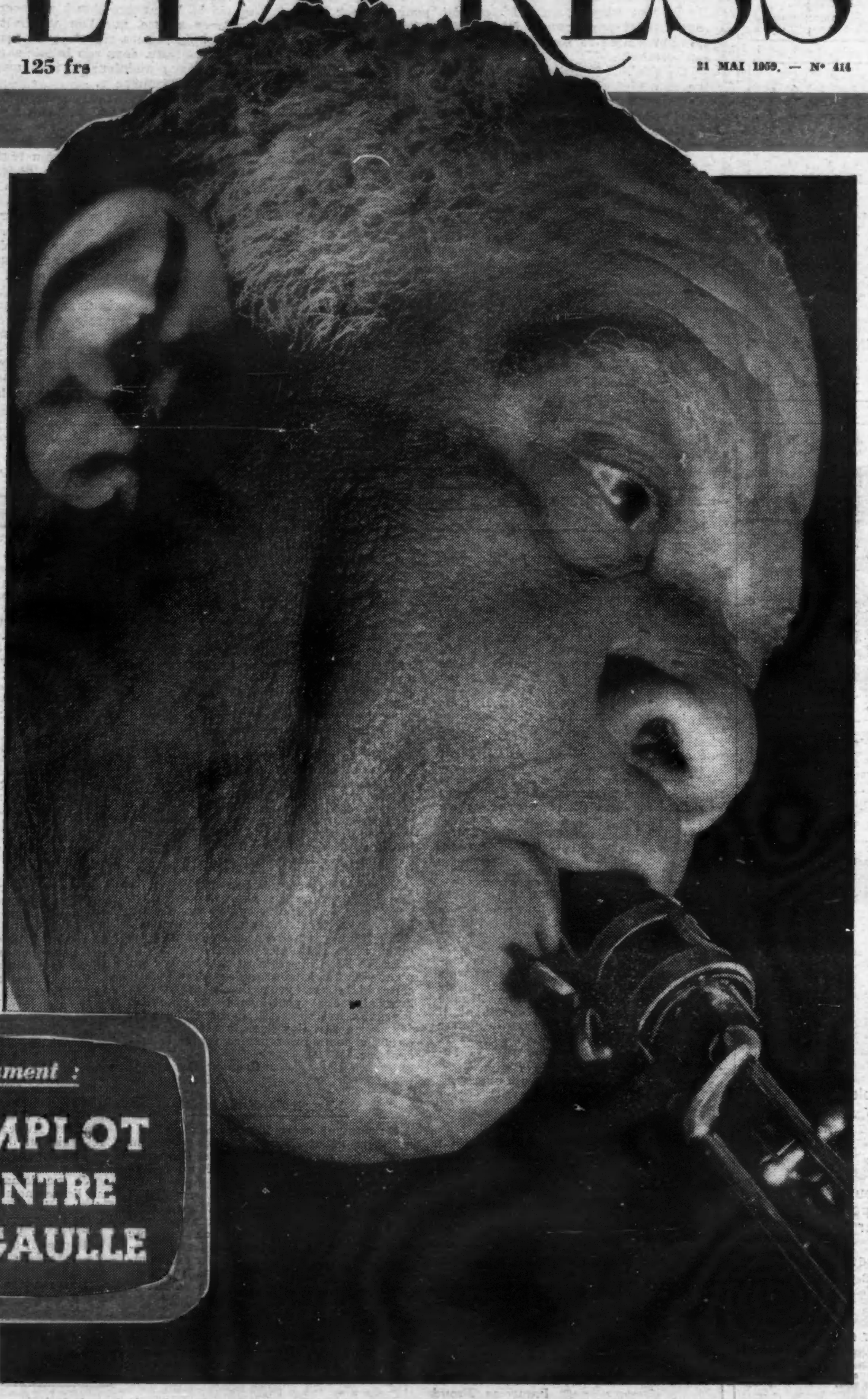


• **U.S.A.** : enquête chez les Beatniks
(Voir pp. 28-29-30-31.)

L'EXPRESS

125 frs

21 MAI 1959. — N° 414



Un document :

COMPLOT CONTRE DE GAULLE

(Pic.)

SIDNEY BECHET *(p. 35)*

« Tôt ou tard, nous devrons répondre à cet appel des ténèbres, aller voir ce qu'il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones. »

(Paul Morand - Régie Noire.)

B)6

Un grand film international

Une exclusivité KODAK

Connaissez-vous le KODACOLOR ?

Ce film négatif couleur fera de vous, avec votre appareil 6 × 9 ou 6 × 6, le champion des agrandissements couleur sur papier.

Avant la fin de la semaine, demandez au spécialiste KODAK votre première bobine KODACOLOR.

Reporter de votre vie. Reporter de votre famille. Triomphez grâce à la couleur. Triomphez avec KODAK.

Communiqué.

jack Romoli

EXCLUSIVITES MASCULINES

COSTUMES LEGERS

ALPAGA, SHANTUNG, LAINE et SOIE

ET

GABARDINE DE COTON LAVABLE

20.000 *FRANCS*

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

il rase au 4/100 de mm

une grille «microsouple» pour raser au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse «supercoupe» pour tailler pattes moustaches et tous les poils longs...

c'est le premier rasoir complet:

rasoir double-service

THOMSON

Thomson... c'est sérieux

La lettre de « L'Express »

AH ! le fier langage !... Ah ! la douce musique...

Finie la guerre, oui, dans un délai « relativement proche » car « la victoire ne fait pas de doute ». Mais il n'y a rien là qui doive désespérer !

Comprenant dans quel désarroi de tels pronostics risquaient de plonger des milliers de jeunes gens frémissants du désir d'en découdre encore un peu, le général Challe, commandant en chef en Algérie, a su trouver en même temps les paroles qui s'imposaient pour apaiser leur angoisse et pour panser l'orgueil des familles toujours promptes à se formaliser sitôt qu'elles n'ont plus de fils au combat.

Ce que le général a promis ? On n'ose y croire tant ce serait exaltant. D'où, sans doute, la sage réserve des quotidiens qui, à l'exception d'un ou deux fanatiques de l'information, n'ont pas cru devoir reproduire intégralement sa déclaration. Ce qu'il a promis ? « Un champ de bataille profond qui peut aller de Brest à l'Oural... »

Enivrante perspective.

Certes, le général ne peut s'engager quant à la date, le problème ne dépendant pas entièrement de la France. Mais il a, semble-t-il, bon espoir :

« Quand nous aurons gagné ici, a-t-il encore promis, nous ne plierons pas bagages. Ici, dans cette guerre, préfiguration d'un conflit continental, nous avons d'abord appris à constituer une armature territoriale solide qui doit durer. Elle sera nécessaire ailleurs en d'autres temps. On ne peut pas en douter. »

L'important, pour déferler convenablement de Brest à l'Oural, c'est de « constituer une force de frappe » et cet instrument, nous sommes en train de le forger en Algérie.

Une force de frappe. Tout ce dont nous rêvons. Qui ne se sentirait réconforté à l'idée d'appartenir à une « force de frappe » et d'en user ?

DES générations de bons cerveaux se sont efforcées, il est vrai, de nous enseigner par exemple qu'ils regardaient la nécessité politique d'exploiter tout ce qui est dans l'homme de plus bas dans l'ordre psychique comme le plus grand danger (P. Valéry). Et encore qu'il fallait apprendre à user des pouvoirs de l'Esprit. L'Esprit, c'est-à-dire une certaine puissance de transformation qui intervient pour résoudre ou tenter de résoudre les problèmes qui se posent à l'homme et dont son automatisme organique ne sait ou ne peut le délivrer.

Les sots !... Et, disons-le, les traitres !...

A quoi l'état de paix réduit-il les hommes ? Il faut bien le constater : à l'abjection. Ne les voit-on pas soudain préoccupés d'amour, de travail, d'instruction, de logement, de création littéraire, artistique, scientifique, de niveau de vie ! Je vous demande un peu : de niveau de vie !... Une expression à soulever tout cœur bien né.

De ce stupre, que l'on voudrait substituer au noble langage des armes, réjouissons-nous d'apprendre que l'autorité militaire, dans son infinie sagesse, saura nous garder en nous maintenant, tous unis, à l'intérieur d'une « force de frapppe ».

CERTAINES mauvaises têtes persistent à ne point trouver le nouveau régime bon parce que le précédent était mauvais. Je n'aimais pas les nouilles, disent ceux-là. Est-ce une raison pour que j'aime les pruneaux ?

Et encore : ce besoin de grandeur que j'éprouve comme quiconque, je m'obstine à croire que nous devons et pouvons lui trouver d'autre exutoire que la fabrication d'armes nucléaires et l'art, plus individuel, de taper sur la gueule de mon voisin lorsqu'il ne partage pas mes vues.

Patience. Ces mauvaises têtes, nous les materons. Une bonne guerre, une vraie, « de Brest à l'Oural » et, en attendant, de Dakar au Caire, comme on nous le laisse espérer, et il n'y paraitra plus.

Et si, après avoir mis toute notre « force de frappe » au service de la civilisation chrétienne et occidentale, il demeure un survivant, il pourra, la face tendue vers le ciel, prier, comme Meredith : « More brain, o Lord, more brain... »

Françoise Giroud.

Stupéfiant !

Bon sang, est-ce que vous devenez fous à « L'Express » ? L'éditorial de J.-J. S.-S. est, cette fois-ci, stupéfiant ! Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que le seul moyen de sauver la démocratie et la France est d'aider de Gaulle (sur ce point, Mauriac a raison — encore qu'il se trompe bien souvent, par exemple au sujet de l'Allemagne ou du M.R.P.) ?

Non, Nouvelle Vague ou pas, il nous faut bien nous ranger sous la bannière du seul grand homme actuel, de Gaulle n'est pas un mythe, le gaullisme, point une abdication ; sacrifiez provisoirement la soif d'indépendance au bon sens naturel, le sectarisme partisan à l'esprit national et nous gagnerons, sans quoi votre noble amour de la Vérité ne vous servira de rien.

JEAN-PAUL COSTA,
Ivry-sur-Seine.

Une Jeanne d'Arc ou un de Gaulle

Le dernier article de J.-J. S.-S. : « Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous », m'a particulièrement écœuré. Je suis protestant et très tolérant et je ne conçois pas que vous vous moquiez des choses de l'esprit. Vous êtes trop enlisés dans la matière et la matière vous aveugle. Cela vous empêche de voir les manifestations de l'Esprit qui peut susciter une Jeanne d'Arc ou un de Gaulle. En terminant, il me reste à souhaiter que de Gaulle puisse terminer bientôt la guerre d'Algérie et qu'il vous donne ainsi une leçon de politique, d'humilité et d'amour.

J. RAYNAUD-GALIBERT,
Mazamet.

Images d'Epinal

Certes, il est des images d'Epinal dont il importe de se défaire. Mais commencez vous-même.

Quand vous écrivez que le fascisme, entre autres choses, c'est l'intelligence qui s'abâtardit et le progrès qui s'arrête, vous simplifiez pour le moins hâtivement. Vous citez Mussolini, Salazar, Franco. Pour le premier, vous feriez mourir d'hilarité le quelconque voyageur de bonne foi qui a connu l'Italie avant et après le fascisme. Quant aux deux autres, ils ont su préserver leurs peuples d'une guerre mondiale — ce qui reste, et de très loin, l'essentiel.

GASTON DENIZOT,
Marseille.

Assez d'humour !

Je viens de lire l'éditorial de J.-J. S.-S. « Sainte Jeanne, priez pour nous... » et je me demande si vous évoluez dans l'illusion ou l'hypocrisie.

M. le Président cherche à s'étourdir ? Allons, assez d'humour ! Invoquer Jeanne d'Arc ou les morts n'a jamais été le fait d'un orateur romantique. La cocarde a été conçue pour frapper ceux qui la regardent et non celui qui la brandit.

M. de Gaulle n'est pas l'instrument de la réaction, il en est le symbole, l'allié. S'il est cet instrument, c'est en pleine conscience qu'il l'est: où est la différence? Pour moi, de Gaulle, Soustelle, Lagaillarde, sont des expressions différentes d'une même chose. S'il en était autrement il est bien évident que « cette triste Constitution » confère assez de poids au « plus grand des Français » pour que tous les problèmes de couloirs (qui vous servent à étayer votre raisonnement) s'estompent.

Est-il un personnage assez grand pour qu'on n'ose l'attaquer directement ?

La V[e] République, c'est de Gaulle : on n'en viendra à bout qu'en démolissant cette idole aux yeux de la masse des Français; c'est peut-être là le rôle des journaux qui se disent de gauche... « Un jour, bien sûr, il y aura le réveil », mais de grâce commencez par remonter le mécanisme.

GEORGES DADIEL,
Nice.

L'esprit de démission

On pouvait noter il y a deux ou trois mois un début de réveil dans l'opinion contre les mythes du régime (les élections municipales en ont été un symptôme).

Aujourd'hui, il y a — semble-t-il — une « retombée ». Il faudra sans doute encore bien du temps avant que les yeux s'ouvrent, mais ce qui me frappe le plus ce n'est pas cette apathie de l'opinion en général c'est, comme le montre J.-J. S.-S. dans son dernier éditorial, la démission d'un si grand nombre d'intellectuels dont la seule tâche et le devoir devraient être de parler clairement à leurs concitoyens, d'affirmer plus que jamais les principes et de démystifier.

Les articles que nous lisons chaque jour dans la presse, les compromis auxquels se prêtent des cadres intellectuels ou politiques qui devraient être libres ou indépendants, sont ce qu'il y a actuellement de plus inquiétant pour l'avenir.

Merci.

Louis FRAICHE,
Clermont-Ferrand.

Les croulants avec vous

Excusez, voulez-vous, un libéral belge qui essaye de comprendre les jeunes tels que vous, d'oser vous transmettre sa profonde admiration pour les articles si vrais et si passionnants que nous dispense « L'Express » chaque semaine. Et surtout, croyez-moi, ne vous découragez pas. Vous voyez bien que beaucoup de « croulants » sont avec vous, qu'ils considèrent que vos excellents caricaturistes sont « plus gavroches que méchants » et vous mettent en garde contre la tendance assez moderne, hélas ! d'attraper des œillères alors qu'avant 1914 on ne connaissait que les oreillons en tant que maladie de jeunesse très contagieuse.

Car, permettez-moi de vous le dire, les gauches actuelles ont trop tendance à se laisser endormir par « les puissants ».

RENÉ CANTONI,
ancien combattant belge de 1914-1918, *ayant donc fait partie de l'armée de notre maréchal Foch.*

Au premier plan

J'ai été heureuse de constater que M. Sauvy, dans son article sur la « Montée des jeunes », place au premier plan le problème de l'enseignement.

Etant moi-même institutrice, cette question me passionne.

Je me demande souvent avec angoisse si l'enseignement primaire, tel qu'il est de nos jours pratiqué en France, répond aux exigences de la vie moderne, aux besoins de l'enfant de 1959.

Pourquoi trouve-t-on normal d'éduquer de la même façon l'enfant de 1959 et celui de 1900 ?

Les maîtres constatent avec tristesse

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8[e]). Tél. : ELY. 88.61

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8[e]). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-0°

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

et effroi qu'une proportion de un quart à un tiers des élèves ne suivent absolument pas les programmes officiels, qui semblent donc faits pour une élite à peu près inexistante. Est-ce réellement donner aux enfants le goût d'un travail bien fait que de leur enseigner ce qu'ils ne peuvent comprendre ? Pourquoi apprendre avec deux ans d'avance ce qui serait facilement compréhensible deux ans plus tard ? Je crois que si nous voulons, dans dix ans, avoir ces cadres dont nous parle M. Sauvy, il faut que le problème de l'enseignement soit soulevé, car l'éducation d'un enfant commence aujourd'hui à l'école maternelle.

Janine Minden,
Paris.

On ne s'en sort pas

Je viens seulement de lire l'article de Françoise Giroud : « Croyez-vous à la démocratie ? ». Je lis peu de journaux, il est vrai, mais c'est la première fois que je vois écrite cette évidence : « On ne s'en sort pas ». Merci de nous désabuser.

Mon père travaillait sur les quais, docker d'abord, puis chef d'équipe. Mes parents, par je ne sais quelle vanité, se privèrent, se tuèrent pour m'envoyer en pension, dans une des meilleures, bien entendu. Je passai là les plus belles années de ma vie. Jusqu'à treize ans. Après, tout changea. Mon père était mort à la guerre, j'étais boursière. Ma mère taillait mes jupes dans les vieux effets de mon père, puis les portait après moi, rapiécées, usées et propres. Ça n'allait pas très bien, les jours de parloir, entre Mme X..., la mère de Marie, Mme Z..., la mère de Béatrice. Après trois années d'enfer, j'échouai à mon bac. Je n'étais pas un astre mais j'aurais pu faire un bon professeur de lettres, j'avais des facilités, j'aimais ce que j'apprenais, j'aimais écrire, j'aimais savoir, rechercher.

A la pension, on me prit comme surveillante, ma mère ne pouvait plus attendre, il me fallait travailler. En réalité, je faisais une classe ; mal payée, des cahiers à corriger en hâte, car le soir j'allais aider dans un bistrot des quais. Je servais des dockers, les amis de mon père. S'en sortir alors, c'était avant tout, manger, se vêtir, payer le chauffage.

J'essayai tout. Pas de diplôme, pas de relation. Restait l'usine. J'y allai. Les dons, le talent, les dispositions ne servent pas à grand-chose, sinon à vous faire prendre conscience de votre impuissance.

Maintenant je n'ai plus de révolte. A quoi servirait-elle ? J'accepte, je subis. C'est ainsi, pourquoi m'user ? On ne s'en sort pas.

Je ne milite pas (dans quoi, d'ailleurs?), je ne harangue pas, je ne fais rien, j'accepte, avec quelquefois des sursauts de révolte, quand je suis entraînée par la colère générale, dans un de ces moments où l'on se ferait tuer pour la liberté parce qu'on est mille à crier ce mot.

Mon fils sera-t-il mieux servi que moi ? Oui, si tout chavire. Non, si envasées, amollies, sa mère et d'autres mères acceptent en gémissant quand il faudrait hurler. Mais qu'est-ce qui nous secouera nous les victimes consentantes et figées ?

Claire A...

Simplement rendre service

Je logeais deux étudiants dans des chambres de bonne pour un prix modique couvrant bien juste la dépense d'électricité, les dégâts et l'usure des objets et des meubles. Ma quittance de loyer majorée à cause de cette sous-location m'oblige à renvoyer ces deux jeunes gens sérieux à la veille de leurs examens. J'en suis désolée pour eux. Il y a souvent abus de la part de locataires qui profitent de l'impuissance des propriétaires et de l'affolement de ceux qui ne trouvent pas à se loger. Mais il y a aussi des gens qui désirent simplement rendre service. Ne pouvez-vous soulever la question ?

Mme Hebard,
Paris.

Racisme esthétique

Je tombe de haut lorsque je lis un article signé Claude Samuel qui cite le jazz comme « une manifestation extra-musicale ».

Ceci montre seulement que votre collaborateur est incompétent (totalement) en matière musicale et dénué de toute sensibilité vraie à la musique, traitant ainsi la musique noire, il fait preuve d'un racisme esthétique qui choque passablement dans les colonnes de « L'Express ».

J'ajoute que les membres des J.M. (sauf peut-être les Néerlandais) se sont montrés souvent bornés à l'égard du jazz. Mais c'est tant pis pour eux !

De plus, la musique de jazz, musique « sérieuse » et donc peu commerciale, ne contribuera pas beaucoup à rétablir la situation financière des J.M.F.

Enfin, je dirai, comme Honegger (mais la musique pour M. Samuel s'arrête peut-être à Josquin des Près !) que « le jazz ne se discute plus ».

Alain Matheron,
Fontenay-sous-Bois.

[*Notre correspondant tombe mal: Claude Samuel est un passionné de jazz, sous toutes ses formes. Mais si la formule « extra-musicale » s'appliquant à des manifestations hors « concerts symphoniques » pouvait prêter à l'interprétation que lui a donnée M. Matheron, c'est qu'elle était mauvaise.*]

Créer des « noyaux »

Si « L'Express » doit devenir un organe de rassemblement, il faut s'intéresser aux agriculteurs et aux ouvriers. Comment ?

En créant, sur l'initiative de lecteurs actifs, des cellules qui comprendraient des ouvriers et des agriculteurs. Ces cellules rassembleraient des individus *géographiquement voisins* (communes, quartiers).

En effet les cellules réunissant des amis ou des gens seulement de même profession risquent de n'apporter que des résultats très variables dans l'espace et dans le temps.

J'ai pu constater combien de jeunes ouvriers étaient au fond politiquement désemparés. D'autre part, nombre de jeunes militants C.F.T.C. espèrent un regroupement travailliste.

Quant à l'agriculture, qui se trouve en pleine crise d'évolution, il s'y trouve beaucoup de jeunes ruraux pour qui les conditions de vie sont très difficiles.

Pour ma part, je vous demande de trouver ci-joint le montant correspondant à deux abonnements de six mois : l'un pour un jeune ouvrier, M. Claude R..., l'autre pour un jeune agriculteur, M. René P...

Que les autres lecteurs de « L'Express », qui veulent « faire quelque chose », en fassent autant. Salut.

B. V.,
Paris.

Voyez Lamennais...

La démocratie est souveraineté théorique du peuple, mais aussi respect de la vie, des pensées et des droits de l'individu isolé. D'où un régime peut s'appeler république et n'avoir pas un atome de démocratie. Inversement, une royauté peut être démocratique, par exemple la Hollande.

Voyez Lamennais : « ...car ce que nous voyons, ce n'est certes pas la République, ce n'est même rien qui ait un nom. Paris est en état de siège, livré à un pouvoir militaire, livré lui-même à une faction qui en fait son instrument. »

Mme Cabanac,
Toulouse.

Le cinéma, c'est la vie

Deux de vos correspondants s'étonnent que certains puissent déplorer de voir projeter un film comme « Les Cousins », et l'un d'eux évoque « Phèdre » et « L'Ecole des femmes » qui sont admis sans protestation.

Je ne comprends pas que l'on puisse faire une telle comparaison entre un film et une œuvre de théâtre. Celle-ci aura toujours, en effet, un caractère intellectuel. Les personnages paraîtront toujours créés ou façonnés par l'auteur. De plus, les spectateurs de théâtre sont un petit nombre ; ils ont, en principe, une formation générale et un esprit critique qui ne risque aucunement de les conduire à des jugements erronés.

Le cinéma, lui, c'est la vie. Il montre ses personnages dans leur décor vrai de tous les jours. Si un film est bon (cas des « Cousins » et des « Tricheurs »), il donnera toujours l'impression de montrer du vrai, directement le vrai lui-même et non pas une image. De ce fait, un film de mœurs réussi aura toujours l'aspect d'un témoignage. En même temps, l'audience d'un film est immense. Beaucoup prennent pour argent comptant, pour exemple de pratique courante ce qui n'est qu'un phénomène monstrueux ou exceptionnel. C'est pourquoi je juge que certains films (et je mets « Les Tricheurs » en tête) sont odieux.

M. C...,
Nancy.

« En Avant », un petit journal

Quelques camarades et moi-même lançons un petit journal ronéotypé ; mercredi prochain, six cents jeunes personnes le recevront :

« En Avant » est un carrefour d'idées qui, émanant de jeunes, auront au moins ce point commun : recherche franche d'une collaboration sincère.

Chacun parlera des problèmes et des questions qu'il connaît, que celui qui a une expérience en fasse profiter les autres.

Envoyez-nous des articles, des nouvelles, décrivez-nous l'église de votre village, ou bien, un coucher de soleil sur les toits d'une grande ville... Etudiants, parlez-nous de vos programmes, ouvriers, entretenez-nous de vos espoirs, artistes, dites-nous ce que vous aimeriez voir à Paris, en France et dans le monde.

Roger Chuillier, vingt-six ans, recevra vos articles (30, avenue de la Porte-de-Saint-Ouen, Paris (18e), et choisira ceux qui pourront être publiés.

Florent Gaudin,
Paris.

Médecins à part entière

Je vous apporte mon opinion personnelle et modeste sur les projets de réforme des études médicales.

Je me permettrai de citer un exemple : en 1946, me trouvant à l'Hôtel-Dieu, dans le service du professeur B..., j'ai tenté un matin, de me rendre, en compagnie d'un camarade de seconde année, à une intervention (il s'agissait d'un estomac). Nous avons rencontré l'assistant, devenu patron, docteur R..., très célèbre. A une distance de trois mètres du bloc opératoire, nous avons été cloués par la phrase : « Qu'est-ce que c'est que ces deux c...-là? ». Je continue de penser que le brillant

→

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Courrier

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Demandons SECRETAIRE ADMINISTRAT. Association Tourisme Culturel, connaissance anglais souhaitable. Envoyer curriculum vitae n° 4001 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

En vue réorganisation de ses services administratifs, FABRIQUE DE PEINTURE cherche pour engagement immédiat :

1° SECRETAIRE GENERAL (homme)
pouvant ultérieurement accéder aux fonctions d'adjoint de Direction

2° COMPTABLE
« prix de revient, bilan » pouvant ultérieurement assumer les responsabilités de chef comptable.

Candidature manuscrite avec sérieuses références, prétentions, à adresser P.E.P., service M : 33, rue du Dragon, qui transmettra.

Import. affaire de TOURISME cherche collaborateur 1er ordre. Min. 30 ans, max. 40. Dynam.
CHEF SERVICE FINANCIER ET COMPTABLE
Gestion personnel. Capacité B. P. si possible. O. S. T. Ecrire (joindre photo) à M. COMPARD, 42, rue de Trévise, PARIS (9e) qui transmettra.

CAPITAUX

SOCIETE EN FORMATION
RECHERCHE CAPITAUX
en vue achat appareils électrique destinés aux cafés-restaurants - Placement assuré
GROSSE RENTABILITE
Nantissement sur matériel - Ecrire L'Express, n° 4036, 29, rue de Marignan, PARIS

VACANCES

VACANCES SUR LA COSTA BRAVA pour ENFANTS 12 à 15 ans. 24 jours 26.000 fr. (voyage compris). Rens. à Loisirs et Plein Air, 23, rue du Moulinet, Paris-13e. Tél. KEL. 09-08.

LOCATIONS (Demande)

J. Fille cherche **CHAMBRE et STUDIO** meublé ou non, Paris ou proche banlieue Tél. BALzac 19-68. Service Abonnements

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém. **cherche urg. log. à louer** 2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

DIVERS

Pour décoration, vitrines, expositions
Photographie au m2
Photothèque en noir et en couleur
CHEVOJON, 9, r. Cadet, PARIS-9e

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

ECHANGE DE DISQUES
3 contre 1 neuf | Bon état
2 contre 1 occasion | exigé
Achat et vente disques neufs
A LA FLUTE ENCHANTEE
32, avenue de la Motte-Picquet - PARIS (7e)
Métro Ecole Militaire - Tél. : INV. 23-30
Service spécial pour la province

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera

N'ECRIVEZ PLUS :
SITOGRAPHIEZ !
EN UNE SEMAINE
AVEC 10 CLEFS
ECRIVEZ 10 FOIS PLUS VITE
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

BOX VOITURE (Vente)

Particulier vend
Garage St-Germ.-des-Prés
4 1/2 X 5 m. sur cour - 1.750.000 - Tél. LIT. 73-16

APPARTEMENTS (Achat)

PARTIC. ACHETE beau XVe, VIIe, bd St-Germain boulevard Montparnasse, APPART. 4-5 pièces, 100 à 110 m2 plus ch. serv., étage élevé, asc., vue dégagée - PAIEMENT COMPTANT
Ecr. GUIGUI, 45, rue Décamp (16e)

APPARTEMENTS (Vente)

59, BOULEVARD DE COURCELLES
STUDIOS
1, 2 et 3 pièces
Tous ces appartements sont livrés « prêts à habiter » automne 1960
Travaux en cours
S'adresser à :
LAFONT et Cie
91, boulevard Haussmann
ANJ.33-42 et 33-86
et sur place aux heures ouvrables

Pte de VERSAILLES imm. 1936, état impecc. grand living, chambre, entrée, salle de bains, cuisine, office, ch. centr. et eau chaude par imm. vide-ord., r.-de-ch. surélev., tr. clair. MIC. 41-86,

PECQ 10' gare bel appartement 3 pièces cuis., w.-c., cab. toil., douche, 2e ét., ref. neuf + ch. de bonne. Immeuble 1930. Avec 2 M 5 cpt + crédit. KRIVONOS - TUR. 00-67.

FACE AU
BOIS DE BOULOGNE
APPARTEMENTS
de
TRES GRAND STANDING
5 et 6 pièces
59, BD D'AUTEUIL
BOULOGNE-SUR-SEINE, près
PORTE D'AUTEUIL
Construits avec la participation de
LA COMPAGNIE D'ASSURANCES
LA CONCORDE
Aménagements intérieurs en cours
Livraison automne 59
Facilités financières - S'adresser à :
LAFONT et Cie
91, boulevard Haussmann
ANJ.33-42 et 33-86
et 19, boulevard de Montmorency
MIR. 84-80

CHOISY-LE-ROI appart. neufs disp. sept.-oct., 4 pces, cuis., s. de bains, balcon. Crédit. LAMARO Ph. S. A., 5, rue Renaissance, Paris - BAL. 06-82.

Vallée CHEVREUSE-ORSAY
Résidence dans immeuble neuf, 4 p., grand conf. VUE MAGNIFIQUE, à 300 m. du métro, avec 3 M LEVET, 3, boulevard des Italiens, Paris. RIC.36-75

PROPRIÉTÉS (Achat)

PARTIC. ACHETE COMPTANT ou VIAGER
MAISON CAMPAGNE 3-4 p., même ancienne, 40 à 60 km. Paris, Ouest ou S.-O., bord rivière ou joli site, avec 2 à 3.000 m2 jardin.
Ecr. GUIGUI, 45, rue Décamp (16e)

FONDS DE COMMERCE

Dans importante ville industrielle de l'Aisne, vend PAS DE PORTE - SITUATION EXCEPTIONNELLE. Très gros passage. Conviendrait à tout commerce. Vitrine d'angle 23 m. Beau logement. Tout conf. Ecrire HAVAS REIMS n° 427 qui transmettra.

SOIREE COMMEMORATIVE
organisée par
l'Union des Femmes Françaises
en l'honneur de Danielle CASANOVA et de toutes les héroïnes mortes pour que vive la France
Dimanche 24 mai à 20 h. 30, salle PLEYEL
sous la présidence de Mme Jeannette VERMEERSCH vice-présidente de l'U. F. F.
Allocution de Mme Eugénie COTTON,
présidente de l'U. F. F.
Au programme :
René LAGARY dans ses chansons accompagné par M. Philippe GERARD
LES PLAIDEURS (Racine)
Mise en scène par Maurice JACQUEMONT

agrégé qui nous tenait de tels propos n'avait pas tellement à cœur de voir son service parasité par les « stagiaires », communément désignés sous l'expression de « lithiase des couloirs ».

Il semble donc abusif de pleurer sur la disparition d'un système qui n'avait rien de très pratique. Quarante carabins dans une salle, c'est effectivement une gêne pour tous...

J'affirme que j'aurais pu devenir un bon médecin, au sens gradué du terme, s'il m'avait été possible d'être pistonné auprès d'un patron par voie familiale, cousinage provincial, ou simplement si j'avais eu la vertu de jouer les lèche-bottes.

Je souhaite vivement, pour les futurs étudiants, qu'ils soient libérés du conflit hôpital-faculté, qui évitera les lettres de recommandation. Ainsi, des étudiants sérieux mais isolés pourront, sans être des saints, devenir des « médecins à part entière » et non des « officiers de santé ».

P. Van Aelst,
Saint-Just.

Aucune malice

Je crois traduire fidèlement le sentiment des internes de Bicêtre en vous exprimant leur surprise devant la parution dans « L'Express » d'une reproduction photographique de leur salle de garde — qui, tout en les faisant sourire, les a quelque peu émus.

Emus, non pas tant par le cliché lui-même, non pas tant par l'article qu'il était censé illustrer (et dont la qualité n'est pas à contester), mais bien par votre malice qui a consisté à sous-titrer ladite photographie d'Internes par une légende, prélevée dans le texte, mais précisément destinée à qualifier ceux qui ont échappé aux concours hospitaliers (...). Si un destin (capricieux ô combien) devait un jour y conduire vos derniers pas, vous y seriez accueilli et soigné sans rancune — et sinon avec compétence ! — du moins avec toute la sollicitude dont sont encore capables de « simples officiers de Santé »...

D. Kalmanson,
économe de la salle de garde de Bicêtre.

[*Aucune malice de notre part... mais un peu de la part de notre correspondant, non ? Personne ne pouvait s'y tromper.*]

A propos des « anti-Express »

M. Jean Créach, qui dirige l'équipe de rédaction chargée de sortir pour la rentrée l'un des hebdomadaires en préparation, nous demande de faire savoir à nos lecteurs qu'il n'a « *ni le cœur, ni les moyens* » de faire de son hebdomadaire un *anti-Express.* Il nous écrit : « *La France est grande : la place ne manque pas pour d'autres hebdomadaires. Et vous tenez trop vous-mêmes à la liberté d'expression pour ne pas admettre que d'autres sensibilités, d'autres opinions, doivent pouvoir s'y épanouir, s'y développer* ».

Il nous indique, d'autre part, qu'il a conçu son hebdomadaire de telle sorte « *qu'il soit libre de toute attache avec un parti politique* », et que M. Jean Fabiani, actuellement attaché au Cabinet de M. Roger Frey, n'appartient pas à son équipe.

Il se trouve cependant que des collaborateurs de M. Créach se présentent constamment au nom de son journal en le définissant eux-mêmes comme destiné à lutter contre « L'Express ». Des témoignages écrits, dont nous nous sommes engagés à ne pas faire état ici, nous le confirment.

Un terrible problème

Mme B... attendait un cinquième enfant quand son mari fut déporté en 1942. C'était un couple de juifs polonais installés en France depuis neuf ans. Elle-même réussit à se cacher avec ses enfants jusqu'à la fin de la guerre, dans des conditions d'hygiène et d'alimentation épouvantables.

Sa famille fut prise en charge, à la Libération, par le COJASOR. Grâce à cette organisation, Mme B... a obtenu la pension de veuve de guerre, l'assistance à la famille et les allocations familiales, tandis que ses enfants étaient reconnus comme pupilles de la Nation. Aujourd'hui, chacun d'eux exerce un métier.

C'est en concentrant, au sein du Fonds social juif unifié (F. S. J. U.) les contributions financières des dix mille donateurs qui soutiennent les diverses œuvres sociales consacrées aux victimes du racisme, que l'organisation a pu atteindre une remarquable efficacité.

Plus de cent cinquante mille victimes du racisme ont été secourues et réintégrées dans la société. La coopération du « Service d'entraide aux Français rapatriés d'Egypte », créé par le Quai d'Orsay au moment des événements de Suez, a permis notamment au F. S. J. U. d'accueillir les émigrés dépossédés de tous leurs biens.

Mais tous les organismes de sauvetage et d'assistance aux personnes déplacées se heurtent à un terrible problème : du travail, on parvient à leur en procurer. Mais où trouver des logements ?

Mme S...,
Paris.

Et le réseau Fournier ?

« L'Express » a annoncé au mois de mars que M. Louis Fournier avait été chargé de mettre en contact et de regrouper les lecteurs qui souhaitaient participer à une action civique commune à Paris ou en province, et aider à la diffusion de « L'Express ».

Est-ce que vous poursuivez ce travail ?

Bertrand Flouret,
Amiens.

[*Le travail de notre ami Louis Fournier se poursuit très activement. Des groupes de lecteurs sont ainsi déjà constitués dans la Seine, l'Aube, l'Eure, la Gironde, la Côte-d'Or, la Loire, le Bas-Rhin, et le Rhône. Des contacts d'organisation sont pris dans l'Allier, le Gard, d'Indre-et-Loire, la Loire-Atlantique, le Haut-Rhin, le Var, le Nord, les Vosges, les Alpes-Maritimes, la Haute-Savoie, les Bouches-du-Rhône, la Sarthe, les Hautes-Alpes. Ceux de nos lecteurs qui souhaiteraient entrer en contact avec les responsables dans ces départements peuvent écrire à Louis Fournier à « L'Express », 91, Champs-Elysées, Paris.*

Louis Fournier poursuit par ailleurs ses tournées en province et il prend contact personnellement avec tous ceux qui souhaitent participer à une action directe et aider le journal.]

Si la paix est impossible...

M. Raymond Aron nous demande de publier le passage intégral de son livre (« *De la IVe à la Ve République* »), dont un fragment avait été cité dans le dernier éditorial de « L'Express ». Volontiers. Voici le texte de ce passage, en page 19 du livre :

« *Même celui qui souhaite en Algérie un accord avec le F.L.N. doit honnêtement reconnaître que la Ve République a plus de chances que la IVe de négocier une telle paix. Si cette paix est impossible parce que l'armée et les Français d'Algérie sont prêts à s'y opposer par la force, la pacification en Algérie est encore préférable à une guerre entre Français.* »

Jean Daniel aux U.S.A.

Jean Daniel vient d'être invité par la Fondation Ford et le Congrès pour la Liberté de la Culture à faire un voyage d'étude et de conférences aux Etats-Unis pendant trois semaines. Les comptes rendus des entretiens qu'il aura pendant son voyage paraîtront dans les prochains numéros de « L'Express ».

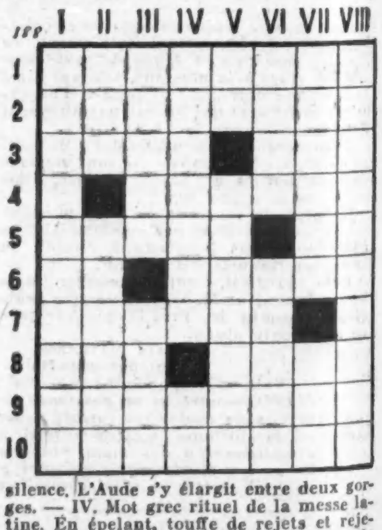
Mots croisés n° 188

Horizontalement. — 1. Vend des crèmes et du blanc. — 2. Se retourne vraiment comme une crêpe. — 3. Si fou soit-il, personne ne parle de sa folie. L'envers du décor en est privé. — 4. Historien provençal, qui s'est intéressé à la Révolution et à Marie Stuart. — 5. L'Oronte y reflétait le dieu Soleil. Celle vient souvent devant. — 6. Donné dans la fosse, avant le morceau. Un élément de la rumeur. — 7. Prendre son origine. — 8. Abréviation usuelle du plus grand (plus maintenant) des Etats-Unis. Une alliance, une couronne. — 9. Sa devise pourrait être, à peu près : Ne poussez pas ! — 10. N'est pas de grande dimension (deux mots).

187	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	T	A	L	A	N	E
2	A	G	E	S	I	L	A	S
3	S	E	N	S	E	■	N	P
4	A	N	T	I	D	A	T	E
5	B	O	A	S	■	I	E	R
6	L	R	■	T	I	S	S	A
7	A	■	V	A	L	E	■	N
8	N	A	I	N	E	■	O	C
9	C	R	E	T	O	N	N	E
10	A	T	T	E	N	D	U	S

Solution du n° 187

Verticalement. — I. Est suffisamment mince et courte, semble-t-il, pour qu'on puisse en parler dans la maison d'un pendu. — II. L'un des deux camps, dans les grandes manœuvres. Le nom de cette sous-préfecture sonne comme maman. — III. Invitation peu courtoise au silence. L'Aude s'y élargit entre deux gorges. — IV. Mot grec rituel de la messe latine. En épelant, touffe de rejets et rejetons. — V. Très utile pour la ligne de rappel. Civette d'Afrique et de l'Europe chaude. — VI. Arrose un évêché normand. S'oppose à la force, mais peut s'identifier à elle sur le ring. — VII. Devenu juste et même davantage. Salué à la minute même qui suit sa mort. — VIII. Rendent au légitime propriétaire.



GANTS — TETINES
+ "OLLA" +
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

LA NATION

Des complots et des ombres

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.

Il faut d'abord que je vous demande un petit travail. Il n'est pas très long (8 à 9 minutes) et il en vaut bien la peine : lisez avant tout, pour que nous puissions en parler, le texte du document publié en pages 8 et 9.

.. ..

Vous l'avez lu ? Bon. La réaction immédiate de tout citoyen de bon sens, la vôtre sans doute, est évidente :

1) Les gens qui rédigent (et sur quel ton !) un pareil factum sont des maniaques, des excités, des obsédés de la « trahison » et des comploteurs de pacotille ;

2) Voilà bien la preuve que de Gaulle n'est pas l'homme des fascistes. Ce texte démontre clairement qu'ils se méfient déjà de lui autant que des maîtres de la IVe.

D'accord. C'est de la Série noire antigaulliste. C'est « Le Gorille et Cie » contre le chef de l'Etat et toute la nation (ou presque). Ce n'est pas sérieux, d'accord.

Ça ne colle pas ?

Les spécialistes de faux, les inventeurs de complots et les « activistes » psychologiques ont pu, à la rigueur, intoxiquer l'Armée contre Mendès France et le faire passer pour un bradeur payé par Nasser et Moscou. C'était idiot, mais on voit bien comment « cela a pu prendre ». Ils ont, ensuite, s'étant servis d'eux contre Mendès France et la gauche, calomnié et discrédité à leur tour les inoffensifs successeurs (Mollet, Bourgès, Gaillard) et fini par convaincre l'Armée d'Algérie que ceux-là aussi étaient aux ordres de « la finance internationale ». Ils ont pu mettre en condition l'Armée con' e la République au point que même un Pflimlin apparaisse comme un dangereux extrémiste, et affoler cette Armée jusqu'à la mutinerie. D'accord. Tout cela était stupide, dites-vous, mais on le conçoit (remarquez au passage : on le conçoit parce que *c'est arrivé*. L'auriez-vous dit *avant* ?). M is enfin, de Gaulle ! Debré, Soustelle, Guillaumat, le régime mis en place par le 13 Mai lui-même ! Ça non ! Prétendre faire croire aux Français d'Algérie et à l'Armée que l'Etat gaulliste est maintenant tout aussi suspect — bientôt tout aussi inadmissible — que la IVe, ça passe les bornes. Ça ne colle pas...

En êtes-vous sûr ? Soyez sincère. Etes-vous bien certain qu'il n'y a plus de problème, que les agents de services de renseignements, les bureaux de l'Action Psychologique, les activistes des Associations patriotiques, tous les « gorilles en révolution », le parti de la guerre — limité, borné, mais actif — qui, pendant que vous ou moi le méprisions, a préparé et réussi le 13 Mai, êtes-vous bien assuré que ces gens sont maintenant impuissants à intoxiquer l'Armée, bloquer, le cas échéant, une politique de négociation en Afrique du Nord et commander les rouages qui, par Alger, orientent Paris ? Si oui, vous êtes bienheureux. Moi pas. Et voici pourquoi.

La populace, ça jamais !

Si la question était celle d'une épreuve publique entre les « activistes » capables de rédiger un texte comme celui que vous avez lu, et le Président de la République, ou même un M. Debré, il n'y aurait guère d'hésitation. Les arguments — si l'on ose dire — de ces gens sont tellement grossiers, tellement bêtes, qu'ils n'ont aucune chance d'entraîner la nation, tout au plus quelques centaines de zazous à béret sur les Champs-Elysées ou la rue d'Isly. Et même dans l'Armée, quelle serait, vraiment, leur chance contre un de Gaulle qui les dénoncerait, écraserait sans mal leurs accusations grotesques, et qui aurait manifestement l'opinion française derrière lui ?

La question ne se poserait pas, si elle se posait dans ces termes. Ce n'est pas le cas. Toute l'affaire est là. Essayons d'y voir clair.

(Reporters Associés.)

A L'ÉCOUTE, DANS L'ARMÉE D'AFRIQUE
Du petit écran au Cinémascope

Résumons la période historique 55-58. D'un côté un peuple qui, dans son immense majorité, s'est prononcé avec force pour une politique libérale qui mette fin à la sanglante aventure algérienne. Du même côté, une Armée qui, pour une grande part (je le sais : j'y étais), était prête à suivre une telle politique derrière une autorité républicaine. En face : des réseaux clandestins, l'argent du colonat algérien, des agents de propagande, des maniaques du « baroud » et des obsédés du coup d'Etat, un ramassis d'incapables. Eh bien ! ce sont ces « gorilles » qui ont gagné contre la France. Incroyable, mais vrai. Pourquoi ? Parce qu'à aucun moment l'Etat n'a fait appel à l'opinion, au peuple, contre les groupes de factieux — *par peur*. Par peur d'un conflit, même minime, d'une épreuve, même rapide, dans les rues d'Alger ou sur les quais de la Seine, par peur du moindre coup de feu « entre Français », par panique des souvenirs du 6 février 34 et par épouvante des spectres du Front populaire. L'aventure, la populace — ça jamais. L'ordre, à tout prix. Résultat : le 13 Mai.

Depuis, est-ce que les choses ont changé ? Oui, bien sûr. De Gaulle a autrement d'autorité, de prestige, de stabilité que Gaillard ou Bourgès. Voilà un facteur très positif : l'Etat est moins fragile, c'est certain. Constatons, en revanche, que le parti de la guerre s'est, lui aussi, beaucoup renforcé. Prenez seulement les quelques informations que vous livre votre quotidien habituel cette semaine. Vous y voyez que l'endoctrinement de l'Armée *et* des officiers et sous-officiers de réserve est maintenant systématique, permanent, officiel. Que les généraux Challe et Massu, que le maréchal Juin, président et cautionnent très ouvertement les préparatifs d'organisation « contre les entreprises de subversion », pour « l'encadrement de la nation », les programmes *métropolitains* de l'Action Psychologique. Vous y voyez que, contre les intentions prêtées au général de Gaulle à la veille de sa rencontre attendue avec le Sultan du Maroc en juin, les bureaux de la Guerre se livrent sans vergogne à une violente campagne d'intoxication en Algérie et en métropole pour prouver, avec textes et informations (fausses) à l'appui, que le F.L.N. est en pleine décomposition et que toute forme de négociation serait une pure stupidité. De là à la « trahison »...

Bref, les choses ont changé, oui : les protagonistes ont grandi. Le spectacle était sur petit écran, il est en cinémascope. Mais la lutte a-t-elle changé de *nature* ? Le rapport des forces est-il *inversé* ? Les conditions sont-elles réunies pour que de Gaulle gagne la partie mieux que Bourgès ?

Elles pourraient l'être. Elles ne le sont pas. Parce que la lumière est toujours éteinte et que, plongé dans l'obscurité, repoussé dans les coulisses, le combat politique tourne toujours en faveur des saboteurs, contre l'Etat.

Un seul géant

La vie politique, le débat et la critique, la manifestation active et permanente des opinions contradictoires, la démocratie — ce n'est pas un luxe, ni une manie d'intellectuels raffinés, c'est la condition concrète, vitale, de toute conduite de bon sens dans les affaires du pays, c'est la seule défense contre les aventuriers. Plus il y a de lumière, moins il y a de fantômes, d'épouvantails, de panique qui mènent — avec des réquisitoires ni plus ni moins fabriqués et extravagants que celui que nous publions et que vous avez lu — les peuples à se jeter la tête contre les murs. Plus il y a d'ombre, plus la vie politique est limitée à un petit cercle, à des échanges entre cabinets, à des intrigues de couloirs, et plus les hommes responsables du pouvoir, s'ils ont des intentions raisonnables, sont impuissants à les réaliser ; plus ils sont ligotés, même s'ils apparaissent comme des géants, par leurs adversaires. *Il n'y a qu'un seul géant, c'est le peuple.* S'il est tenu en dehors de l'arène, le combat devient une mêlée dérisoire et imprévisible. C'était le cas hier. C'est le cas aujourd'hui.

Doctrine : clandestinité

Avec cette différence. Hier, au moins, nos pauvres ministres qui étaient intimidés et faisaient une politique clandestine, ne s'en vantaient pas. Régler les affaires en cachette, n'énerver personne, ne pas ameuter le peuple : aujourd'hui, c'est la *doctrine*. Le parti gaulliste vient de nous le dire très nettement. Dans son Bulletin officiel qui donne le compte rendu des débats entre les députés U.N.R., vous lisez, noir sur blanc, que le rôle des gaullistes est d'abord d'éviter tout débat politique, que — c'est M. Chalandon qui parle — ils doivent « *soutenir les gouvernements, quels qu'ils soient* », qu'ils doivent être du côté de la majorité, « *qu'elle soit à droite ou qu'elle soit à gauche* », qu'ils doivent être des « *agents secrets* » et de Gaulle leur « *chef clandestin* ». Telle est non plus seulement, comme auparavant, la pratique du gouvernement de la France, mais la théorie même du régime.

Je dis alors que cette Ve résistera et durera trois fois moins longtemps encore que la IVe. Je dis qu'avec l'obscurantisme érigé comme principe politique et l'habileté cachée comme méthode d'action, l'Etat nouveau n'a pas une chance de parvenir à ses fins et de maîtriser le parti de la guerre, en admettant — nous l'admettons — qu'il le veuille.

Vous dites que de Gaulle les « aura », qu'il va profiter de l'été pour négocier avec le Sultan et amener le F.L.N., habilement, à une conversation de paix ; que, tout en sauvant la face des activistes par des communiqués militaires éclatants, il va parvenir à son grand dessein : la Communauté franco-maghrébine et la paix. Comme vous, je le souhaite passionnément. Mais il ne le fera pas, pas comme cela.

Venez voir vous-même

Vous dites : « Avec qui d'autre que lui, alors ?... Vous êtes purement négatif ! »

Qui d'autre? Mais les Français! Que de Gaulle, ou n'importe qui, ameute le pays au lieu de le tenir à l'écart, mette les cartes sur la table au lieu de jouer en cachette, dénonce les oppositions et les sabotages ; que de Gaulle, ou n'importe qui, appelle les Français clairement à choisir entre la paix et la guerre, entre la construction des écoles pour leurs enfants et le service de trente mois pour le général Challe, vous doutez du résultat ? Croyez-vous qu'une force quelconque pourrait s'y opposer ?... Eh bien ! telle est la proposition constructive, la seule, que l'on puisse faire. Nous la faisons. A de Gaulle ou à tout autre : parlez-nous clairement, que les Français se comptent sur une option nette, sans équivoque, et vous verrez.

Sur une toute petite échelle, mais qui peut constituer un test significatif, je vous propose de venir vous en rendre compte par vous-même, concrètement, sur le tas. Vendredi soir, à Saint-Denis, une réunion est organisée par les Anciens d'Algérie et les familles de leurs camarades tués en combat, avec des hommes aussi différents que le R.P. Avril, Alfred Saúvy et René Benhamou (1). Les mêmes excités qui rédigent des faux contre de Gaulle sont résolus à saboter une telle réunion d'information publique. Eh bien ! venez voir...

Et si avec des moyens infimes nous sommes encore capables de tenir des réunions comme celle-là, de parler clairement à l'opinion, de montrer ainsi l'impuissance des saboteurs, alors de Gaulle, et l'Etat, s'ils voulaient seulement faire ces tests dans *toute* la France, faire parler le pays au lieu de le museler, le mobiliser au lieu de l'endormir, quelle force, quelle puissance irrésistible ils auraient ! Ah ! quel malheur et quelle faute que leur choix soit justement l'inverse, que leur principe même soit de composer, de camoufler, de concilier les inconciliables !

« *La France*, dit Giraudoux, *est un parti pris.* » L'anti-France, c'est de ne pas prendre parti.

J.-J. S.-S.

(1) Voir l'annonce en page 6.

CORRESPONDANCES EXPRESS

C'EST très joli de conquérir l'espace, de coloniser l'ionosphère après la stratosphère, de mettre la Lune en valeur et en eau les canaux de Mars, il est tout de même permis de se demander si tous ces investissements sont rentables, si l'approfondissement des horizons cosmiques apportera jamais à l'humanité un bénéfice proportionné à ses efforts et à ses dépenses.

On m'objectera peut-être que Christophe Colomb ne s'est point posé tant de questions et qu'il a découvert l'Amérique en suivant son nez, à l'aventure. Voire ! On pouvait soupçonner à l'ouest du monde l'existence d'une terre d'or et, de toute façon, l'armement de la « Nina », de la « Pinta » et de la « Maria » coûta proportionnellement bien moins cher que le lancement de la moindre fusée au cap Canaveral.

D'ailleurs, il aurait probablement mieux valu que Christophe Colomb ne découvrît pas l'Amérique : l'histoire du monde en eût été simplifiée.

Que faire donc de nos conquêtes sidérales maintenant qu'elles sont acquises et qu'on n'y peut plus revenir ?

UN lecteur de Grenoble me communique, pour ce problème, une solution qui me paraît ingénieuse. Je ne puis déchiffrer son nom et m'excuse de ne le point citer, mais il deviendra célèbre pour peu que la maison Borniol s'intéresse à son projet.

L'idée, en effet, est celle de la « sépulture interplanétaire ». Chaque satellite emporterait un ou plusieurs défunts pour un voyage qui, étant circulaire, serait par définition sans retour. Si l'on décidait de mettre ces fusées-corbillards à la disposition du public dans le secteur commercial, les obsèques cosmiques resteraient sans doute un luxe de la classe aisée, mais leur vogue serait telle qu'un simple pourcentage des redevances permettrait de financer un fonds de recherches pour engins téléguidés à usage militaire qui, à leur tour, fourniraient une clientèle surabondante à ces pompes funèbres nouveau style.

Tout est prévu dans le projet de mon correspondant : l'orbite en forme de couronne mortuaire, l'incinération préventive par volatilisation dans l'atmosphère en cas de retombée prématurée, etc.

Bien sûr, il y aura des obsèques de luxe avec trajectoire périsolaire pour les grands personnages de l'Etat, les généraux, les ministres, les présidents, les rois. Et alors, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, on pourra, sans courir le risque d'un gros mensonge, dire en parlant d'eux aux petits enfants : « Maintenant, il est au ciel ! »

ROBERT ESCARPIT.

READER'S DIGEST : HOMMAGE A LA FRANCE

● La revue américaine « Reader's Digest » consacre à la France et à ses réalisations techniques un long et très élogieux article :

« Jamais l'image d'Epinal d'une France frivole et délicieusement arriérée n'a été moins vraie qu'aujourd'hui. La grosse vague d'après guerre de la capacité d'invention, de la capacité technique, a surpris les amis de la France et surtout la France elle-même... Les machines et les inventions françaises abordent nos rivages au grand étonnement de ceux qui voyaient avant tout dans la France un exportateur de soies, de champagne et de truffes. »

Après avoir célébré de nombreuses réalisations françaises — le voltabloc, batterie d'un genre nouveau ; le Bréguet 941, la Caravelle, la Dauphine, la D.S. 19, le microsonde du professeur Raymond Castaing, etc. — l'auteur de l'article donne son opinion sur ce qu'il appelle « le revers de la médaille » :

« Le fossé économique entre la classe possédante et les salariés, écrit-il, est encore beaucoup trop grand. Le niveau de vie, bien qu'il se soit beaucoup amélioré depuis 1949, est encore trop bas. Les rapports ouvriers sont meilleurs, mais il y a encore trop de patrons réactionnaires. La France a besoin de plusieurs petites révolutions : économique, sociale et psychologique. Des milliers de petits commerçants et fabricants auront à abandonner leurs positions privilégiées et les avantages acquis. Ils devront perdre l'habitude des hauts prix.

« L'épargne devra sortir de ses cachettes, que ce soit du bas de laine du paysan ou de la banque suisse du spéculateur. »

M. BOUABID CENSURÉ PAR LA R.T.F.

● La déclaration faite samedi 16 mai par M. Bouabid, vice-président du Conseil marocain et ministre de l'Economie nationale, a été tronquée par la R.T.F. après intervention personnelle de M. Mamert. Le chef de Cabinet de M. Debré avait consulté le Quai d'Orsay sur l'opportunité de la publication de cette déclaration. La Présidence de la République n'a été avertie que plus tard, après exécution des consignes données.

Le passage amputé concernait le vœu émis par M. Bouabid de voir la France solliciter l'aide de ses « amis à part entière » pour trouver une solution d'ensemble à laquelle le Maroc et la Tunisie se verraient associées par la France pour un règlement pacifique du problème algérien. (Aux termes du traité du 20 mars 1957 les deux pays, solidaires, doivent se concerter avant de prendre des initiatives dans ce domaine.)

ENQUÊTE AMÉRICAINE SUR LE PÉTROLE SAHARIEN

● Sous le titre « Tout dépend de l'Algérie », William R. Byron vient de publier dans le « New York Herald Tribune » une longue étude sur les promesses du Sahara.

« Il existe des réalités, écrit Byron, qui pourraient réduire à néant les rêves péniblement échafaudés par les pionniers français. La première, c'est la sursaturation du marché pétrolier mondial ; la seconde, c'est la guerre.

« La vérité, c'est que les compagnies pétrolières mondiales produisent déjà plus qu'elles ne peuvent vendre. De nombreux puits, de nombreux gisements explorés restent inactifs. De sorte que, lorsque les Français pomperont l'huile du désert, ils devront s'aventurer dans l'une des jungles les plus épaisses de la concurrence internationale.

« Les pétroliers américains, non sans quelque vantardise, assurent que les Français seront des agneaux parmi les loups. De fait, la France est plutôt un nouveau venu dans ce domaine. Le réseau français de commercialisation de l'essence (qui vend sous l'appellation « Total ») ne vient qu'en troisième position sur le territoire français lui-même...

« Si les Français se trouveront sans doute en bonne position à l'intérieur du Marché commun, les pays hors de cette zone risquent de ne pas être un terrain de chasse aussi prometteur qu'on le croit en France. Il est difficile d'imaginer que les Britanniques, par exemple, achèteront de grandes quantités de pétrole français au mépris des protestations des firmes anglaises. Les Scandinaves, de leur côté, alarment déjà les producteurs occidentaux en offrant du pétrole soviétique au-dessous du prix mondial.

« Le pétrole du Sahara est exempt d'impuretés et de soufre, mais il est également exempt des qualités le rendant utilisable en pétrochimie, laquelle absorbe jusqu'à 40 % de la production mondiale. Cette circonstance ne réduit pas seulement les économies de devises que le Sahara permettra à la France, elle réduit également les possibilités d'exportations profitables...

« Le coût d'un puits saharien varie entre 500 et 1.000 millions de francs. Des pétroliers américains affirment que leur pétrole pourrait être livré à la France à un prix plus bas que celui que les Français paient pour le tirer du Sahara.

« Il est essentiel également, dans tout calcul, de tenir compte du prix qu'il faudra payer pour la reconversion des charbonnages français, mis en chômage par la concurrence d'un pétrole abondant et bon marché...

« Le représentant d'une compagnie française remarquait amèrement : « Si la guerre ne finit pas « cette année, il n'y a pas de raison qu'elle ne conti- « nue pendant dix ou vingt années... » Or, les rebelles algériens, en poursuivant leur lutte, pourraient annuler les avantages moraux et économiques de la mise en valeur industrielle de l'Algérie. Et il se pourrait que la protection des installations complexes et étendues que l'industrie pétrolière met en place se révèle une tâche impossible.

« D'où les idées de « modération » et de « solution de compromis » que l'on entend si souvent de la part des hommes d'affaires français en Afrique du Nord. »

LE P.S.A. INTÉRESSE LES TRAVAILLISTES ANGLAIS

● Les socialistes autonomes proclament la confiance qu'a fait naître en eux leur premier congrès. Dans « Tribune du socialisme », organe mensuel du parti, M. Jean Binot, ancien député de la Seine-Maritime, écrit notamment :

« Dès les premières heures, nous avons su que la

LE NUMERO 3 DE
CITOYENS 1960
EST PARU

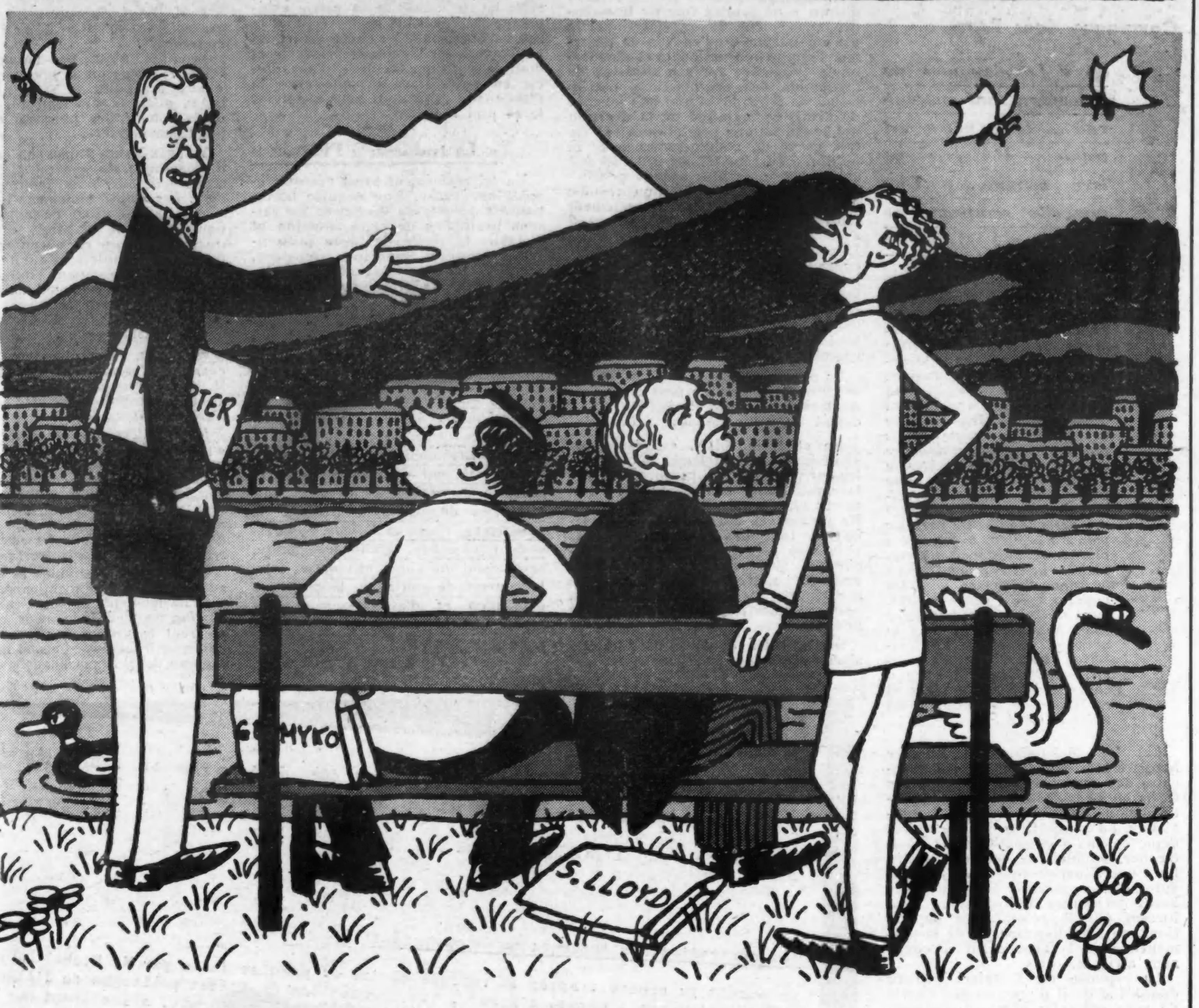
Au sommaire :

Propos sur le Gaullisme
Les Institutions de la Vᵉ
Les premiers pas du nouveau régime
Les ordonnances sociales
Notions de base de l'économie
La sensibilité politique

CITOYENS 1960, cahiers d'éducation politique, économique et sociale
73, rue Sainte-Anne - PARIS (2ᵉ)
C.C.P. La Vie Nouvelle - Paris 5257-42
Abonnements 8 numéros par an : 800 fr. - Etudiants : 600 fr.
LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE
8, rue Henner, PARIS (9ᵉ) - C.C.P. Paris 13.693-09

Grande Réunion d'information
organisée par la
FÉDÉRATION NATIONALE DES ANCIENS D'ALGÉRIE
VENDREDI 22 MAI à 20 h. 30
SALLE DES FETES DE LA MAIRIE DE St-DENIS
● Sous la présidence de
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Président de la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie
● Avec la participation de
M. le R. P. AVRIL
de l'ordre des Dominicains
M. Alfred SAUVY
professeur au Collège de France
M. René BENHAMOU
maire adjoint de Saint-Denis
On peut demander des invitations à L'Express, 91, Champs-Elysées, PARIS (8ᵉ) - ELY. 88-61

AU PIED DU MONT-BLANC



— Grandiose, votre monioumente à la gloare de la guerre froade.

bataille était gagnée, la bataille contre le reniement, contre l'esprit de démission, contre le scepticisme et contre la soumission servile... En vérité, nous avons fait notre retour aux sources... C'est un socialisme à l'échelle humaine que nous avons recommencé de construire, parce que le socialisme demeure, au-delà et au-dessus de tous les Césars, la plus haute espérance des hommes sur la terre. »

Depuis le congrès, c'est-à-dire depuis trois semaines, quatre fédérations nouvelles du P.S.A. se sont constituées dans les Vosges, le Haut-Rhin, la Haute-Loire et le Lot.

A l'occasion d'un récent voyage à Londres, M. Edouard Depreux, secrétaire général du parti, a pu se rendre compte que le Labour Party suivait ses efforts avec intérêt. Il a été invité à se rendre à la Chambre des Communes le 16 juin pour y faire, devant les députés travaillistes, une conférence sur le P.S.A. et ses objectifs.

CONFÉRENCE AU SOMMET SANS LA FRANCE ?

● La décision du général de Gaulle de ne pas participer à une conférence au sommet si celle-ci devait se tenir hors d'Europe, a causé une vive irritation au sein de la délégation américaine à Genève. Dans les conversations privées, les diplomates américains parlent d'un « chantage ».

La décision du Président de la République française a été communiquée officiellement quelques heures seulement après que des indiscrétions eurent appris à la délégation française à Genève la teneur des négociations séparées entre les Russes, les Anglais et les Américains, sur la question atomique.

Un des points d'accord retenus par les Trois portait sur l'engagement de ne plus apporter aucune aide à un pays quelconque pour l'aider à fabriquer à son tour des armements atomiques.

Cette décision concerne évidemment la France en premier lieu. Les diplomates américains estiment qu'elle est à la base du mouvement de mauvaise humeur du Président de la République.

30 MILLIARDS DE CREDITS MILITAIRES EN PLUS

● Plus de trente milliards de crédits supplémentaires vont être attribués à la Défense nationale. Ils sont destinés à couvrir les dépenses occasionnées par le service de vingt-sept mois et demi.

Le budget militaire de 1959 prévoyait — en décembre dernier — un service de deux ans. Le plan Challe n'a pas permis, contrairement à ce qu'on espérait, de réduire les effectifs.

Pour éviter d'avoir à mettre en veilleuse la plupart des fabricants de matériel de guerre ou de prévoir de nouveaux crédits supplémentaires, le gouvernement voudrait « alléger » avant l'automne les unités d'Algérie.

Berel
TAILLEUR - CHEMISIER
12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Collection Climatisée
ALPAGA, SHANTUNG, TERGAL.
AIRWAY, ultra légers...
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

DOCUMENT

Campagne dans l'Armée

● *« Les hommes de l'abandon sont au pouvoir... L'armée est trahie... L'Algérie va être vendue... » Une nouvelle campagne se développe... Contre qui ? Et pourquoi ?*

Un texte ronéotypé de quinze pages, dont la première page porte en titre « Rapport général sur la découverte par des anciens F.F.L. et résistants d'un réseau d'intelligence ennemi organisé à l'intérieur même de l'Elysée », *circule depuis une dizaine de jours dans les milieux militaires, en Algérie et en France* (1). *Ce texte porte des accusations précises et calomnieuses contre des personnalités de premier plan du régime. Reproduit à plusieurs milliers d'exemplaires, lu et commenté dans les mess d'officiers, dans les popotes de sous-officiers, dans les foyers du soldat, ce tract joue son rôle dans la nouvelle campagne d'intoxication menée par les activistes de Paris et d'Alger. Son contenu juge ses auteurs et révèle leurs intentions. En voici le texte :*

(...) La déclaration du Premier Ministre affirmant la nationalité française des départements d'Algérie, des Oasis et de la Saoura et leur appartenance à la République Une et Indivisible, au même titre que les autres départements métropolitains et d'outre-mer, semblait de nature à mettre fin à une situation équivoque et scandaleuse et à consacrer absolument les bases juridiques indiscutables, renforcées par la volonté des populations, de l'établissement et de la permanence de la France sur le continent africain.

La réponse du Premier Ministre donnait le droit de penser que l'unité de vues entre les hommes qui composent le ministère était, enfin, réalisée et que l'on se trouvait devant une déclaration qui définissait *ne varietur* la position officielle du gouvernement français.

Il n'en était rien. Lors de sa conférence de presse du 25 mars 1959, le général a exposé, de nouveau, la thèse de la « personnalité algérienne » en la complétant par un ensemble de considérations qui l'aggravent singulièrement.

« La prétendue guerre »

Cette prise de position est en contradiction formelle avec celle du Premier Ministre — il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître, attitude qui est celle de tous les Français clairvoyants qui veulent que soient garantis et assurés la défense et le maintien de l'intégrité du territoire national sur lequel la France doit, en toute indépendance, exercer la plénitude de la souveraineté. Cette contradiction est d'une gravité exceptionnelle pour le choix d'une politique dont dépend le destin de la France. Elle exige aussi une analyse des faits et un éclaircissement total.

L'interview publiée par « L'Echo d'Oran » ne saurait fournir le moindre apaisement. Il est établi qu'elle n'a été imaginée qu'en vue de désarmer l'opposition nationale et d'endormir sa vigilance après la décision de l'ensemble des organisations patriotiques de faire du 13 mai une journée de deuil. Le maintien de la décision des organisations patriotiques eût été très grave de conséquences pour la politique du général, car il aurait fait apparaître, sans plus aucune possibilité de remède, l'opposition résolue de l'Algérie. Le général a nettement senti « le vent du boulet » quand a été prise la décision de faire du 13 mai une journée de deuil. Il a été contraint de paraître céder. Mais cette interview saura d'autant moins nous satisfaire qu'elle contient un certain nombre d'éléments nouveaux tels que l'annonce de négociations qui viennent encore augmenter l'inquiétude et aggraver le malaise (...).

Le sens véritable de l'opération que prépare le général ne peut laisser de doute à un moment décisif de la soi-disant « guerre d'Algérie » (2).

En effet, le F.L.N. est désormais condamné et les fellagha n'ont finalement plus d'autres perspectives que la capitulation sans conditions ou la mort ; on n'ignore pas davantage que les puissances qui soutiennent la rébellion font des efforts désespérés pour que soient engagées des négociations qui, seules, peuvent désormais la sauver et lui permettre d'atteindre les objectifs criminels, pour lesquels elle a été fomentée et financée.

Or, la thèse de la « personnalité algérienne » que soutient le général est indiscutablement celle de tous les liquidateurs, qu'ils se nomment Mendès France, Mitterrand, Edgar Faure, Granval, Jules Moch, Guy Mollet, Pleven, Pflimlin ou Jacques Duclos.

Une question angoissante se pose à nous : comment peut-il se faire que le général, qui a été aux heures les plus sombres de l'histoire du pays, le porte-parole de la France, soit devenu le soutien le plus solide de la politique des pires ennemis de la patrie ?

Question particulièrement douloureuse pour nous, Français libres et résistants authentiques, pour qui l'attachement au général est d'autant plus profond qu'il n'a été déterminé par aucun parti pris, ni par aucun intérêt personnel, mais par notre seule fidélité à la patrie.

La fidélité au chef aurait suffi à nous faire un devoir de ne pas nous dérober à la question qui se pose, mais la vie même de la patrie commande la recherche de la vérité et le refus d'obéissance au chef sous lequel nous avons eu l'honneur de servir et dont la politique actuelle d'abandon est en opposition formelle avec la résistance à laquelle il nous a conviés le 18 juin 1940.

« La trahison à l'Elysée »

Un tel revirement avait nécessairement une cause. Une enquête minutieuse a permis de découvrir les raisons profondes de cette situation et d'établir la vérité de façon indiscutable. L'intérêt supérieur du pays, écartant toute autre considération, nous oblige à révéler immédiatement ce que nous avons découvert, si pénible que soit la vérité, car il importe d'apporter d'urgence un remède au mal.

La vérité est que la TRAHISON est installée à l'Elysée même et que le général est abusé par une clique de misérables qui continuent auprès de lui les trahisons du régime passé.

Ces traîtres mettent à profit les positions qu'ils ont conservées après la réaction de mai et celles qu'ils ont conquises depuis, pour tromper le Libérateur, vieilli et fatigué, soigneusement chambré, habilement flatté, savamment intoxiqué, et réaliser, sous le couvert de son nom, la politique d'abandon et d'asservissement qui n'avait pu être accomplie par le régime précédent.

Il ne s'agit pas que d'un homme, mais de tout un RESEAU formé par des individus aux mobiles différents qui, tous, travaillent avec acharnement à la ruine de la France et à la perte de nos territoires d'outre-mer, et tout spécialement à celle de l'ALGERIE et du SAHARA. Les uns sont des agents conscients, les autres des misérables, complètement dénationalisés et capables du pire pour servir leurs intérêts.

.. ..

[Ici les auteurs du document portent une série d'accusations extravagantes contre plusieurs hauts fonctionnaires.

Le préfet Cherif Mécheri, ancien secrétaire général de l'Union française, haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, est accusé d'être un agent du F.L.N. Le « rapport » poursuit :]

En partant de Mécheri, on a rapidement découvert toute une chaîne de hauts personnages qui travaillent dans le même sens que lui. En reprenant leur passé, en se penchant soigneusement sur leurs activités actuelles, en surveillant de façon systématique leurs actes et leurs idées, en établissant un certain nombre de leurs contacts secrets, en organisant aussi quelques pièges, sont apparus en pleine lumière, sans discussion possible, les maillons d'un vaste réseau travaillant méthodiquement contre la France.

En écrivant ensuite :

Il n'y a aucun doute pour des spécialistes de contre-espionnage et des services de sécurité (...).

les auteurs du document se situent eux-mêmes, à moins qu'ils ne cherchent à donner du poids aux « révélations » qui suivent :

A M. **René Brouillet**, *secrétaire général de la Présidence, ils concèdent :*

Brouillet n'est pas un agent du F.L.N... », *mais on le présente comme* **« sans scrupules et sans personnalité »,** *allant* **« servilement au-devant de la volonté des puissants dont dépend leur carrière.**

M. Jean-Marc Boegner, *conseiller diplomatique du général, fait l'objet d'appréciations plus injurieuses encore. Les moins violentes :* **Homme à tout faire... Gaulliste de toujours sans doute, mais il apparaît clairement qu'il n'a jamais eu aucun sentiment français véritable... Il suffit de l'entendre un instant dans l'intimité parler du sultan Mohammed, du Maghreb uni et de la fin de la puissance coloniale française pour sentir toute l'ignominie de cet homme...**

M. Paul Delouvrier, *présenté comme* **« l'homme à tout faire de M. René Mayer, dont les liens avec le groupe Rothschild sont bien connus »,** *n'est pas mieux traité.*

Il est intéressant de noter que le **« rapport »** *donne les adresses personnelles de ces personnalités et fait état de détails, ou d'anecdotes tendant à donner l'impression que les auteurs sont eux-mêmes parfaitement introduits dans les milieux les plus proches de l'Elysée (ou dans les services de renseignements). Le rapport poursuit :*

Derrière ces individus et quelques autres que nous ne mentionnerons pas pour le moment, apparaissent les véritables maîtres du pouvoir, ceux qui assurent la direction effective de la politique française : ce sont les représentants des groupes financiers qui ont la prétention d'exercer leur dictature sur le pays.

Sont alors mis en cause à leur tour MM. **Georges Pompidou, Roger Goetze, Pierre Guillaumat, André Boulloche,** *dont les adresses personnelles sont également données. Et enfin* **« l'homme de confiance du général, son conseiller technique, Jacques Foccart ».**

De M. Foccart *auquel le rapport attribue un autre patronyme, il est dit en particulier que,* **« ancien F.F.L., on le croit honnête et national »,** *mais qu'en réalité* **« il est entièrement au service des groupes politico-financiers qui dominent tout ».**

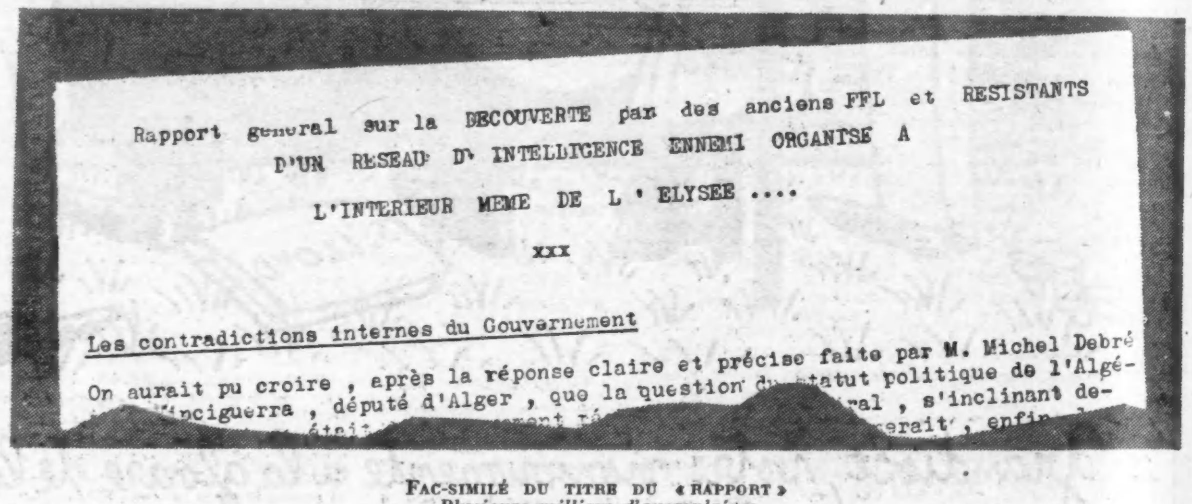
Le peu que nous reproduisons de ces allégations, dans les termes où elles sont formulées, donne une idée du délire auquel atteignent les auteurs du document, et à quelles extravagances la manie de la « trahison » peut les entraîner. Le rapport poursuit :

« Le régime des fiches »

Ce sont ces hommes, et quelques autres, qui gouvernent réellement derrière la personne du général (...).

Le sursaut de mai permettait la consolidation du système français. Une chance exceptionnelle s'offrait à la France. La politique des hommes du groupe a été de faire perdre à la France cette chance (...).

On est obligé de reconnaître que jamais on n'aura vu un travail d'intoxication, au sens technique du


Rapport general sur la DECOUVERTE par des anciens FFL et RESISTANTS
D'UN RESEAU D' INTELLIGENCE ENNEMI ORGANISE A
L'INTERIEUR MEME DE L ' ELYSEE ....

xxx

Les contradictions internes du Gouvernement

On aurait pu croire , après la réponse claire et précise faite par M. Michel Debré ... statut politique de l'Algé-
...nciguerra , député d'Alger , que la question ... ral , s'inclinant de-
... serait , enfin ...

Fac-similé du titre du « rapport »
Plusieurs milliers d'exemplaires

(1) Lire en page 5 l'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.

(2) Il s'agit, juridiquement, d'une opération de police intérieure de grande envergure contre une rébellion artificielle.

JACQUES N. POLITIS
CHYPRE
sa légende
son épopée
son histoire
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
PUBLICITÉ

Le résultat d'une enquête minutieuse

Un tel revirement avait nécessairement une cause . D... mis de découvrir les raisons profondes de cette situa... de façon indiscutable . L'intérêt supérieur du Pays ... dération , nous oblige à révéler immédiatement ce que... pénible que soit la vérité , car il importe d'apporte... mal .

La vérité est que la TRAHISON est installée à l'ELYSEE ... est abusé par une clique de misérables qui continuent ... sons du régime passé .

Ces traîtres mettent à profit les positions qu'ils o... tion de mai et celles qu'ils ont conquises depuis . ... vieilli et fatigué , soigneusement chambré , habilem... xiqué , et réaliser , sous le couvert de son nom , ... asservissement qui n'avait pu être accomplie par le...

Il ne s'agit pas que d'un homme , mais de tout un ... dus aux mobiles différents , qui , tous , travaill... ne de la France et à la perte de nos territoires d... à celle de l'ALGERIE et du SAHARA . Les uns sont d... autres des misérables , complètement dénationalisé...

" L'affaire " doit se conclure en juin prochain , au... Mohammed et de de Gaulle : trêve immédiate , paix d... tes deviendront des héros , libération de Ben Bella ... viendront des " interlocuteurs valables " que l'on s... comédie de l'élection ; rentrée de Ferhat Abbas , ap... une Assemblée de représentants " algériens " , etc. ...

En cas de résistance à l'Assemblée Nationale , il es... sera prononcée . Ainsi la représentation constitutio... élus patriotes de novembre 1958 sera liquidée . On p... tions dans l'atmosphère de l'abandon français ; leur ... doute . Au besoin, en violation de la Constitution , ... dum pour faire approuver au Pays la paix dans des con... pour la paix entrainera par voie de conséquence l'aba...

Est-il besoin d'ajouter que c'est au moment même où l... très grave et où Mohammed se trouve directement menac... veut survivre , de se mettre à genoux devant la Franc... minelle est montée .

Voilà où en est la situation . ELLE EST EXTRAORDINAI... EST T R A H I E , l'ARMEE EST J O U E E , l'ALGER... POINT D'ETRE P E R D U S ......

XXX

DEUX EXTRAITS DU « DOCUMENT »

« Si l'Assemblée résiste... » — *« Il ne s'agit pas que d'un homme »*

Au cas , impensable , où une réaction énergique ne se produirait pas immédiatement pour l'élimination définitive des traîtres , il y aurait lieu , comme au temps de l'Occupation et de la Collaboration , d'employer d'autres moyens .La véritable Résistance ne s'est pas en effet résumée en une propagande clandestine , ou en sabotages , mais elle a su prendre les formes violentes et impératives qu'imposait la répression des crimes contre la France , crimes qui nécessitent des opérations chirurgicales qui s'imposent ; voici revenu le temps des mitraillettes , et s'il en est besoin le recours à une insurrection .

LA DERNIÈRE PAGE

« Des opérations chirurgicales... »

terme, aussi parfaitement réalisé (...). Dès lors, on comprend tout ce qui se passe. Les attitudes inexplicables d'un gouvernement que l'on croyait l'expression de la réaction nationale de mai apparaissent dans une clarté éblouissante.

On comprend pourquoi aucune mesure n'a été prise contre les responsables des trahisons passées et tout spécialement contre les agents de haute volée qui se sont infiltrés dans les principaux organes de l'Etat et sont la cause directe des catastrophes qui se produisent dans toutes nos possessions d'outre-mer. On comprend pourquoi les abandons continuent, pourquoi les organes qui travaillent à la démoralisation du pays jouissent de l'impunité, pourquoi les tentatives sont sans cesse renouvelées pour essayer d'entraîner l'opinion vers des solutions d'abandon, pourquoi tant de mesures sont prises pour briser, ou au moins ridiculiser les « ultras », pourquoi des provocations ne cessent d'être montées contre les nationaux pour briser la réaction française — témoin celle de Constantine du 5 mai 1959 — pourquoi aucun renfort n'a été fourni à l'Armée en Algérie depuis mai dernier, pourquoi tant de mutations viennent déplacer dans l'Armée des chefs qui avaient participé au mouvement de mai et pourquoi le régime des fiches a repris à la Défense nationale, pourquoi toutes sortes de mesures sont prises pour neutraliser un Parlement qui n'a jamais été aussi national. On comprend pourquoi, pendant que continuent les combats de nos soldats, se poursuivent sans arrêt des négociations secrètes qui constituent des actes caractérisés de trahison selon le Code pénal.

On comprend l'attitude honteuse d'un prétendu régime de « grandeur nationale » en face de la Tunisie et du Maroc qui peuvent se permettre non seulement toutes les injures, mais encore une hostilité ouverte envers la France...

« L'allié de Hitler »

Ainsi s'éclaire l'opération criminelle qui se prépare contre l'Algérie. Depuis quelque temps, une habile propagande est organisée en faveur du Sultan du Maroc. On célèbre « l'amitié » qui existe entre lui et le général et on le présente comme « l'homme » avec lequel une entente peut être réalisée pour arriver à une solution acceptable. On veut oublier que « l'amitié » qui unit Mohammed au général ne l'a pas empêché de collaborer étroitement avec Hitler pendant la guerre, comme l'ont établi nos services de renseignements, ainsi que cela a été publié à une autre époque. C'est cette « amitié » qui conduit le « roi du Maroc », « compagnon de la Libération », au même titre que ceux qui ont défendu la France au péril de leur vie, à faire actuellement de son pays une base d'opérations contre la France en donnant au F.L.N. un soutien matériel qui ne se dément en aucune occasion.

Cette propagande prépare la mise en application d'un plan qui permettrait d'arracher l'Algérie à la France, sans que le pays s'en rende immédiatement compte.

Ce plan consiste à organiser une « Fédération maghrébine » comprenant l'Algérie, le Maroc et la Tunisie dans le cadre de la Communauté française. On ferait valoir que l'Algérie, devenue République autonome, resterait dans le sein de la Communauté française et que le Maroc et la Tunisie y entreraient, ce qui serait flatteur pour l'orgueil national. Il s'agit de flatter pour dissimuler la véritable nature de l'opération. Les hommes que nous avons dénoncés ont imaginé ce moyen machiavélique pour détacher l'Algérie de la France dans l'espoir d'éviter le risque d'une réaction violente du pays et de l'Armée. Ils ont réussi à faire admettre au général que le temps était à la constitution de vastes ensembles et qu'il se devait d'être l'organisateur d'une grande Fédération islamique occidentale, dont l'Algérie ferait partie, n'étant pas française. Et ils n'ont eu aucun mal à le convaincre. Le général a été d'autant plus facilement gagné à cette idée de ne pas considérer l'Algérie comme province française qu'il conserve depuis la guerre un ressentiment profond, toujours très vif et regrettable contre ceux qui marchèrent avec le général Weygand et le général Giraud. On doit reconnaître que l'Algérie bouda la France libre, tout en accomplissant superbement son devoir sur les champs de bataille d'Ile-de-France et d'Allemagne. Il eût été souhaitable que le général, à l'exemple donné, fasse abstraction de ses sentiments personnels.

L'affaire, déjà annoncée à l'opinion par l'article du très superbe Robert Delavignette, dans « Le Monde », est très avancée. Les négociations se poursuivent sans arrêt entre Paris, Rabat, Tunis et Le Caire. Les ambassadeurs anglais et américain exercent des pressions inadmissibles et intolérables pour hâter leur conclusion. Le principe de l'affaire a été arrêté au cours du voyage du Sultan en Corse, où il rencontra Jean-Marc Boegner... Depuis lors, les négociations menées par Moulay Hassan, tant à Tunis qu'au Caire et à Paris, ont fait avancer très sérieusement les choses. Les problèmes de l'organisation de l'Etat algérien et de la constitution de la Fédération maghrébine, sous la présidence du Sultan, sont pour ainsi dire réglés. C'est ce qui explique la dernière interview du général, qui a pour but de briser la résistance française et tout spécialement celle des Français de la province algérienne et de ceux qui ont mission de les défendre (...).

« En juin prochain »

« L'affaire » doit se conclure en juin prochain, au cours de la rencontre de Mohammed et de de Gaulle : trêve immédiate, paix des braves, tous les terroristes deviendront des héros, libération de Ben Bella et de ses complices, qui deviendront « des interlocuteurs valables » que l'on sollicitera de se prêter à la comédie de l'élection ; rentrée de Ferhat Abbas, appel de Messali, réunion d'une assemblée de représentants « algériens », etc.

En cas de résistance à l'Assemblée nationale, il est prévu que sa dissolution sera prononcée. Ainsi la représentation constitutionnelle de l'Algérie avec ses élus patriotes de novembre 1958 sera liquidée. On procédera à de nouvelles élections dans l'atmosphère de l'abandon français : leur orientation ne peut faire de doute. Au besoin, en violation de la Constitution, on procédera à un référendum pour faire approuver au pays la paix dans des conditions telles que le « oui » pour la paix entraînera par voie de conséquence l'abandon algéro-saharien (...).

Voilà où en est la situation. Elle est extraordinairement grave. La France est trahie, l'Armée est jouée, l'Algérie et le Sahara sont sur le point d'être perdus (...).

Conduite à tenir

Les pouvoirs de l'Exécutif, fixés par la Constitution, et les principes

→

Forums régionaux

Jeudi 21 mai, à Montluçon, à 20 h. 45, salle du vieux château, Robert Barrat animera le débat sur le sujet suivant : « Où en sommes-nous en Algérie ? »

fondamentaux du Droit public français, n'autorisent personne à disposer d'une partie quelconque du territoire national.

Le mouvement du 13 mai, qui a entraîné l'adhésion unanime de la nation, a eu pour but d'arrêter la braderie des territoires et provinces et non de permettre à une nouvelle équipe de la continuer et mieux encore de la développer systématiquement.

Nous déclarons solennellement que nous ne reconnaissons à personne le pouvoir de disposition et que nous refusons de légitimer par le silence ou la passivité le droit souverain et absolu que le général de Gaulle s'est octroyé à lui-même.

Nous rappelons que tout acte de disposition, sous quelque forme que ce soit, constitue un crime de haute trahison caractérisé, que le devoir de ceux qui ont pour mission de défendre la nation serait de le sanctionner immédiatement et par tous les moyens, même les plus extraordinaires.

« Le temps des mitraillettes »

Notre position est ce que les circonstances exigent : une intransigeance absolue à l'égard de l'ennemi extérieur et intérieur. La moindre concession de notre part serait une trahison (...).

En présence d'une situation qui compromet irrévocablement les intérêts supérieurs et permanents de la patrie, l'indépendance et l'intégrité de la France, une seule attitude s'impose, un impératif national : la Résistance ! (...).

Au cas, impensable, où une réaction énergique ne se produirait pas immédiatement pour l'élimination définitive des traîtres, il y aurait lieu, comme au temps de l'occupation et de la collaboration, d'employer d'autres moyens. La véritable Résistance ne s'est pas en effet résumée en une propagande clandestine, ou en sabotages, mais elle a su prendre les formes violentes et impératives qu'imposait la répression des crimes contre la France, crimes qui nécessitent des opérations chirurgicales qui s'imposent ; voici revenu le temps des mitraillettes, et s'il en est besoin, le recours à une insurrection.

[*Rappelons que ce « rapport », ronéotypé, n'apparaît nullement comme un tract rédigé par quelques excités mais comme un travail soigneusement élaboré, inspiré sans aucun doute par des personnes placées en situation d'en savoir assez pour communiquer l'impression d'en savoir encore davantage.*

Signé : « Nous Gaullistes, combattants de la France libre, Résistants authentiques, Compagnons de la Libération, fiers et forts de titres indiscutables acquis au feu ou dans la guerre clandestine réelle », *il se termine par ces mots :* « Diffusez ce document par tous les moyens », *et constitue dans son ensemble l'entreprise de sabotage la plus caractérisée, auprès de l'armée à laquelle il s'adresse, de toute politique algérienne qui ne relève pas uniquement de la force.*

Quelques précisions, et entre autres dans les attaques contre le roi du Maroc, permettent d'identifier aisément l'origine et les auteurs de ce « document ».]

VICHY
BRILLANTE SAISON
TOUS LES SPORTS
TOUS LES SPECTACLES
LES MEILLEURS SOINS
en séjournant aux
CARLTON
AVEC PENSION
THERMAL
SANS PENSION
TEL. 25-01

ÉCONOMIE

La réforme fiscale : projet

M. Pinay vient de déposer un projet de réforme fiscale. Jean Cau, contribuable moyen, est allé demander aux experts : « Comment ça marche, et à quoi ça sert, une réforme fiscale, et celle-là en particulier ? » Il expose ici sa science toute neuve.

« U*N mal qui répand la terreur...* » : l'impôt. Sur la plate-forme de l'autobus, au marché, au bureau, à l'usine, voire dans un salon des beaux quartiers, il suffit de prononcer ces deux mots (« *Les impôts !...* ») pour qu'une unanimité brouillonne se forme, que les colèrent fusent et pour que ce surprenant animal qu'est le Français — petit, moyen ou gros — propose volubilement un plan mirifique (ponctué de «*Il n'y a qu'à...*») destiné à régler la question en trois coups de cuillère à pot.

Tous les gouvernements de la défunte IVᵉ République, concernés par cette colère réformatrice ambiante, s'avisaient périodiquement de « parler » de réforme fiscale. Ils disparaissaient dans la trappe du Père Ubu soit pour n'avoir rien entrepris, soit — au contraire — pour avoir balbutié les premières phrases d'un projet auquel ils ne croyaient d'ailleurs pas eux-mêmes.

Sûrs de ne pas basculer comme leurs prédécesseurs, avertis du prestige qui s'attacherait aux Saint Georges assez braves pour affronter ce dragon nommé « Réforme fiscale », ils (MM. Pinay et son secrétaire d'Etat aux Finances Valéry Giscard d'Estaing) viennent d'élaborer un projet de réforme fiscale qu'ils souhaitent voir adopter par le gouvernement avant la fin du mois.

(Charpentier.)

M. V. GISCARD D'ESTAING
Un casse-tête français

Avant de parler de ce projet proprement dit, toute une série de questions se posent. De cet ordre : Pourquoi parle-t-on sempiternellement de réforme fiscale, qu'est-elle donc et estelle réellement possible ?

Dans ce maquis de problèmes, d'arguments passionnés et plus embrouillés qu'une pelote de laine par une portée de chats, sur ce terrain miné aux horizons de mirage, avançons avec prudence...

Depuis la fin de la guerre on parle à l'envi de réforme fiscale — et d'un ton de plus en plus pressant — parce que l'Etat doit faire face à une croissance régulière des dépenses et des charges qu'il a à assumer. Principal banquier et principal assureur du pays, l'Etat est affronté d'abord à ses tâches traditionnelles, ensuite à des tâches nouvelles (par exemple : le problème de l'enseignement dû à la poussée démographique ; le problème de la reconstruction et de la construction ; celui de l'équipement atomique, etc.), et, enfin, aux tâches qui résultent des aventures militaires dans lesquelles la France se trouve jetée depuis bientôt quinze ans.

Cette croissance des dépenses implique nécessairement une croissance des recettes, autrement dit l'obligation d'augmenter les rentrées fiscales. Or, comme il se trouve que depuis l'année dernière, le gouvernement a décidé de réduire l'impasse (on appelle « impasse » le produit des dépenses moins le produit des recettes fiscales) aux alentours de 600 milliards, le problème se pose à lui de « faire de l'argent ». Comment ? D'abord par l'augmentation des rentrées fiscales.

Comment ?

Ici, une première difficulté surgit immédiatement. En effet, s'il s'agit de « rentrer » le plus possible d'impôts, encore faut-il que les fonctionnaires chargés de cette opération le puissent.

Mais le peuvent-ils ?

Tous les secteurs administratifs en France, réclament, à cor et à cris, un accroissement de leurs effectifs (l'enseignement est, à juste titre, à l'avant-garde de cette unanime réclamation...) alors que le gouvernement s'efforce au contraire — afin de diminuer ses charges — de les limiter aux maximum.

Le résultat le plus clair, dans le domaine particulier des impôts, c'est que les agents fiscaux se trouvent appelés à traiter des volumes de tâches tels... qu'ils n'y parviennent pas. D'où une première conséquence : la fréquence insuffisante de contrôles sérieux dans l'état actuel des choses. D'où une seconde conséquence : la nécessité absolue d'aller vers une simplification du travail administratif.

En ce sens, et ceci résultant du seul aspect « *technique* » du problème, toute réforme fiscale doit aller dans la France d'aujourd'hui vers une simplification. C'est dire que le gouvernement essaiera, par exemple, d'étendre le système des prélèvements à la source ; d'élargir le système des forfaits (un forfait est au moins fixé pour deux ou trois ans) ; de viser (autant que possible...) les signes extérieurs de richesse facilement repérables, etc.

Cette première difficulté « technique » posée, d'autres dévalent en cascade.

L'Etat — quel qu'il soit — est obligé de « pomper » une part du produit national. Mais depuis la fin de la guerre (et particulièrement depuis dix ans), la charge fiscale s'est accrue d'année en année, plus rapidement que le produit national. Plus clairement : la « *charge fiscale* » est la totalité de ce que l'État prélève ; le « *produit national* » résulte d'une estimation de la valeur totale de la richesse nouvelle créée dans le pays au cours d'une année.

Dire que le rapport « *charge fiscale — produit national* » s'accroît signifie en la circonstance précisément ceci : au cours des dix dernières années, la France a vécu une période d'expansion. Son « *produit national* » s'est donc accru.

Si les impôts avaient augmenté *au même rythme* la charge fiscale serait demeurée constante. Il n'en a rien été et, en fait, celle-ci n'a cessé de grandir.

Quatre objectifs

Le déséquilibre s'aggravant, les mécontentements risquant de se multiplier, les gouvernements — quels qu'ils soient — sont contraints de se poser une question : Comment et sur qui prélever cet accroissement de la charge fiscale ?

Ici est le nœud gordien. Ici, hier comme aujourd'hui, les conflits éclatent entre groupes, classes, entre différents types d'entreprises, entre différents secteurs de l'économie (agriculture, commerce, industrie) afin — n'ayons pas peur de parler comme dans la Série Noire — de refiler l'accroissement au copain.

Ce casse-tête non pas chinois mais bien français s'est posé à tous les gouvernements de la IVᵉ, chaque année et souvent plusieurs fois par an. Un jeu consisterait à dénombrer combien de fois le char de l'Etat versa dans le fossé pour avoir buté sur ce roc... La statistique serait impressionnante.

Nous en arrivons maintenant à classer les types d'arguments qui s'opposent au cours de ces batailles et conflits et là, très exactement *là*, nous touchons au cœur du problème.

En effet, selon que l'on envisage au départ le problème sous telle ou telle optique, on se fourre dans tel ou tel cul-de-sac, car ces optiques, dans le cadre de l'Etat tel qu'il est, ne sont pas complémentaires mais contradictoires. Un pion déplacé et c'est — comme aux échecs — toute la grille qui bouge. Déplacer l'ensemble des pions, cela s'appellerait (nous n'en sommes pas là) faire une révolution. Ces optiques, en simplifiant, sont pour l'heure au nombre de quatre :

I. LA JUSTICE SOCIALE

Il s'agit, dans cette première optique, que les plus riches paient le plus d'impôts et les plus pauvres le moins. En termes fiscaux cela signifie :

c) que l'on s'efforce de diminuer au maximum les impôts indirects sur les biens de grande consommation : diminuer les taxes sur le vin, le sucre, le tabac, etc., c'est aller dans le sens de la justice sociale car c'est la « masse » qui supporte le plus dure-

(*Suite en page* 12.)

L'heure est à la politique

Les Européens doivent savoir — pour que l'Europe se fasse — qu'il faut porter le problème sur le plan politique. C'est un impératif déclare Alexandre Marc dans **Europe, Terre décisive**, édité à La Colombe, 5, rue Rousselet, Paris (7ᵉ). 600 francs.

Communiqué.

JE VEUX ÊTRE DÉPUTÉ

par SINÉ

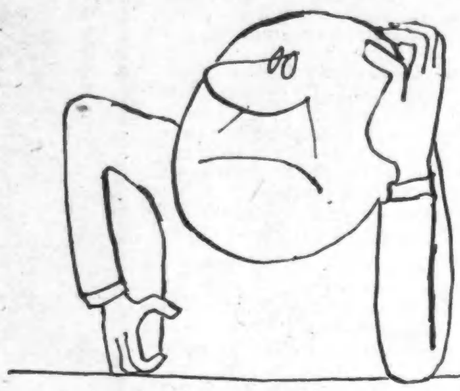
Siné a l'intention de se présenter au premier siège vacant à l'Assemblée Nationale. Il estime en effet qu'il est parfaitement qualifié pour faire un excellent député de la Vᵉ République. Il explique ici pourquoi.

je sais avoir l'air absorbé

je sais dormir, en ayant l'air d'écouter

je sais faire les mots croisés en cachette

je sais rigoler discrètement

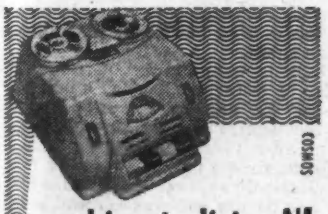


je sais me gratter

je sais bafouiller des questions orales en moins de 5 minutes

je sais compter jusqu'à 400.000 (par mois)

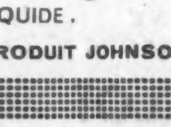
... et puis, ça tombe bien, je ne sais pas voter !



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1ᵉʳ
OPÉ. 23-93 - 52-67

négligeriez-vous 600.000 frs ?

C'EST PEU PROBABLE.. PENSEZ ALORS QUE VOTRE VOITURE VAUT AU MOINS CELA... ET PROTÉGEZ-LA AVEC JON-WAX.
JON-WAX NETTOIE, FAIT BRILLER ET PROTÈGE EN UN SEUL TEMPS CHROMES ET PEINTURES (DE TOUTE COMPOSITION). PÂTE SOUPLE, DE FORMULE NOUVELLE. JON-WAX S'APPLIQUE AUSSI FACILEMENT QU'UN LIQUIDE.



C'EST UN PRODUIT JOHNSON.

ELVINGER-7394

(*Suite de la page* 10.)

ment les impôts indirects dont ces biens sont grevés.

b) que l'on augmente la part des impôts directs à condition, d'une part, qu'une juste exonération ait été pratiquée à la base et, d'autre part, qu'ils aient été affectés d'une progressivité correcte. C'est-à-dire (à travers un exemple) : supposons des impôts directs uniformes de l'ordre (hypothétique) de 10 % sur tous les revenus. Au premier choc, il paraît *juste* et simple que tous les revenus soient uniquement amputés, sans autre forme de procès, d'une part fiscale de 10 %. Très bien. Mais cela revient donc à décider que le travailleur gagnant 30.000 francs par mois paiera 3.000 francs d'impôts et que tel cadre de l'industrie gagnant 300.000 francs par mois paiera lui, 30.000 francs. Le résultat c'est que le travailleur ne vivra plus qu'avec 27.000 francs par mois ; le cadre avec 270.000 francs. L'escroquerie de l'apparente égalité saute aux yeux et c'est pour la corriger qu'une exonération à la base doit être pratiquée et qu'on n. doit appliquer l'impôt sur le revenu qu'au-dessus d'un certain seuil de revenu. En outre, audessus de ce seuil, l'impôt — pour être juste — doit aller croissant.

2. Le développement économique

Dans cette optique, l'impôt doit favoriser l'investissement. Et donc, être allégé lorsqu'il frappe les entreprises qui se lancent dans des dépenses destinées à la modernisation ou à l'entretien de leur équipement. Cette optique ne se recoupe déjà plus avec la première : le jeu d'échecs commence !

3. La « santé monétaire » (chère a M. Rueff) et la bonne gestion des fortunes (chère a M. Pinay).

Deux impératifs caractérisent cette optique :

a) Ne pas toucher au capital car sans cela, il « fuit ».

b) Ne pas décourager l'épargne.

Mais les possibilités d'épargner sont d'autant plus fortes que les revenus sont plus hauts. Si l'impôt, afin de satisfaire à la première optique, est affecté d'une progressivité correcte, des taux d'imposition de 70 à 80 % (c'est le cas en Grande-Bretagne) peuvent être atteints. Adieu l'épargne ! Cette troisième optique est donc contradictoire à tous égards avec la première : le jeu d'échecs continue.

4. Le mode de collecte de l'impot.

Des trois optiques précédentes, on pourrait déduire — au niveau de chacune d'elles et si tel gouvernement décidait de se placer dans l'une ou l'autre — une technique propre de perception de l'impôt qui lui serait « adaptée ». Or, il se trouve qu'en France, aujourd'hui, les principaux percepteurs sont les commerçants et les boutiquiers. Soyons clairs car ici nous entrons dans un nouveau labyrinthe.

Les percepteurs-commerçants

Et prenons le cas d'un quelconque achat au détail :

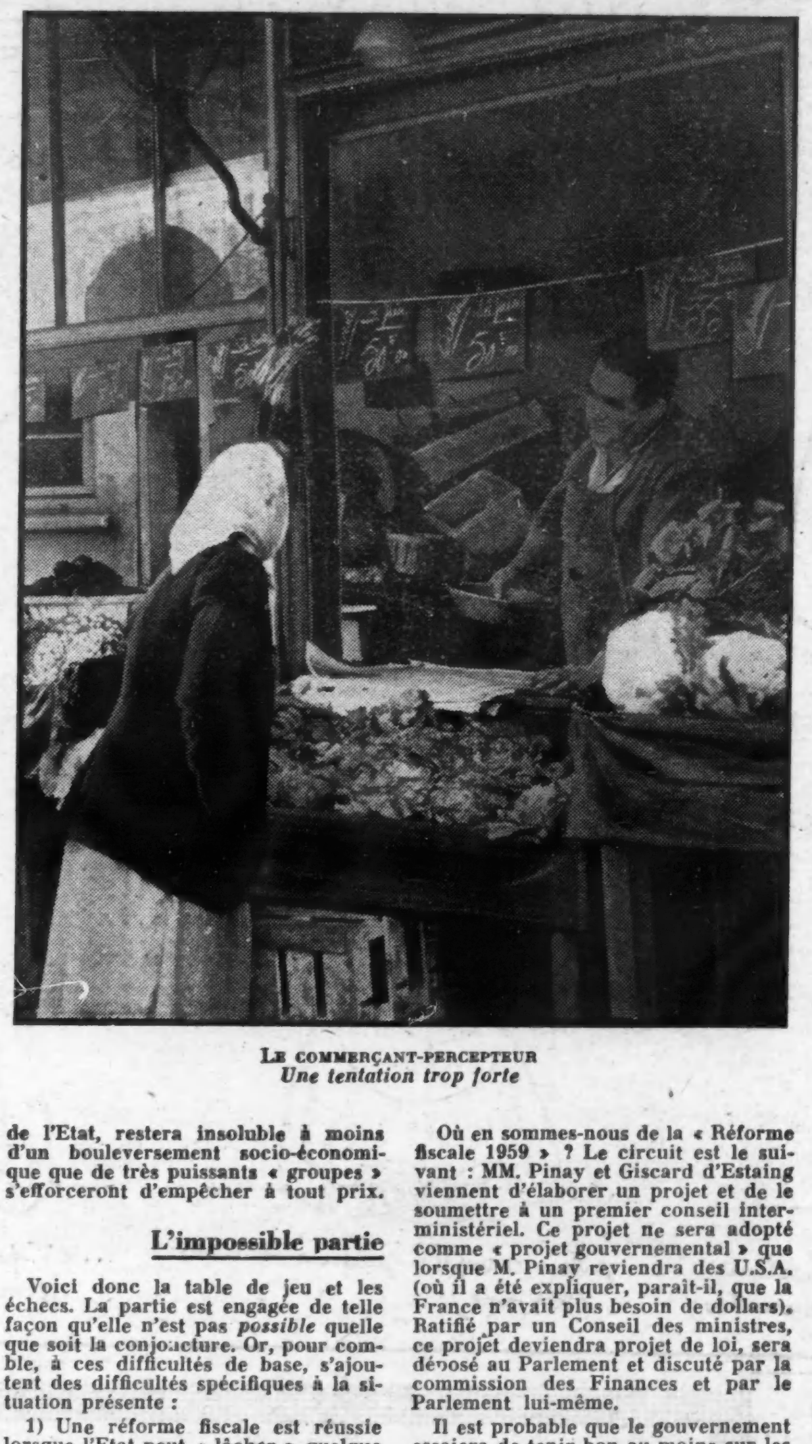
1) *Du point de vue de l'Etat,* le mécanisme est le suivant : le détaillant vend une marchandise à un prix auquel il ajoute un certain impôt (taxes locales et différents éléments) qu'il reverse dans les caisses publiques ;

2) *Du point de vue du client.* Celui-ci achète une marchandise à un certain prix total sans distinguer dans celui-ci ce qui est afférent à la valeur-marchandise et ce qui l'est à l'impôt. Ainsi le client aura tendance à imputer tout le jeu des hausses fiscales *d'abord* au commerçant et ensuite à l'Etat ;

3) *Du point de vue du commerçant.* Celui-ci encaisse une somme totale qui rentre dans sa caisse mais, plus tard, il doit en ressortir une partie afin de la reverser à l'Etat dont il a été le simple intermédiaire ou, si l'on veut, le bénévole percepteur. Sa révolte commence lorsque l'Etat envoie ses agents fouiller dans ses tiroirs et ses cahiers afin de vérifier s'il a été l'honnête percepteur qu'on lui a demandé d'être.

L'Etat désirant (de son point de vue) réduire le taux de fraude, le commerçant « se défend » (la fraude lui apparaissant comme « normale » et la tentation d'être un faux percepteur se révélant trop forte).

Il y a donc une fraude généralisée — si l'Etat ferme les yeux ; ou révolte ouverte (cf. le poujadisme) — si l'Etat fait mine d'être trop curieux. Le problème de la collecte de la plus grande partie de l'impôt, tant que commerçants et boutiquiers continueront d'être les principaux percepteurs de l'Etat, restera insoluble à moins d'un bouleversement socio-économique que de très puissants « groupes » s'efforceront d'empêcher à tout prix.



Le commerçant-percepteur
Une tentation trop forte

L'impossible partie

Voici donc la table de jeu et les échecs. La partie est engagée de telle façon qu'elle n'est pas *possible* quelle que soit la conjoncture. Or, pour comble, à ces difficultés de base, s'ajoutent des difficultés spécifiques à la situation présente :

1) Une réforme fiscale est réussie lorsque l'Etat peut « lâcher » quelque chose et donner l'impression qu'il desserre la pression fiscale. A cette condition, l'opinion estimera que le régime fiscal est meilleur. Mais, *en* 1959, l'Etat aura besoin d'argent au moins autant — probablement plus — que les précédentes années. Où le trouvera-t-il ?

2) Notre économie est en récession et l'Etat recherche la stabilité des prix. Mais, par une réforme fiscale, on modifie la structure du prélèvement fiscal, c'est-à-dire la manière de répartir l'impôt. Peut-on agir afin de sortir l'économie de la récession et, en même temps, bouleverser les structures en place ? La structure des prix ne va-t-elle pas être bouleversée à son tour ? Par exemple : lorsque la Régie Renault fabrique une voiture, le prix de revient de celle-ci dépend évidemment de *tous les prix* qui sont en amont (acier, appareillage électrique, vitrerie, etc.) affectés eux-mêmes d'une certaine « dose » d'impôts. Si donc on modifie la structure du prélèvement de l'impôt on modifie par là-même la structure des prix terminaux. Est-ce compatible avec l'objectif « stabilité des prix » ?

Autant de questions !

Où en sommes-nous de la « Réforme fiscale 1959 » ? Le circuit est le suivant : MM. Pinay et Giscard d'Estaing viennent d'élaborer un projet et de le soumettre à un premier conseil interministériel. Ce projet ne sera adopté comme « projet gouvernemental » que lorsque M. Pinay reviendra des U.S.A. (où il a été expliquer, paraît-il, que la France n'avait plus besoin de dollars). Ratifié par un Conseil des ministres, ce projet deviendra projet de loi, sera déposé au Parlement et discuté par la commission des Finances et par le Parlement lui-même.

Il est probable que le gouvernement essaiera de tenir bon au moins sur les principes mais, d'une part, la Constitution laisse — sur ce plan — quelques pouvoirs au Parlement et, d'autre part, une réforme fiscale met en jeu les intérêts de toutes les collectivités, de tous les groupes, de tous les individus. C'est donc à ses derniers stades de discussion que le projet sera le plus sévèrement attaqué.

Les intentions

Pour le moment, tout se passe — selon la tradition — comme si tout ce qu'on en dit n'était « livré » que pour servir de ballon d'essai. Tout se passe — selon la tradition — comme si on déclarait à tous les groupes de pression possibles et imaginables : « Nous aimerions bien savoir jusqu'où vous nous laisserez aller... »

On peut cependant distinguer quelques intentions qui sont :

1) Eviter cette folie majeure que serait « l'impôt unique sur l'énergie » (savoir, remplacer tous les impôts par un impôt sur la consommation d'énergie — pétrole, électricité, charbon, etc., — qui frapperait individus et sociétés). Il est évident que toute expansion, toute modernisation implique une consommation sans cesse accrue d'énergie. Imposer celle-ci — et uniquement celle-ci — serait entrer dans l'avenir à reculons. Lors de la précédente législature, MM. Debré et Soustelle avaient pourtant, eux-mêmes, déposé un projet en ce sens. Ils furent recalés à l'examen.

2) Supprimer « progressivement » les privilèges des bouilleurs de cru. Geste très spectaculaire et qui prouverait que de Gaulle et M. Pinay ne sont pas d'affreux réactionnaires et réussissent là où les gouvernements « de gauche » ont échoué.

3) Stabiliser les impôts indirects et accroître les impôts directs. A l'intérieur du régime des impôts directs, on désirerait stabiliser le taux de l'impôt sur les sociétés et accroître les impôts sur le revenu par la fusion de la surtaxe progressive et de la taxe proportionnelle. Dans quelle mesure cet accroissement — s'il n'est pas accompagné d'une modification des taux de fraude entre salariés et non-salariés — sera-t-il suffisant et non contradictoire avec (voir plus haut) « l'optique justice sociale » ? On peut à cet égard avoir de très grandes inquiétudes.

4) Limiter la fonction de « percepteur » des commerçants et boutiquiers en instituant une « taxe de commercialisation » perçue au dernier stade avant le détail. Autrement dit : au lieu que le commerçant ajoute au prix de vente une taxe locale, un impôt correspondant serait prélevé au stade du grossiste. Cette mesure soulève deux problèmes :

a) il semble que l'on veuille établir une discrimination « orientée » entre les formes du commerce traditionnel et celles du commerce moderne (de style Grands Magasins, par exemple, ou de style Leclerc). La TVA (taxe à la valeur joutée) risque d'augmenter et de freiner ainsi les formes de commerce moderne qui la supportent ;

b) les communes ont un budget propre dont une des ressources essentielles est la taxe locale. Si celle-ci est supprimée et remplacée par une « taxe de commercialisation » dont le taux sera fixé par l'Etat, les communes perdront la marge d'initiative dont elles jouissaient en la matière. En outre, elles recevront leur part résultant de la taxe de commercialisation non plus directement mais à travers un mécanisme de répartition régi et orienté par l'Etat. Cela signifie en clair : renforcement de l'autorité de l'Etat sur les communes par le biais de la distribution de la manne. Cela signifie : jeu « politique » possible sur tel ou tel secteur géographique français.

Deux volontés

Toutes ces mesures-sondes relèvent, de la part du gouvernement en place, de deux volontés :

● La première s'inscrit dans la philosophie générale du nouveau régime et vise à essayer de réduire la part des impôts directs supportés par les entreprises et d'aménager la fiscalité dans la perspective du Marché commun. Chemin faisant, quelques satisfactions seraient données à l'épargne traditionnelle (il est question d'alléger les droits de succession...) ;

● La seconde volonté est d'ordre psychologique. L'Etat veut « bouger ». Par la réforme fiscale, il veut — comme Diogène — prouver le mouvement sinon en marchant du moins en se remuant.

Dans la conjoncture où nous sommes, la réforme fiscale « projetée » risque de ne pouvoir modifier que de façon minime l'état de choses antérieur. On verra ce que la nouvelle réforme fiscale une fois mise en forme — c'est-à-dire une fois *déformée* à l'intérieur de son canevas général par les forces sociales dominantes — retiendra des deux intentions affirmées par ses auteurs : l'instauration d'une *véritable* justice sociale et l'encouragement des activités économiques qui préparent l'avenir.

Il est vrai que pour atteindre ces objectifs, des textes de lois sont insuffisants. C'est un économiste qui déclare : « *Faites-moi une véritable révolution — de gauche ou de droite — assurez-moi que vous aurez le pouvoir pendant cinquante ans et moi je vous fabrique une merveilleuse réforme fiscale, une vraie...* » Le gouvernement n'en est pas à ce moment idéal. L'opposition non plus.

JEAN CAU.

gannex is good for you
importateur exclusif
Completely waterproof
Completely windproof
Prevents condensation
POUR LUI, POUR ELLE
gannex
VÊTEMENT
TOUTES SAISONS
AU PETIT MATELOT
27 AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE

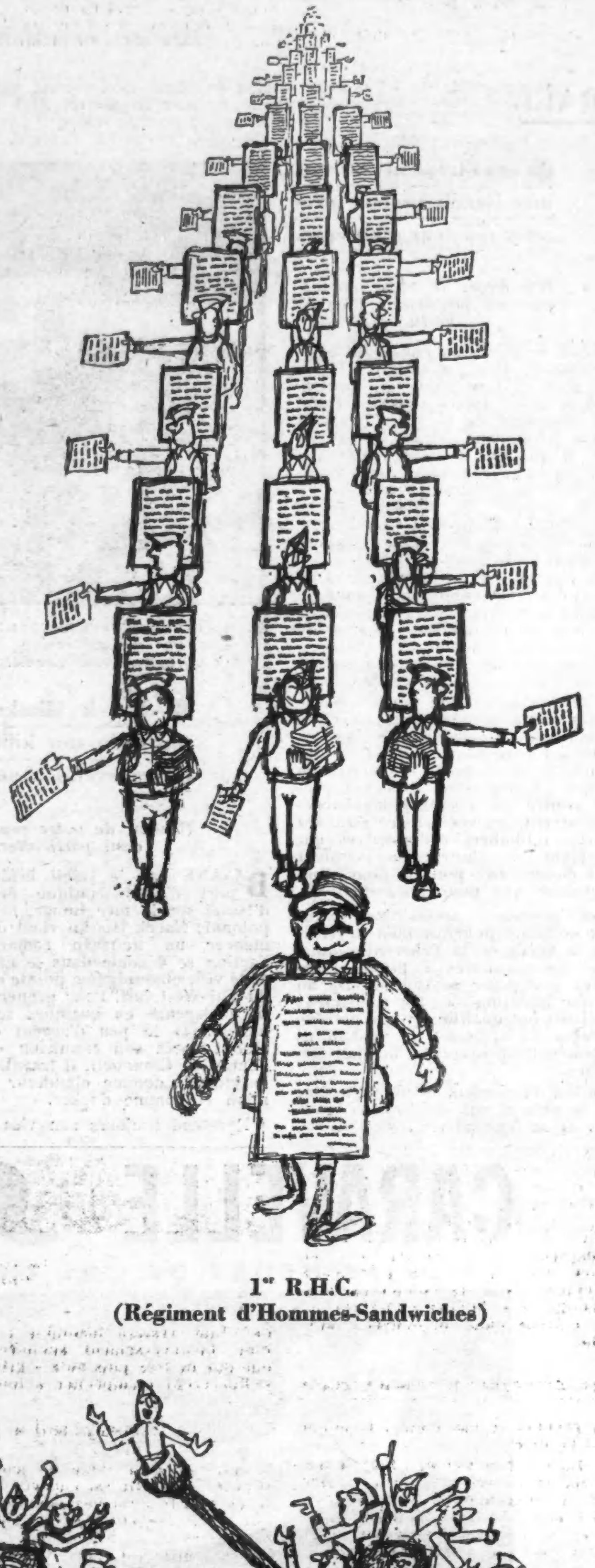
LES RÉGIMENTS MODERNES

par TIM

M. Le Pen, député de Paris, rapporteur de la commission de la Défense Nationale, vient de déclarer que « sur 450.000 hommes qui se trouvent en Algérie 50.000 seulement sont au contact ». Où sont donc les autres ? Tim en a retrouvé quelques-uns !

1er R.C.A.
(Régiment de Colleurs d'Affiches)

UNE UNITE DU 27e R.D.C. EN POSITION
(Régiment des Dactylographes de Choc)



1er R.H.C.
(Régiment d'Hommes-Sandwiches)

21e R.B.A.E.
(Régiment Blindé d'Agents Electoraux)

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

•MONDE-EXPRESS • מונדה-אקספרס • WORLD-EXPRESS•

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ISRAËL

Les Etats-Unis offrent aux Israéliens leur premier réacteur atomique.

(TEL-AVIV, *de notre correspondant particulier Maurice Politi.*)

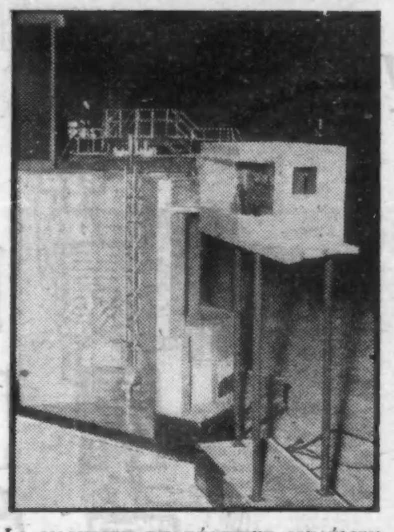
CETTE semaine, un dessin du caricaturiste Doch a ému les Israéliens plus qu'il ne les a fait sourire. Il représentait Israël sous les traits d'un garçonnet de 11 ans s'extasiant devant un énorme gâteau. Ce gâteau, c'est le premier réacteur atomique dont les Israéliens vont pouvoir entreprendre la construction grâce à un crédit spécial de 350.000 dollars (170 millions de francs) attribué par les Etats-Unis à la Commission des recherches nucléaires d'Israël.

La nouvelle a été annoncée à la veille des cérémonies marquant le onzième anniversaire de l'Etat juif. Le directeur de l'organisme chargé de construire le réacteur, M. Pelah, a déclaré : « *C'est le plus beau cadeau qu'Israël ait reçu cette année.* »

D'une puissance de 1.000 kW, le réacteur sera édifié par les services du ministère de la Défense sur les dunes sablonneuses de Bn'ei Rubin, à quelques dizaines de kilomètres de Tel-Aviv. L'édifice ne sera pas protégé contre un éventuel bombardement aérien, les spécialistes estimant que les retombées radio-actives qui suivraient sa destruction seraient aussi dangereuses pour la population égyptienne que pour celle d'Israël.

Des journaux américains ayant écrit qu'Israël pourrait bien devenir, avec la Suède ou la Tchécoslovaquie, l'une des premières « petites puissances » à poser sa candidature au « club atomique », les physiciens israéliens ont qualifié cette hypothèse « d'absurde », Israël ne voulant ni ne pouvant fabriquer des bombes atomiques.

Le but du réacteur est de permettre aux savants et aux techniciens israéliens de se familiariser avec l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, sur laquelle le nouvel Etat compte beaucoup pour développer son économie dans un proche avenir.



LA MAQUETTE DU RÉACTEUR ISRAÉLIEN
Pas de protection contre les bombardements

Marek Hlasko, expulsé de son kibboutz, est redevenu chauffeur.

(ISRAEL, *de notre correspondant particulier.*)

BASANE par le soleil brûlant du port d'Elath, unique débouché d'Israël sur la mer Rouge, l'écrivain polonais Marek Hlasko vient de commencer un nouveau roman dont l'action se déroule dans le cadre de cette ville-champignon, pointe extrême du Far-West juif. Pour gagner sa vie (il a dépensé en quelques semaines à Tel-Aviv le peu d'argent qui lui restait après son expulsion du kibboutz Gan Chmouel), il travaille dans la journée comme chauffeur de camion et comme docker.

Il attend toujours son visa de retour pour la Pologne, mais il ne semble pas que les autorités de Varsovie soient pressées de voir revenir l' « enfant terrible ».

Après avoir donné une grande publicité à son arrivée, la presse et les milieux littéraires israéliens ne s'intéressent plus à lui. Solitaire, renfermé, brutal dans ses critiques du monde occidental comme du monde communiste, il n'a su — ou voulu — plaire à aucun des groupes intellectuels israéliens.

L'histoire de sa réception manquée par l'Union des écrivains israéliens est à cet égard significative. Deux tendances s'opposent au sein de l'Union : celle de l'extrême gauche non communiste et celle des écrivains de tendance Mapaï. Les représentants de l'extrême gauche s'opposèrent d'abord violemment à ce que l'Union honore d'une réception un homme qui avait déserté sa patrie socialiste. Ils abandonnèrent ensuite leur opposition, mais Hlasko avait entre temps annoncé son intention de rentrer en Pologne et ce furent alors les écrivains de droite qui jugèrent sa réception inopportune.

JAPON

Tout le Japon se mobilise pour organiser les Jeux olympiques de 1964.

(TOKYO, *de notre correspondant particulier Pierre Guillery.*)

LES vœux du Japon tout entier accompagneront la semaine prochaine le délégué japonais au Comité international olympique pendant les quarante-cinq minutes auxquelles il aura droit pour soutenir la candidature de Tokyo à l'organisation des Olympiades de 1964 (celles de 1960 auront lieu à Rome). Pour emporter la décision, le délégué japonais devra se montrer plus convaincant que les avocats des trois autres concurrents en présence : Bruxelles, Detroit et Vienne. Les deux langues officielles olympiques sont le français et l'anglais. Le Japon a choisi de plaider en français.

Candidat depuis 1929 à l'organisation des Jeux olympiques, Tokyo avait été choisi pour ceux de 1940, mais la guerre avait privé les Japonais de cette satisfaction. Depuis la défaite, une véritable psychose olympique s'est emparée du pays. La presse, la radio, la télévision réclament sans cesse pour le Japon l'honneur de recevoir les athlètes du monde entier.

L'année dernière, à l'occasion des IIIe Jeux asiatiques, les Japonais ont fait une répétition générale. Ils sont maintenant prêts. Ils ont construit des stades, des arènes, des piscines, des terrains de sports gigantesques. Ils envisagent de porter à 100.000 places la capacité du stade de Tokyo.

Le ministère du Tourisme affirme qu'en 1964, Tokyo sera en mesure de loger facilement 120.000 visiteurs étrangers. Les hôtels de style occidental pourront offrir 50.000 lits et les hôtels de style japonais mettront 70.000 nattes à la disposition de ceux qui voudront bien passer des nuits « couleur locale ».

Quant au problème des villages olympiques, il n'inquiète pas les Japonais. « *D'ici* 1964, disent-ils, *les militaires américains et leurs familles auront fini par évacuer le pays. Nous disposerons alors de leurs installations actuelles et nous pourrons loger tous les athlètes du monde.* »

POLOGNE

Obstacle aux relations culturelles franco-polonaises : une bibliothèque parisienne.

(VARSOVIE, *de notre correspondant particulier.*)

PLUS de 2.000 Varsoviens ont fait la queue devant le Musée national pour assister à l'ouverture de l'exposition de la peinture française « de Gauguin à nos jours ». Depuis, tous les jours, un public nombreux admire les deux cents tableaux que M. Jean Cassou, conservateur du Musée d'art moderne, a amenés de Paris.

L'amour de l'art ? Sûrement, un peu. Les Polonais, avant la guerre déjà, étaient influencés par l'Ecole de Paris et seule l'époque stalinienne les a ramenés vers « la peinture réaliste ». Depuis octobre 1956, ils sont

JEAN CASSOU
VU PAR UN CARICATURISTE POLONAIS
Tout dépend du quai d'Orléans

de nouveau pratiquement les seuls dans le bloc de l'Est à se passionner pour l'art non figuratif.

Mais les visiteurs de l'exposition ne cachent pas non plus leur sympathie pour la France, qu'ils considèrent comme « *le pays le plus civilisé et l'ami le plus sûr de la Pologne* ». Les Américains ont eu beau exposer, lors de la foire de Poznan, leurs magnifiques réfrigérateurs et machines à laver la vaisselle, le public les a convoités, peut-être, mais non admirés. « *C'est un étalage de nouveaux riches* », disait-on partout.

CARAVELLE SAS
"L'HEURE DE VOL EN 40 MINUTES"

CARAVELLE SAS... MAINTENANT DANS LES CIELS

vous transporte, sans vibrations, en musique, à 800 km/heure, vers 22 villes d'Europe, du Moyen-Orient et d'Afrique parmi lesquelles :

Athènes, Istambul, Le Caire, Khartoum, Ankara, Beyrouth, Damas, Bagdad, Téhéran, Abadan, etc...

HIER... 1 heure de vol
AUJOURD'HUI...
... 40 minutes d'enchantement à bord du joyau de SUD-AVIATION

FIRST OVER THE POLE
SAS
SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM
The Global Airline

Consultez votre Agent de Voyages ou SAS

PARIS : 30, Bd des Capucines - RIC. 52-63
NICE : 3, Avenue Gustave-V - Tél. 899-44
LYON : 1, Rue Ferrandière - Tél. 37-65-90

SAS DESSERT PAR "JET" PLUS DE VILLES QU'AUCUNE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE !

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

РУССКУЮ СТОЛИЦУ ЛИШАЮТ ЭКЗОТИКИ

БЭБИ-УБИЙЦА

Пять с половиной трупов в Чикаго

Чикаго 29 апреля. Семимесячный Джим Брайен-младший из Чикаго, 117 авеню, 28, застрелил 46-летнего Джека Брайена-старшего, 37-летнюю Мери Брайен и сестер Алису и Лиз, соответственно 8 и 12 лет. Нянька Элеонора Клер Шеперд, 71 года, смертельно ранена, но дает показания.

КАША ПРИГОРЕЛА

UNE PHOTO DU « MAILY AIMAIL »
Le dernier crime juvénile

C'est pourquoi tous les observateurs polonais prédisent le succès futur des Instituts français qui, conformément aux accords culturels conclus entre les deux pays, devraient être créés à Varsovie et à Cracovie. Le seul obstacle qui retarde leur ouverture est lié à un litige juridique concernant la bibliothèque polonaise à Paris, dont le gouvernement de Varsovie revendique la propriété, en même temps que les représentants exilés de l'ancienne Université de Cracovie.

Le principal hebdomadaire varsovien « Przeglad Kulturalny » a lancé cette semaine un appel pathétique pour que ce conflit soit réglé au plus vite. Selon les Polonais, la bibliothèque du quai d'Orléans et ses manuscrits rares constituent un patrimoine national qui ne doit pas être laissé entre les mains d'un *« groupe fictif d'émigrés incapables de l'entretenir »*.

ÉTATS-UNIS

● 92.000 kilotonnes d'énergie H libérée depuis la fin de la guerre.

(NEW YORK, *de notre correspondant particulier Sydney G. Cooper.*)

SEULS les amateurs de statistiques ont pu apprécier la gravité des chiffres révélés au cours des auditions qui viennent d'avoir lieu devant le Comité de l'énergie atomique du Sénat sur le problème des radiations et des retombées radio-actives.

Le chiffre le plus impressionnant — tenu secret jusque-là — est celui de l'énergie de fission libérée depuis 1945 par toutes les bombes A et H essayées par les Russes et les Américains : 92.000 kilotonnes, soit l'équivalent de 92 millions de tonnes de TNT. Si l'on y ajoute l'énergie de fusion libérée par les bombes H, on obtient un chiffre près de deux fois supérieur. Le seul point de comparaison possible est l'énergie totale dégagée par tous les bombardements de la dernière guerre, qui ne s'élève qu'à 10.000 kilotonnes.

Les Etats-Unis sont responsables des deux tiers de l'énergie nucléaire libérée depuis la guerre, mais les Russes ont comblé une grande partie de leur retard au cours de l'année dernière.

Sur le danger des retombées radioactives, les savants restent divisés dans la mesure surtout où ils sont actuellement incapables de déterminer les effets à long terme des radiations sur l'humanité.

Un groupe d'étude de l'Université Columbia a montré que la quantité de strontium 90 (sous-produit des explosions atomiques et facteur de cancer et de leucémie) contenue dans les os des enfants américains avait doublé de 1955 à 1957.

Pour atténuer l'effet alarmant de cette révélation, le Comité national pour la protection contre les radiations a annoncé que la « concentration maximum tolérable » de strontium 90 dans l'organisme humain, telle qu'elle avait été fixée jusqu'ici, pouvait être doublée sans danger. Beaucoup de savants ont fait remarquer que cette estimation était purement arbitraire, puisqu'il n'a pas encore été établi à partir de quelle concentration le strontium 90 provoque le cancer.

Ce qui est certain, disent-ils, c'est qu'une augmentation de cette concentration dans l'ensemble de la population provoquera inévitablement une augmentation statistique du nombre des cas de leucémie et de cancer.

Dans une lettre ouverte au « New York Times », le Dr Linus Pauling, prix Nobel de chimie, s'est vivement élevé contre la décision de doubler le « taux maximum tolérable » de strontium 90 : *« La seule quantité inoffensive de strontium* 90, écrit-il, *c'est zéro. »*

(Intercontinentale.)
LE Dr LINUS PAULING
« La dose de sécurité c'est zéro ! »

La révélation la plus inquiétante des auditions est venue des météorologues, qui ont démontré que les retombées radio-actives n'étaient pas distribuées également sur toute la surface de la terre, mais concentrées sur les régions tempérées de l'hémisphère Nord, où se trouvent les Etats-Unis.

U. R. S. S.

● Le « Krokodil » pastiche la presse occidentale.

(MOSCOU, *de notre correspondant particulier Philippe Tusince.*)

SUR deux pages de son dernier numéro, l'hebdomadaire satirique « Krokodil » a présenté à ses lecteurs un pastiche de journal occidental sous le titre « Maily Aimail » (parodie phonétique de « Daily Mail »).

Trois colonnes de la « une » sont consacrées à un meurtrier âgé de six mois, photographié avec une bouteille de whisky à la main. Un article traite d'une nouvelle danse, le « rock-ob-pol » (en russe : le « rock par terre ») qui se danse sur la tête.

Enfin, le reportage suivant du correspondant à Moscou du « Maily Aimail » est censé représenter la manière dont les journalistes occidentaux décrivent la réalité soviétique :

« Les rayons du soleil printanier de Moscou font apparaître en pleine lumière la nouvelle offensive lancée par les Bolcheviks contre le mode de vie traditionnel des Russes. Le transfert brutal des Moscovites de leurs pittoresques et exotiques masures de bois vers les immeubles modernes se poursuit dans toute la ville.

« Le cœur de l'observateur occidental saigne à la vue des innombrables camions transportant les nouveaux locataires. Presque aucun d'eux n'emporte d'icônes, mais on voit sur chaque camion une armoire neuve. Les gens sont si effrayés qu'ils sourient sans cesse pour cacher leur chagrin.

« On fait la queue devant les marchands de fleurs. Selon des renseignements recueillis auprès des milieux diplomatiques occidentaux, il n'est pas exclu que les Bolcheviks soient incapables de réaliser leur plan de sept ans pour la production de violettes.

« Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les Bolcheviks cherchent à détourner l'attention du public en attisant la haine envers les étrangers et particulièrement envers les Américains. Hier, sur le boulevard, un chien sur lequel je levais ma canne m'a montré les crocs. Mes amis ont eu du mal à me dissuader de déposer une plainte au ministère des Affaires étrangères soviétique. »

ALLEMAGNE

● Avec cent vaches et 400.000 tonnes de blé, Berlin-Ouest est prêt pour un nouveau blocus.

(BONN, *de notre correspondant particulier.*)

SI peu vraisemblable que soit une réédition du « blocus » de Berlin par les Soviétiques, les autorités de la ville ont pris depuis longtemps toutes les précautions possibles pour assurer la subsistance des 2.200.000 habitants des secteurs occidentaux en cas de fermeture des couloirs qui les relient à l'Allemagne fédérale.

Cent soixante milliards de francs ont déjà été investis dans la préparation d'un siège éventuel. La municipalité ayant jugé le lait en poudre indigne des enfants berlinois, elle a constitué un troupeau de cent vaches pour satisfaire les besoins des nourrissons. Elle a également stocké 400.000 tonnes de blé et constitué des réserves importantes de café, de thé, de cacao.

Les troupes alliées, elles non plus, ne manqueraient de rien : d'immenses entrepôts frigorifiques construits au lendemain du blocus contiennent de quoi nourrir pendant de longs mois les 7.000 soldats et officiers stationnés dans la ville.

Une ration quotidienne de 2.800 calories est prévue pour chaque habitant de Berlin-Ouest. Mais si le niveau de vie alimentaire pourra être maintenu, il n'en sera pas de même dans les autres branches de la consommation : en cas de blocus, par exemple, plus de 85 % des 120.000 automobiles de Berlin-Ouest devraient cesser de rouler.

ANGLETERRE

● Contre les meurtriers racistes, des travaillistes veulent organiser des milices ouvrières.

(LONDRES, *de notre correspondant particulier.*)

DIMANCHE soir, à Londres, un jeune Jamaïcain, Kelso Cochrane, était poignardé en pleine rue par une bande de voyous racistes. C'était la première fois que le quartier de Notting Hill, où cohabitent, dans une tension de plus en plus grande, des Blancs et une importante population de couleur, était le théâtre non plus de simples bagarres, mais d'un meurtre délibérément perpétré.

L'émotion a été d'autant plus grande dans l'opinion anglaise que le ministre de l'Intérieur, M. Butler, avait été averti depuis plusieurs jours déjà de l'agitation fomentée dans le quartier de Notting Hill par sir Oswald Mosley, ancien « Führer » des fascistes anglais.

(Agip.)
LES TEDDY-BOYS DE NOTTING HILL
Si la police n'y peut rien...

La police estime qu'il ne s'agissait pas d'un crime raciste, mais crapuleux, le portefeuille de la victime ayant été retrouvé vide. Mais il ne fait aucun doute pour les Anglais que Kelso Cochrane est mort parce qu'il était un Noir.

Dénonçant la passivité de la police qui n'a rien fait jusqu'ici pour mettre fin à des incidents racistes *« qui déshonorent l'Angleterre »*, certains responsables locaux du parti travailliste viennent de proposer la formation de *« milices ouvrières »* pour assurer l'ordre à Notting Hill. *« Si la police est incapable de débarrasser le quartier des fascistes et des racistes,* disent-ils, *nous le ferons nous-mêmes. »*

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Spor.
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boîte Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
Pub. R. E. DANE
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

GENÈVE

Vers le sommet ?

● ***Après dix jours de négociations publiques les diplomates russes et occidentaux abordent la grande explication à huis clos qui va conduire à la conférence au sommet. Voici le câble de notre envoyé spécial à Genève Paul Johnson.***

« **I***L y a* 1.800 *journalistes à Genève*, a plaisanté un reporter américain, *mais ils n'ont que neuf faits à se partager*. » Cette boutade résume assez bien la première phase de la rencontre de Genève. Voici les faits :

1. Les Russes ont abandonné leur insistance pour que les deux Allemagnes participent à la conférence comme membres de plein droit. Les Occidentaux, de leur côté, ont accepté la présence des représentants allemands à titre « consultatif ». Cette concession est plus importante qu'elle ne le paraît au premier abord : pour la première fois, l'Occident accepte de placer la République démocratique allemande sur le même plan que la République fédérale. « *Nous sommes à mi-chemin de la reconnaissance diplomatique complète* », a dit avec satisfaction un diplomate de l'Allemagne de l'Est.

2. Les Russes ont pratiquement renoncé à réclamer la participation de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, tout en se réservant le droit de reposer le problème à un stade ultérieur.

Deux concessions

3. L'Occident a présenté son « plan d'ensemble ». Celui-ci fait deux concessions importantes aux Russes :

a) Les élections libres ne seront que la dernière étape, et non plus la première, du processus de réunification ; elles n'auront lieu que deux ans et demi après la conclusion d'un accord ;

b) La loi électorale sera fixée — comme les Russes le demandaient — par des représentants des deux Allemagnes siégeant, dans la proportion de vingt-cinq pour l'Ouest et dix pour l'Est, dans un comité où les Allemands de l'Est auront un droit de veto.

4. Le reste du plan d'ensemble reprend les propositions antérieures de l'Occident. Il ne fait aucune concession, en particulier, à l'insistance des Russes pour que l'Allemagne réunifiée ne puisse devenir membre de l'O.T.A.N. ou posséder des armes nucléaires. Quant au plan d'une « zone de désengagement » en Europe centrale — que M. Macmillan avait étudié à Moscou avec M. Kroutchev — il n'en reste qu'un pâle souvenir dans les projets occidentaux, sous la forme d'une zone de limitation des armements.

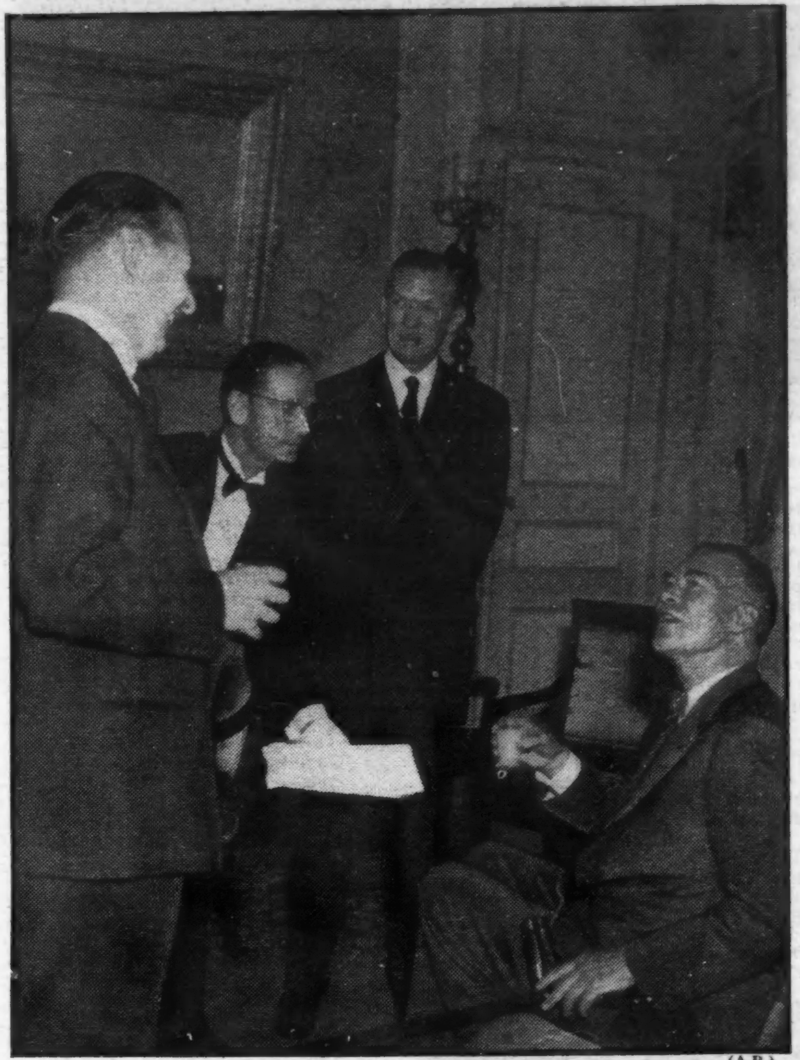
5. Les Russes n'ont pas présenté de plan nouveau, se contentant de reprendre les propositions qu'ils avaient déjà faites pour la signature de traités de paix et la transformation de Berlin en « ville libre » neutralisée (propositions que les Occidentaux ont déjà rejetées).

6. Malgré la rigidité apparente des deux camps sur les questions de fond, tous les délégués reconnaissent que l'atmosphère est « cordiale ». Un membre de la délégation américaine a déclaré : « *Le ton des débats est très sérieux et je crois que nous allons abattre du travail.* »

7. Les points de vue de l'Est et de l'Ouest sur l'arrêt des expériences nucléaires se sont fortement rapprochés. Mais les Américains ont prévenu les Russes qu'une perspective d'accord sur ce problème ne suffirait pas à les convaincre d'accepter la conférence au sommet. Ils réclament un accord explicite sur le maintien du *statu quo* à Berlin.

8. M. Berding, qui dirige les services de presse américains, a révélé dimanche, à la grande fureur des Français et des Allemands, que les Occidentaux avaient décidé de proposer aux Soviétiques, au cas probable où leur plan d'ensemble serait repoussé, une « petite solution » limitée à l'affaire de Berlin. Celle-ci comporterait en échange de la reconnaissance par les Soviétiques du bien-fondé de la présence des trois dans l'ancienne capitale allemande, diverses concessions mineures sur le terrain des activités antisoviétiques et du criblage des réfugiés. Ces révélations ont été démenties mollement sans que personne prenne ce démenti au sérieux.

9. Le général de Gaulle a fait savoir officiellement qu'il ne participerait à la conférence au sommet que si elle avait lieu dans un pays européen neutre (pratiquement Genève ou Vienne). D'une manière générale le ton très sec de M. Couve de Murville tranche sur celui de MM. Herter et Lloyd et on l'attribue généralement à la mauvaise humeur du général devant l'accord en perspective sur les expériences nucléaires qui va considérablement gêner la mise au point de la bombe française.



(A.P.)

LES MINISTRES OCCIDENTAUX A GENÈVE (1)
Tant qu'on ne parle que de sport ou d'enfants...

Par la cuisine...

Tels sont les faits. Il y a aussi, bien sûr, les rumeurs et les subtiles manœuvres diplomatiques qui se déroulent dans la coulisse. Les journalistes, non contents des six conférences de presse quotidiennes qui leur sont offertes en russe, en anglais, en français et en allemand, et des milliers de pages de communiqués officiels qui leur sont distribués, partent à l'assaut de la ville ensoleillée pour ramasser la petite monnaie de l'activité diplomatique.

L'un d'eux, déguisé en jardinier, a pu s'introduire dans l'immeuble où le gouvernement helvétique avait organisé un déjeuner privé pour les chefs des délégations. Un autre, en costume de cuisinier, a réussi à passer plusieurs heures dans la villa de M. Herter avant d'être démasqué. Les reporters ont cerné la villa d'Ali Khan, où s'est installé M. Selwyn Lloyd, envahi l'hôtel Métropole, quartier général de la délégation soviétique, pénétré dans la luxueuse salle de bains dont dispose M. Gromyko dans la villa de la Paix, sur les bords du lac Léman, et harcelé les diplomates britanniques qui cherchaient un moment de détente au bar du Beau Rivage.

De cette étude intensive des à-côtés de la conférence, il se dégage déjà deux impressions dominantes.

La première est celle d'un conflit farouche entre les deux délégations allemandes. Le régime de Pankow est arrivé en force, avec la délégation la plus massive de toutes, un parc automobile de vingt grosses voitures noires et un avion apportant quotidiennement de Berlin-Est des approvisionnements et des conseillers.

Le chef de la délégation est-allemande est un ancien horloger qui fait sa première apparition sur la scène internationale : Lothar Bolz. Son objectif : prendre la parole aussi souvent que possible à la conférence (il lui faut pour cela l'accord unanime des Quatre Grands), afin de souligner la légitimité de sa participation et surtout, entrer en contact avec son collègue de la République fédérale, M. von Brentano.

M. Lothar Bolz est le seul délégué qui pose régulièrement pour les photographes en dehors du Palais des Nations. Ses adjoints donnent de longues conférences de presse quotidiennes et font le maximum pour faire parler d'eux.

Le sport ou les enfants

En fait, les Allemands de l'Est veulent exploiter l'avantage tactique qu'ils ont obtenu le premier jour de la conférence. Ils ont même essayé de pousser doucement leur table rectangulaire jusqu'à lui faire toucher la table ronde des Grands, mais les Allemands de l'Ouest ont protesté avec indignation. Le soir même, le secrétariat de la conférence faisait visser au sol les pieds des deux tables allemandes de façon qu'elles se trouvent toutes deux distantes de « six largeurs de crayon » de la table centrale.

Les Allemands de l'Est ont également essayé d'établir des contacts individuels avec les diplomates d'Allemagne occidentale — qui ont pour consigne stricte d'éviter à tout prix ces contacts. Plutôt que de courir le risque d'une rencontre accidentelle avec Lothar Bolz, M. von Brentano a laissé la direction de sa délégation au professeur Wilhelm Grewe, ambassadeur d'Allemagne à Washington.

Le second jour de la conférence, lorsqu'on apprit que le chauffeur de Grewe avait bu une bière avec le chauffeur de Bolz, l'ordre suivant fut donné à tous les membres de la délégation ouest-allemande : « *Si vous êtes amenés à parler à des Allemands de l'Est, limitez la conversation au sport* (*ou* (*pour les femmes*) *aux enfants.* »

Parallèlement à ce duel de coulisse entre Allemands, on observe un renforcement de la méfiance mutuelle au sein du bloc occidental. Le sentiment des Allemands et des Français que l'Angleterre « *prépare un nouveau Munich* » — dissipé un moment par l'accord obtenu il y a trois semaines à Paris sur le « plan d'ensemble » — se renforce à nouveau.

Un axe « Londres-Moscou »

Cette dangereuse fissure dans le front occidental a été élargie encore par une campagne de presse délibérément lancée par un groupe de correspondants américains, entraînés par Joseph Alsop, du « New York Herald Tribune ». Critique amer de l'administration Eisenhower — à laquelle il reproche ses « économies » militaires et ce qu'il appelle sa « volonté effrayante » de négocier avec les Russes — Joseph Alsop a publié une violente attaque contre « l'axe Lon-

(*Suite en page* 25.)

(1) De gauche à droite, MM. Selwyn Lloyd, Couve de Murville et Christian Herter.

PERLES DE CULTURE
Técla
JOAILLIERS
2, RUE DE LA PAIX.

« BONNE NUIT ! »
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

DYNAMIQUES LES BUREAUX "AIGLON"
ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels
Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ Noblesse du bois
★ Robustesse et finesse du métal
AIGLE
81, rue Réaumur PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Madame Express a :

● ***Exploré*** un domaine aussi important pour les hommes que pour les femmes : celui de la vie à deux. En 1959, les Français se marient très jeunes, en majorité, et, en majorité, ils sont logés à l'étroit : les difficultés d'argent et d'espace se trouvent donc très vite multipliées par deux. Madame Express, qui a interrogé un certain nombre de jeunes ménages sur leurs problèmes, qui a étudié les chiffres révélateurs des habitudes conjugales des Français, a aussi trouvé huit objets indispensables pour vivre à deux... et à l'aise. (Voir pages II, III, IV, V, VI.)

● ***Séché*** en un quart d'heure (au lieu de trente-cinq minutes) chez un coiffeur parisien, grâce à un nouveau séchoir : le « Ditedis Z 67 », inventé par un artisan français. Celui-ci l'a mis au point (après des années de recherches) pour aider sa femme... qui est coiffeuse. Le brevet a été immédiatement acheté par plusieurs pays étrangers où l'on cherche en vain depuis longtemps à réaliser le séchage « express ».

Le principe : l'air chaud circule de telle sorte qu'il ventile l'intérieur des boucles en même temps que l'extérieur. Non seulement il sèche vite, mais les cheveux n'ont pas le temps de se déshydrater et sortent de « sous le casque » souples et brillants.

Un seul salon parisien est, pour l'instant, équipé : Jacques Dessange, 37, avenue Franklin-Roosevelt. Mais il est certain que cet exemple sera très vite suivi par de nombreux coiffeurs dans la mesure où leur trésorerie le leur permettra. Car le « Ditedis » vaut deux fois plus cher qu'un séchoir ordinaire et c'est tout leur équipement qu'il leur faudra remplacer. (Photo ci-contre.)

● ***Dégusté*** des sirops délicieux, conditionnés sous forme de berlingots en matière plastique alimentaire, dosés à 2,5 cl., c'est-à-dire de quoi confectionner un grand verre de boisson. Les Dolfinettes existent en quatre parfums différents : orangeade, citronnade, pamplemousse et grenadine.

Elles suppriment les bouteilles fragiles encombrantes et poisseuses, et permettent d'avoir en permanence chez soi du « sirop dans un tiroir ». Prix : 100 francs les quatre. (Monoprix et Prisunic.)

● ***Découvert*** un magasin de confection se chargeant d'exécuter, dans des délais très réduits, toutes les transformations et retouches de pantalons d'homme ou de femme. (Ets Pletman, 66, boul. de Sébastopol. TUR. 32-23.)

● ***Admiré*** les installations de deux nouveaux villages de vacances pour les familles. Ce sont de vraies petites maisons construites en dur, et divisées en quatre logements absolument indépendants, très confortables, meublés moderne, et qui peuvent comporter jusqu'à trois chambres d'enfants avec lits superposés. Les familles entretiennent elles-mêmes le logement, mais disposent d'un certain nombre de services en commun : biberonnerie, restaurant, garderie, salle de jeux. Il existe actuellement deux villages de ce type, tous deux dans les Vosges : à Obernai (avec piscine), et Albé, près de Sélestat. Prix : adultes, 950 fr. par jour ; enfants de moins de 4 ans, 225 à 700 francs. (Villages Vacances-Familles, 155, boul. Haussmann, Paris. BAL. 43-74.)

● ***Demandé*** à une demoiselle de onze ans d'essayer un nouveau soutien-gorge en nylon mousse, spécialement conçu pour les très jeunes filles. L'idée est bonne : il est important d'aider une poitrine naissante à se bien former. La fillette qui l'a essayé n'en avait jamais porté, est grande, mais a très peu de poitrine. Elle était sceptique. Au bout de quelques heures, elle n'y pensait plus et se sentait très à l'aise. Elle a même demandé à sa mère : « Est-ce que je le garde pour dormir ? ».

Un seul petit défaut à notre avis : le soutien-gorge, parfaitement fini et très légèrement renforcé sous les seins, manque un peu d'élasticité au bord supérieur bordé d'un biais. Il est probable qu'il ira mieux lorsque la jeune personne aura un peu plus de poitrine. (Littlest Angel de Teenform, du 70 au 85, 1.100 francs. Grands magasins.)

(Charpentier)

UNE INVENTION FRANÇAISE :
Sèche en 15 minutes au lieu de 35

● ***Appris*** que les bricoleurs parisiens peuvent désormais louer des outils électriques très chers à l'achat et dont ils peuvent n'avoir besoin que quelques jours. Quatre modèles d'outillage sont disponibles actuellement : perceuse, scie à main (à bois et à métaux), vibrateur-ponceuse et pistolet à peinture. La durée de location minimum est de trois jours, pour des prix variant de 700 à 1.800 francs, selon l'outillage. Il faut, en outre, déposer une caution de 20.000 à 35.000 fr. (Outilouage, 42, boul. de Magenta, Paris-X[e]. BOT. 16-52.)

ENQUÊTE

300.000 noces par an

● *Les jeunes couples n'ont pas la vie facile, mais le mariage ne leur fait pas peur.*

Il paraît — ce sont surtout les étrangers qui le disent — que les Français s'intéressent particulièrement aux problèmes du cœur. Rien ne le prouve, la France n'ayant pas encore trouvé son Dr. Kinsey. Mais on dispose tout de même de statistiques fort sérieuses sur les habitudes conjugales des Français.

L'âge et les conditions dans lesquelles on se marie et on divorce traduisent bien ces habitudes qui ont d'ailleurs sensiblement évolué depuis l'avant-guerre.

Peu de changement dans le chiffre annuel des mariages : 300.000 bon an, mal an. A la campagne, on se marie toujours davantage en avril (avant les grands travaux des champs) et encore plus en septembre-octobre pour que le premier enfant arrive avant la prochaine moisson. Mais en ville, les congés payés ont totalement changé les habitudes. Alors que la pointe se situait jadis en avril, maintenant elle se place en juin ou en juillet, on peut ainsi combiner vacances et voyage de noces.

10 HEURES, A LA MAIRIE DU XVII^e
Que vous preniez le départ...

La loi des nombres

Pas grand changement non plus, malgré de fausses impressions générales, dans le nombre des divorces. Avant guerre, on divorçait en France dans la proportion de 2,3 pour 1.000 couples mariés. En 1958, la proportion n'était passée qu'à 2,8. A la Belle Epoque, on comptait déjà de 8.000 à 10.000 divorces par an et 16.000 à la veille de la guerre de 1914, pour 8 millions de couples. La progression est spectaculaire jusqu'en 1939 avec 22.000 divorces par an. Mais, après une pointe entre 1946 et 1950 (conséquence de la période de guerre fatale à beaucoup de foyers), on enregistre depuis dix ans, de façon stable, 30.000 divorces environ par an pour 10 millions de ménages. Pour l'ensemble de la population mariée, cela donne une proportion de 2,8 divorces pour 1.000 couples. Le fait nouveau en matière de divorce, c'est l'âge auquel il se situe.

Le temps de refaire sa vie

Les moments difficiles dans la vie d'un couple se sont toujours situés entre la sixième et la dixième année du mariage. Mais autrefois, lorsqu'un homme et une femme étaient demeurés mariés pendant dix ou quinze ans, il y avait peu de chances pour qu'ils divorcent. Actuellement, on divorce davantage aux âges plus avancés. Peut-être parce que l'espérance de vie qui était de 45 ans en 1900 est passée à 67 ans en 1959 et que divorcer aux alentours de 45 ans ne signifie plus « rester seul ».

Les femmes cependant hésitent davantage devant le divorce, passé un certain âge. C'est entre 25 et 35 ans qu'elles divorcent le plus. Les hommes, eux, divorcent plus tard. Parce qu'ils sont plus âgés en général que leurs femmes, mais aussi parce que leur vie sentimentale ne suit pas la même courbe. Parmi les hommes mariés de 25 à 30 ans, on ne comptait que 4.000 divorces en 1957. En revanche, parmi les divorcés de 1957, un quart avaient entre 40 et 50 ans. Démon de midi ou sentiment qu'ensuite il sera trop tard pour tenter une seconde expérience ?

Bien du courage

En fait, ce qui caractérise les habitudes conjugales des Français de 1959, c'est le courage. Courage de se marier jeune, de divorcer, de se remarier aussi. Sur cent mariés (ou mariées), on compte six divorcés.

C'est sans doute l'âge du mariage qui a le plus changé en France. En 1901, un sur quatre seulement des hommes de moins de 24 ans étaient mariés. En 1957, un sur deux est déjà marié. Et pourtant, les jeunes ménages n'ont pas la vie plus facile, au contraire. Sur les 274.000 jeunes maris de moins de 25 ans, plus de 10 % sont sans situation : ils sont étudiants ou accomplissent leur service militaire.

Une enquête effectuée en 1955 montre qu'en matière de logement, les choses ne sont pas plus faciles. A l'époque, un tiers des jeunes couples n'avaient pas d'appartement, 12 % vivaient à l'hôtel, en meublé ou en sous-location, 36 % dépendaient de leurs parents. Et parmi ceux qui étaient locataires en titre à Paris, par exemple, 80 % estimaient être très mal logés (chambres de bonne, pièce unique, taudis). Depuis 1955, les conditions de logement se sont peut-être un peu améliorées. Pas beaucoup. Et pourtant le nombre des divorces n'a pas augmenté, on se marie toujours aussi jeune, la natalité est restée forte, il faut donc bien en conclure

... dans l'intimité...

TEST

LES HOMMES A LA MAISON

Votre mari vous aide-t-il un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ? Savez-vous quelles tâches ménagères vous pouvez lui demander avec le sourire, et celles que vous devez à tout prix éviter de lui imposer ? Les hommes et leurs femmes ne sont pas toujours d'accord dans ce domaine.

Voici 40 questions. Demandez à votre mari d'y répondre par oui ou par non dans la première colonne et répondez vous-même dans la deuxième. Comparez ensuite les réponses. Elles vous aideront peut-être à améliorer le climat de votre vie à deux. Et si les résultats de la petite enquête menée par Mme Express vous intéressent vous les trouverez en page IV.

Monsieur, accepteriez-vous de :

Madame, demandez-vous à votre mari de :

	MADAME	MONSIEUR
1) Faire le café du matin		
2) Faire la vaisselle		
3) Mettre le couvert ou desservir		
4) Eplucher les légumes		
5) Faire des courses pour la maison		
6) Nettoyer un lavabo		
7) Aider à faire le lit		
8) Balayer		
9) S'occuper du feu		
10) Vider un cendrier		
11) Ouvrir les boîtes de conserves		
12) Aider à servir à table		
13) Déboucher les bouteilles		
14) Sortir les glaçons		
15) Servir à boire		
16) Presser des oranges		
17) Faire de temps en temps la cuisine		
18) Acheter des allumettes		
19) Fermer les volets		
20) Allumer la lumière		
21) Eteindre la lumière		
22) Aller ouvrir la porte		
23) Cirer ses chaussures		
24) Plier ses chandails		
25) Accrocher ses vêtements sur un cintre		
26) Protéger ses vêtements pour bricoler		
27) Laver ses slips et éventuellement ses chemises en nylon		
28) Repasser quoi que ce soit		
29) Jeter ses vieux journaux		
30) Faire de grands rangements tout seul		
31) Acheter des fleurs		
32) Aller chez le pharmacien		
33) Ranger ses disques		
34) Porter ses vêtements chez le teinturier		
35) Accrocher des tableaux		
36) Descendre la poubelle		
37) Répondre au téléphone		
38) Décommander un rendez-vous pris par lui		
39) Acheter des cigarettes et faire recharger le briquet de Madame		
40) Donner des instructions au personnel domestique		

RECETTES

● CORDON BLANC

Les petits pois à plusieurs sauces

2 kilos de petits pois (frais).
1 tête de salade.
2 ou 3 oignons blancs.
75 gr. de beurre.
Sel, poivre.
Un bouquet garni (persil, thym, laurier).
Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 1 heure environ.

● À LA PAYSANNE : vous faites chauffer le beurre dans un fait-tout. Dès qu'il est chaud, vous mettez les oignons, une tête de salade (laitue ou cœur de romaine). Quand celle-ci est à demi fondue, vous ajoutez les petits pois, le bouquet garni et vous laissez cuire à feux doux. Salez en fin de cuisson. N'oubliez pas de couvrir votre fait-tout. Les petits pois doivent cuire doucement, sans eau, la salade suffisant à donner le liquide nécessaire.

250 gr. de carottes nouvelles.
1 kg. de petits pois (frais).
2 oignons blancs.
1 cuillerée à café de sucre.
Sel.
125 gr. de beurre.
Préparation : 25 minutes.
Cuisson : 1 heure et quart environ.

● À LA FLAMANDE : vous faites sauter dans le beurre les carottes coupées en rondelles avec le sel, le sucre et les oignons. Vous laissez cuire à feu doux pendant environ 30 minutes. A ce moment, vous ajoutez les petits pois et un peu de beurre. Vous couvrez et vous laissez cuire doucement. Au moment de servir, vous mettez sur les légumes un bon morceau de beurre ou bien un peu de crème fraîche.

... en famille...

que les jeunes Français n'ont pas peur des difficultés quand il s'agit de vie à deux.

Enfin, c'est le samedi que l'on prend le plus souvent le grand départ. Et la tenue des jeunes mariées est presque toujours panachée de blanc.

C'est en restant postée, pendant une heure, un samedi, dans la cour d'une mairie, commandant un quartier mi-populaire mi-cossu, que notre photographe a enregistré les images qui illustrent ces pages. Image de « La Noce », à Paris.

... en série...

CORDON BLEU

Lapin à la provençale

1 lapin.
3 cuillerées à bouche de farine.
1 verre de vin blanc sec.
1 verre de bouillon.
6 tomates.
3 gousses d'ail.
2 cornichons.
1/2 cuillerée à café de moutarde.
Sel, poivre.
30 grammes de beurre.
Un peu d'huile d'olive (ou autre).

Vous découpez un petit lapin (chaque cuisse en deux ou trois morceaux, chaque épaule en deux, le râble en parties égales).

Vous faites chauffer l'huile dans la poêle. Quand elle est bien chaude, vous y jetez les morceaux de lapin et vous laissez ceux-ci prendre couleur à feu vif, en les retournant pour qu'ils soient dorés de tous les côtés. Puis vous les retirez et vous les faites égoutter.

Vous les mettez dans une casserole et vous les saupoudrez de farine. Puis vous arrosez d'un verre de vin blanc. Vous ajoutez le bouillon et vous remuez bien les morceaux afin que la farine s'amalgame au liquide.

Vous mettez ensuite les tomates, coupées en quatre, l'ail, les cornichons en rondelles, la moutarde, le sel et le poivre. Et vous laissez mijoter à petit feu jusqu'à ce que la viande soit cuite.

Pendant ce temps vous faites frire dans le beurre de petits croûtons que vous frottez d'ail.

Quand le lapin est cuit, vous retirez les morceaux que vous disposez dans un plat creux. Vous passez la sauce au tamis, vous y ajoutez un peu de vin blanc si nécessaire, vous vérifiez l'assaisonnement et vous la versez très chaude sur la viande. Vous servez entouré des croûtons frits.

SUZANNE et HENRIETTE.

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of taxe

LORÈNE
Robes d'Eté
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

CRÉATION
BRUNSWICK-SPORT
62, BOUL. DE STRASBOURG
Grand parking dans l'immeuble
Catalogue gratuit

MAGALI
Les plus ravissantes
ROBES D'ETE
Tergal, Nylon et notre modèle ZEPHIR à 8.900 fr.
91, RUE LA BOETIE - PARIS (VIIIe)

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : [illegible] - RICHELIEU : [illegible]

BONNE HUMEUR

La vie à deux

● ***Quelques suggestions pratiques qui éviteront bien des petits « accrochages » :***

LA vie à deux peut être chose charmante aussi bien à vingt ans qu'à quarante. A cette différence près qu'à vingt ans aucun des deux partenaires n'a eu le temps de prendre des habitudes (mauvaises évidemment, puisqu'elles ne sont pas les mêmes). Plus on avance dans la vie, moins on supporte qu'une femme même tendrement aimée bouleverse l'ordre de sa bibliothèque ou qu'un homme que l'on adore vous réveille aux aurores avec le bulletin d'informations radiophoniques de 7 heures du matin.

Nous sommes d'accord : l'harmonie de la vie conjugale est faite de concessions mutuelles, surtout lorsque l'appartement qui abrite le couple est de dimensions restreintes. Mais ces concessions sont-elles vraiment toutes indispensables ? Et l'amour a-t-il quelque chose à voir avec le fait de préférer du thé au café au lait pour le petit déjeuner du matin ?

Mme Express, à l'intention des « couples de bonne volonté », se permet quelques suggestions d'ordre pratique destinées à rendre plus douce la vie à deux :

● PRÉVOYEZ un système d'éclairage très étudié qui permette à celui qui aime lire au lit de le faire sans gêner celui (ou celle) qui a envie de dormir. (*Voir service achats-directs.*)

● OUVREZ la fenêtre de la pièce voisine si l'un de vous a l'habitude de dormir la fenêtre ouverte et l'autre pas. L'air n'arrivant pas directement sur le dormeur, ce dernier ne risque pas de s'enrhumer, et son (ou sa) partenaire n'a plus l'impression d'étouffer.

● ACHETEZ, si l'un des deux est insomniaque, un lit à deux places composé d'un seul grand sommier mais de deux matelas, afin de satisfaire à vos habitudes respectives d'oreillers, traversin, couvertures très bordées ou non, etc.

● FAITES ÉQUIPER votre sommier de roulettes à équerre ou de rouleaux tapis qui permettent de faire rouler très facilement un divan de 140 même sur de la moquette. Lorsque ce divan est placé contre le mur dans la journée, il est commode de le tirer pour la nuit, ce qui évite à l'un des deux époux d'être le « sacrifié côté mur ». (*Voir service achats-directs.*)

● CHOISISSEZ une couverture de laine chauffante avec thermostat et deux allures de chauffe si l'un de vous deux est plus frileux que l'autre. Il suffit de ne mettre en marche qu'un seul côté de la couverture pour que tout le monde soit satisfait. Ou, plus simplement, piquer à la machine une couverture d'une personne sur la moitié d'une grande, vous mettrez la face double du côte du frileux.

● AYEZ trois peignoirs ou draps de bains dont deux en usage. Il est inutile que celui (ou celle) qui prend son bain en second soit obligé de s'essuyer avec du tissu-éponge mouillé.

● SÉPAREZ toutes les affaires personnelles, vêtements, chaussures, linge, etc. Mieux vaut avoir deux armoires plus petites qu'un seul grand placard en commun. L'ordre de l'un n'est pas forcément du goût de l'autre.

● PRÉVOYEZ un tiroir fermant à clef pour tous les papiers et dossiers du ménage (livret de famille, passeport, quittances, etc.). Mais faites faire un double jeu de clefs. L'un de vous deux peut avoir un besoin urgent de ces documents en l'absence de l'autre.

... en petite robe...

● DÉTERMINEZ une fois pour toutes la couleur du linge de toilette destiné à chacun. Cette couleur doit être la même pour tout le linge-éponge (peignoir, serviette, gants, etc.). Il est aussi désagréable pour un homme de s'essuyer la figure avec une serviette portant des traces de rouge à lèvres que pour une femme de trouver la sienne roulée en boulle humide dans un coin.

● METTEZ en évidence près de l'endroit où votre mari se déshabille une petite boîte destinée à recevoir les boutons à recoudre. Cela pour éviter que lesdits boutons ne s'égarent dans une quelconque poche du veston.

● EVITEZ, à moins de n'avoir aucun sens de la propriété, de vous servir des objets personnels de votre partenaire. Les femmes s'abstiendront, en particulier, d'utiliser : son rasoir (électrique ou non) pour épiler les jambes, ses mouchoirs les jours de rhume, ou ses chandails parce que les pull-overs d'homme ont, ainsi que chacun sait, un chic très particulier. Achetez plutôt un second rasoir, une douzaine de mouchoirs de dimensions confortables (si vous n'aimez pas les mouchoirs en papier) et des pull-overs de grande taille.

Les hommes se garderont d'utiliser SA lime à ongles en guise de tournevis, SA pince à épiler pour bricoler, SON dessus de lit... pour faire briller les chaussures et SES ciseaux à couture pour découper des journaux.

● PRÉPAREZ (la veille si vous n'avez personne pour vous servir) deux genres de petits déjeuners si vos goûts diffèrent sur ce point. C'est un travail minime puisque de toute façon vous avez besoin d'eau chaude, qu'il s'agisse de thé ou de café.

● ACHETEZ votre journal en deux exemplaires si l'un des deux doit s'énerver en attendant que l'autre ait fini de le lire.

● COMBINEZ l'éclairage de votre salle de séjour en multipliant les lampes, sans pour cela vous croire obligés de les allumer toutes à la fois. Le maître de maison doit pouvoir lire ou écrire pendant que sa femme coud sans que l'un ou l'autre travaille à tâtons.

● RANGEZ dans un endroit facilement accessible et commode le matériel à chaussures et les outils. Un homme doit pouvoir trouver les uns ou les autres sans avoir à déranger sa femme.

● INSTALLEZ (dans la mesure du possible) un second poste de radio dans la salle de bains, si vos heures de réveil et de « mise en route » ne coïncident pas. Le plus tôt levé pourra écouter les nouvelles sans tirer brutalement l'autre du sommeil.

● PRÉVOYEZ une armoire à maquillage ailleurs qu'au-dessus du lavabo. Vous éviterez de vous gêner mutuellement et pourrez être prêts en même temps (ce détail est surtout important lorsque la femme travaille aux mêmes heures que son mari). Au minimum : une glace éclairée et située près d'une prise de courant pour le rasoir.

● PENSEZ quelquefois à faire faire le plein d'essence si vous vous servez de la voiture de l'autre. Rien n'est plus désagréable que de risquer une panne sèche ou une perte de temps précieux, surtout lorsqu'on est déjà un peu en retard le matin.

Les hommes à la maison : réponses

En principe, vous et votre mari devriez avoir répondu « OUI » à toutes les questions impair, «NON» aux questions pair. Naturellement, ce n'est pas une règle absolue, l'éducation qu'une mère a donnée à son fils, le propre caractère de celui-ci, les habitudes acquises au début du mariage entrent en jeu. Après une petite enquête sur le sujet, on peut tirer quelques conclusions générales (et nuancées). Ainsi on peut demander à un homme :

— de faire un certain nombre de courses : charcuterie, fromage, vins, cafés, viandes et surtout conserves et condiments. Mais pas d'acheter de la crèmerie, des produits d'entretien, des légumes ou des fruits ;

— d'ouvrir des boîtes de conserves, de déboucher des bouteilles, mais pas de jeter les boîtes vides, les bouchons ou les capsules à la poubelle. Il les laissera infailliblement traîner sur la table de cuisine;

— de vous aider à faire un lit, mais pas de le faire tout seul;

— de faire cuire une omelette, mais pas de battre les œufs;

— de déplacer des meubles lourds, mais pas de faire les vitres ou de frotter le parquet, etc.

Vous pouvez vous amuser au jeu des « mais », la liste n'est pas facile à épuiser. On peut y perdre certaines illusions, mais on peut aussi s'apercevoir que les hommes font volontiers certains petits travaux qu'on ne songe pas toujours à leur demander. Et qu'en revanche, pour le plaisir de la vie à deux, mieux vaut s'abstenir de leur demander ce qui les rebute.

... e...

● FIXEZ une fois pour toutes le l'heure de la semaine o aborderez ensemble le problème de gent du ménage ». Ce n'est pas si Inutile d'en parler tout le temps.

Il y a encore, certainement, bie façons de mettre de l'huile dan rouages de la vie commune. Chac découvre au fil des années et des tudes. Si vous avez sur ce sujet des géniales, ou simplement ingén écrivez-nous. Si votre suggestion tenue, nous en ferons profiter to lecteurs de Mme Express, et vous re un cadeau-surprise pour cette par tion efficace à la bonne humeu couples.

SANTÉ

La saison de la polio est ouverte

● ***Il faudrait dix fois d'enfants vaccinés po surer une protection cace contre une épidé***

VOUS avez encore le temps ava grandes vacances pour faire va vos enfants contre la poliomyélite. le faire. Pour assurer une protecti cace contre une éventuelle épidém faudrait qu'il y ait en France 13 m de vaccinés (30 % du groupe d'âge ex à l'épidémie). Nous sommes lo compte.

Il n'y a encore en France que 1.3 enfants à avoir reçu la vaccination le chiffre le plus bas de tous les d'Europe. L'année dernière, on ma de vaccin. Cette année, où les sont suffisants, les gens ne se vac plus. Pourquoi ?

Cet appel du professeur Lépine à de ce qu'on appelle « la saison polio » (printemps-été), aucun par peut y demeurer indifférent. Car, lons-le, la médecine est encore blement démunie de traitements ef quand la maladie est déclarée et la myélite frappe, entre 0 et 21 ans 30 Français sur 100.000. « L'Exp a demandé à des spécialistes de ré aux questions que le public peut se poser concernant cette vaccina

QUESTION. — La vaccination polio est-elle vraiment efficace

RÉPONSE. — Avant l'avènement vaccination, on observait en mo 39.000 cas de poliomyélite par a U.S.A. En 1957, il y a eu 5.000 cas ment.

...UESTION. — **Le vaccin protège-t-il à 100 % ?**

...E. — Aucune méthode de vac... contre aucune maladie, n'assure ...ection à 100 %. Mais sur 900.000 ...vaccinés en France, on a enre...ement trois cas de polio, dont ...res et une seule avec paralysie.

...UESTION. — **Est-il absolument ... danger ?**

...E. — Deux enfants sur 10.000 ... présentent des incidents de ...n toujours extrêmement bé...geur ou gonflement à l'endroit ...ûre. Parfois un peu de fièvre.

...UESTION. — **Y a-t-il des contre-...ications ?**

...E. — Comme pour toutes les ...ons, les états fébriles, les affec...c ur ou des reins avec albumi-

...UESTION. — **Peut-on vacciner en ...ode d'épidémie ?**

...E. — Ce n'est pas conseillé, ...aut mieux vacciner en période ...e que ne pas vacciner du tout. ...n'est vraiment protégé qu'après ...tion. Au cours de l'épidémie de Chicago en 1956, on a vacciné ... enfants. Aucun cas de polio ... qui avaient reçu les trois in... Deux cents polios et sept décès ... qui n'en avaient reçu qu'une.

...UESTION. — **Quelle est la durée ...immunité conférée par le vaccin ?**

...E. — Un an au moins après la ...vaccination. Une injection de ...u bout de quatorze mois est ...e pour renforcer le taux des ..., puis à nouveau deux ans après.

...UESTION. — **Où peut-on se faire ...ciner ?**

...E. — Le vaccin est en vente ... pharmacies. Le médecin trai... vacciner mais le vaccin n'est ...oursé par la Sécurité sociale.

...UESTION. — **Peut-on se faire ...iner gratuitement ?**

...E. — Oui, dans quelques hôpi... dans quelques centres de vacci... Mais ces centres manquent sou... vaccin parce qu'ils manquent de ...ur en acheter.

...UESTION. — **Les adultes doivent-... se faire vacciner ?**

...E. — La proportion des indi...ontanément immunisés à l'âge ...et un ans est de 50 % seule...iron. 25 % des cas de polio ont ...s vingt et un ans. 4 % seu...près 40 ans. De toute façon, la ...on est sans danger. Il est recom... vacciner les femmes enceintes, ... conférera l'immunité au bébé ... les premiers mois de son exis-

... des médecins de l'Institut Pas... ont répondu à ces neuf ques-

... quelle que soit la façon dont ça commence...

(Photos Eve.)

... l'essentiel, c'est que ça continue.

FEMMES PETITES

enfin des modèles
créés pour vous

« PRÊT A PORTER »

à l'intention des moins de 1 m. 60

Geneviève CORNE

21, rue la Boétie - ANJou 68-64

Mérival

MAROQUINIER - BAGAGISTE

Existe en 4 tailles
la 55 cm 7.400F

Dans la poche, le nécessaire sous la main sans ouvrir la valise.

30, rue La Boétie - Métro Miromesnil

Le nouveau savoir-vivre

— Avec ou sans ?

La question est devenue rituelle après les repas, dîners surtout, et les convives auxquels elle s'adresse connaissent tout le sens de ce raccourci :

Avec ou sans caféine ?

Il n'est plus aujourd'hui une maîtresse de maison raffinée qui, à côté du café ordinaire, ne place sur le plateau le « Décaféiné » ou ne dispose, à portée de main, la boîte de poudre et l'eau chaude qui lui permettront de le préparer instantanément. C'est que chaque époque adapte son savoir-vivre aux coutumes de ses contemporains.

En 1959, une personne sur deux se plaint de mal dormir. On est surmené, on ne s'aère pas, on ne prend pas d'exercice, et l'on ne parvient plus à passer du survoltage de la journée à la décontraction qu'exige le sommeil. La crainte de l'insomnie entraîne celle de prendre du café. Et l'on s'est privé, ainsi, du plus doux des plaisirs, jusqu'à ce que l'invention du café décaféiné ait permis aux nerveux, aux anxieux, de préserver leur repos tout en satisfaisant leur goût.

Tout le monde s'attend aujourd'hui, chez les bonnes hôtesses, à trouver son nescafé décaféiné. Et, chez les plus modernes, on peut voir — nouvelle familière des plateaux — la boîte cylindrique d'argenterie qui contient le décaféiné soluble comme on voyait autrefois, quand on aimait priser, la tabatière offerte aux invités.

Pour les réceptions intimes, l'usage s'établit, lorsqu'on ne prépare qu'une seule sorte de café, de choisir le décaféiné. On sait être agréable aux mauvais dormeurs sans diminuer la délectation des bons, puisque le décaféiné conserve son arôme, son goût délicieux de café pur.

Ainsi, chacun est assuré de pouvoir achever son dîner par une bonne boisson chaude, qui réjouit l'odorat, le palais et le cœur. C'est l'heure de la détente, la trêve de la journée. Dans un fauteuil confortable, où l'on s'abandonne après la raideur de la tenue à table, sa tasse à la main, on savoure lentement, à petites gorgées, le breuvage des dieux. Les parfums délicats du moka, du Virginie et de la « fine » se fondent dans l'atmosphère tiède. La conversation, agréablement commencée autour du dîner, se poursuit. Tous les convives y participent, sans être hantés par l'arrière-pensée d'une nuit blanche. On est bien...

Cette douce euphorie qu'apporte le café n'est pas l'apanage des dîners en sociétés. L'homme d'affaires (ou la femme) fatigué, la maîtresse de maison, au terme d'une longue journée, la connaîtront aussi. Le repas achevé, la table débarrassée, les préoccupations mises de côté jusqu'au lendemain matin, ils vont enfin penser à eux. Bien à l'aise dans leur tenue d'intérieur, ils ouvrent le journal, mettent la radio en sourdine, allument une lampe intime. Sans la cigarette, sans le café surtout, le confort ne serait pas total.

Réservé hier encore à ceux qui ignorent l'inquiétude, le nescafé décaféiné adapté à l'homme sans sommeil, a su perdre sa perfidie sans perdre aucune de ses grâces...

Communiqué.

SERVICE ACHATS-DIRECTS

HUIT IDÉES « VIE A DEUX »

NOS lecteurs connaissent maintenant le principe et le fonctionnement de nos « Services Achats-directs ». Des objets, sélectionnés par Madame Express, peuvent leur être directement livrés, ou expédiés à domicile, par les magasins qui les vendent sans qu'ils aient besoin de se déranger. Le règlement se faisant soit au livreur (dans Paris), soit contre remboursement. Il leur suffit, pour se procurer un des objets cités, de téléphoner à ELY. 88-61 (tous les jours de 15 heures à 17 heures) ou d'écrire à Madame Express « Service Achats-directs », 29, rue de Marignan.

Cette semaine nous vous présentons dix « objets-idées » qui permettent de simplifier les détails pratiques de la « vie à deux » (voir « Habitudes », p. III). Sur certains de ces objets, un prix spécial a été consenti par le fabricant pour nos lecteurs.

Une table de repas pliante

Un grand disque en Isorel extra-dur se fixe à l'aide d'un mécanisme très simple sur une table de bridge pliante (ou sur tout autre guéridon). L'ensemble plateau et table de bridge compose une table de repas pouvant recevoir six à neuf personnes.

Le repas une fois terminé, le disque s'enlève, se plie et se range dans un placard ou contre un mur de couloir. La table de bridge également.

Le plateau « Serbo » se fait en plusieurs dimensions :

1,17 m, six couverts. Prix (spécial Express) : 6.500 francs.

1,25 m, sept à huit couverts. Prix (spécial Express) : 7.500 francs.

1,35×1,25 m, neuf couverts. Prix (spécial Express) : 8.500 francs.

2×1,25 m, dix à onze couverts. Prix (spécial express) : 12.000 francs. (A noter que ce dernier modèle à allonges se pose sur deux tables de bridge au lieu d'une).

Nous pouvons vous procurer : une table de bridge pliante 80 × 80, dessus feutre vert foncé, grenat, rouille ou havane, en hêtre façon acajou, noyer ou sycomore verni.

Prix spécial Express : 7.000 francs (emballage pour expédition : 400 fr.).

Un percolateur pour deux

Le café express « Mignon » avec microfiltre permet de préparer en un temps record un excellent café concentré pour deux tasses.

Venu d'Italie, pays de l'espresso, cet appareil est précieux pour le petit déjeuner du matin. On le remplit le soir d'eau et de café. Le matin, une allumette, le percolateur posé sur le réchaud à gaz, et c'est tout. Le temps de faire bouillir l'eau, le café « au percolateur » est prêt et délicieux.

Prix : 1.500 fr.

Des rouleaux pour divan

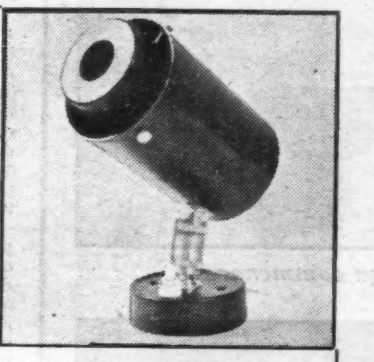
Ces « rouleaux tapis » en érable verni montés sur cornière métallique sont destinés à être fixés aux quatre coins d'un sommier tapissier. Ils permettent de déplacer ou de faire pivoter, sans secousses, sans efforts et sans usure des tapis, un divan à deux places.

Ils « absorbent » le passage du lit sur un sol en parquet recouvert d'une carpette.

Très commodes pour transformer un divan d'angle en lit de milieu pour la nuit, ces rouleaux-tapis sont faciles à poser.

Prix : le jeu de quatre rouleaux prêts à poser : 8.400 francs.

Un « spot » miniature



Conçue comme un petit « spot » de cinéma, cette applique de chevet cylindrique, longue de 14 cm, dont le diamètre est de 7 cm, est montée sur double rotule orientable.

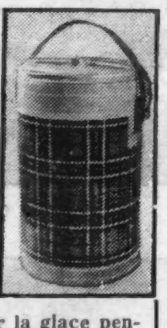
Elle est équipée d'une lampe standard de 40 W. Mais cette lampe est placée de telle manière dans l'appareil que son faisceau lumineux dirigé n'éclaire que la page du livre et laisse tout ce qui l'entoure dans l'ombre.

Ce spot permet de lire au lit sans gêner le (ou la voisine) qui désire dormir.

Existe en noir, gris, blanc et doré, avec interrupteur encastré.

Prix (spécial Express) : 4.500 francs.

Une boîte à glaçons



Conservateur de glaçons de forme cylindrique (hauteur : 0,40 mètre; diamètre : 0,25 mètre) en métal laqué décor écossais. Garniture plastique beige, piqûres sellier.

A l'intérieur de cette boîte, un matériau isolant très léger permet de conserver la glace pendant huit à dix heures.

Prix : 5.100 francs.

Un plastique miracle

ATTENTION : le plastique « D », que nous avions obtenu en exclusivité pour notre « Service Achats-directs, maison lavable » de février, a remporté un tel succès que les stocks, importés d'Amérique, ont été épuisés en quelques jours.

L'importateur français vient de nous faire savoir qu'il a pu se réapprovisionner, et qu'il est en mesure d'accepter de nouvelles commandes.

Cette matière révolutionnaire peut simplifier considérablement la vie à deux... en permettant aux hommes de mettre leurs pieds sur des fauteuils blancs, ou de renverser leur café sans provoquer de scènes de ménage.

Le plastique « D » a exactement l'aspect d'un cuir souple et aucun des désagréments (contact, odeur) du plastique. Il est monté sur toile, ne se casse pas, se travaille comme un tissu et se lave à grande eau. Il est parfait pour gainer des sièges, canapés, fonds de lit, pour tapisser des rayonnages, des vitrines, pour recouvrir le plateau de table de travail, etc.

Sur le plan pratique c'est la seule façon accessible d'avoir des sièges blancs toujours impeccables : il suffit de les laver avec une éponge et du détersif.

Sur le plan esthétique, des sièges ainsi recouverts s'harmonisent avec les ameublements les plus raffinés.

C'est également une matière idéale pour les maisons de campagne, parce qu'elle ne craint ni les pieds boueux, ni les chiens, ni l'humidité de l'hiver, et notamment pour les chambres d'enfants.

Le plastique « D » est parfaitement réussi en blanc, en mastic. Largeur : 92 - 95 cm.

Prix : 1.100 fr. le mètre.

Si vous habitez Paris, vous pouvez voir un échantillon de plastique « D » aux bureaux de Madame Express, 91, Champs-Elysées, de 15 h à 17 h. (Toutes les commandes seront faites, à Paris comme en province, contre remboursement, le fabricant ne disposant pas de livreur.)

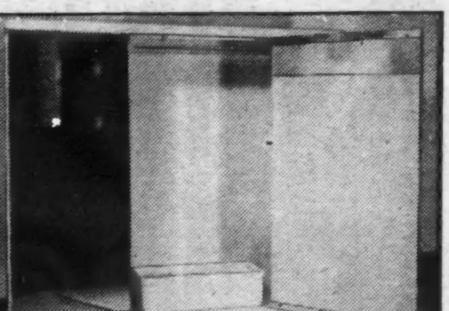
Un brûle-parfum électrique

Ce petit appareil très simple est composé d'une coupelle de matière plastique emboîtée dans un support contenant une lampe électrique spéciale alimentée par une prise de courant.

Il suffit de verser quelques gouttes de *n'importe quel parfum* dans la coupelle et de brancher l'appareil sur une prise de courant standard. Le parfum chauffe très lentement et, en s'évaporant, parfume la pièce et supprime les odeurs de cuisine ou de tabac froid.

Prix : 1.980 francs.

Une armoire maquillage



Le gros avantage de ce bloc miroir toilette réside dans ses dimensions (600 × 460 × 13 centimètres) qui permettent de lui trouver une place dans les appartements les plus exigus, puisqu'il peut être fixé sur une porte de salle de bains par exemple.

Cette armoire est équipée de trois portes habillées de miroir qui pivotent de manière à devenir une glace à trois faces une fois ouvertes.

La façade est en ébénisterie laquée blanc ou noir, l'intérieur est laqué jaune. Un éclairage bien conçu est incorporé à ce bloc, ainsi qu'une prise de courant et un interrupteur encastré.

Prix : 14.900 fr. (supplément pour grande tablette extérieure : 2.550 fr.).

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

ASSUREZ VOTRE BONHEUR

ET NOUS VIVRONS TRANQUILLES...

— BONJOUR, chéri !

— Bonjour, chérie !

— Te rends-tu compte que nous sommes mariés, que depuis trois jours tu as changé de nom ?

— Pas encore tout à fait ! Tiens, nos corbeilles de fleurs commencent à se faner... Oh ! mon Dieu ! Quel jour sommes-nous ?

— Lundi.

— Il faut absolument que nous allions faire une visite à tante Jeanne avant de partir, et tous nos cadeaux ne sont pas déballés ! Et les cartes de remerciements ! Nous n'y arriverons jamais !

— Ne t'affole pas. Nous partons pour l'Italie dans quatre jours, c'est un fait — un fait dont je suis très heureux d'ailleurs ! — il faut seulement que nous nous organisions. Mais tante Jeanne et les cadeaux, c'est très gentil, seulement il y a autre chose que je veux que nous fassions, et vite !

— Avant le voyage ?

— Oui, demain si possible.

— Que peut-il y avoir de tellement urgent ?

— Nous assurer.

— Contre quoi ?

— Justement, je ne sais pas très bien. Mais ton père m'a donné l'adresse de son assureur-conseil, je vais lui téléphoner et prendre rendez-vous.

— Je pourrai venir avec toi ?

— Bien sûr !

LE LENDEMAIN CHEZ L'ASSUREUR-CONSEIL :

— Quelle est votre situation de famille ?

— Jeunes mariés.

— Votre profession, monsieur ?

— Ingénieur.

— Un appartement ?

— Oui, trois pièces en location.

— Une voiture ?

— Oui, petite.

— Bien. Quelles assurances avez-vous déjà souscrites ?

Procéder par ordre

— Aucune, si ce n'est celle de ma voiture — au tiers, illimitée. A votre avis, quelles assurances devraient nous intéresser ?

— Procédons par ordre : une des assurances qui, pour vous, me semble indispensable est « la Responsabilité civile ». Elle comporte la garantie de tous les sinistres pouvant être provoqués tant par vous-même que par votre femme, vos enfants quand vous en aurez, vos domestiques éventuels et même les animaux dont vous êtes ou serez propriétaire.

— La prime est-elle élevée ?

— Pas du tout : 30 francs (nouveaux) par an approximativement pour un capital illimité. Il est incroyable de penser que moins de 20 % seulement des chefs de famille ont souscrit une police « Responsabilité civile ». Imaginez, monsieur, que votre femme se promenant à pied provoque un accident d'automobile (eh oui ! cela arrive), que votre chien morde un passant, que votre domestique renverse un pot de fleurs sur la tête de votre voisine du dessous — ne riez pas, madame, ce sont des accidents fréquents, imprévisibles, aux conséquences parfois graves. Seule, l'assurance de la « Responsabilité civile » peut couvrir ce genre de risques.

— Et notre appartement ?

Vous pouvez perdre vos clés

— Il a, m'avez-vous dit, trois pièces ? Dans ce cas, vous avez deux solutions : choisir une police générale qui garantit tous vos risques : incendie, dégâts des eaux, vol, risques locatifs ; cette assurance comporte également d'autres garanties qui ne sont pas négligeables : la perte de vos clés et le bris de vos glaces, même s'il prend la fantaisie à un avion à réaction de franchir le mur du son au-dessus de votre maison, etc. A noter que la Responsabilité civile est incluse dans cette police.

— Et la seconde solution ?

— C'est de couvrir chacun des risques séparément. Mais je vous conseillerais plutôt la police générale, elle vous coûterait de 9.000 à 10.000 fr., tous frais compris.

— Puis-je vous poser une question?

— Je vous en prie, madame.

— Cela peut vous paraître stupide, mais pour moi le mot « assurance » est associé au mot « vie ». Est-il exact que l'assurance sur la vie soit indispensable ? Pour les jeunes, cela me semble, je l'avoue, presque inutile !

Un bel optimisme

— Cet optimisme vous honore ! Il est évident que les jeunes ont beaucoup moins de chances (si j'ose dire) de mourir dans leur lit que les personnes âgées ; par contre, la vie moderne vous expose aux accidents de toute nature : voiture, avion, sports, etc. Il faut donc vous protéger contre les accidents qui, s'ils ne sont pas toujours mortels, peuvent soit donner lieu à un traitement médical long et onéreux, soit même laisser une infirmité permanente ou partielle. A votre place, je n'hésiterais pas à prendre l'assurance spéciale dite « Individuelle » qui n'est pas chère ; dans votre cas, pour un capital de 5.000.000 de francs par exemple, environ 15.000 francs.

— L'Individuelle, qu'est-ce que c'est ?

Un fournisseur de capitaux

— C'est un fournisseur de capitaux. L'assuré lui-même *choisissant* le capital. En cas de décès, ce capital est entièrement versé aux ayants droit ; en cas d'infirmité, la victime dispose d'une somme qui peut lui être nécessaire pour se reclasser.

— Le capital est entièrement versé en cas d'infirmité ?

— Ah ! non, tout de même pas ; il est calculé d'après un « barème d'infirmité ».

— Un barème ?

— Oui, par exemple, une jambe « vaut » 55 %, un bras 65 %... et le pouce d'un chirurgien ou d'un pianiste, 100 % !

— Je ne suis ni pianiste ni chirurgien, mais cette assurance me paraît très intéressante ! Je vais avoir l'embarras du choix ! Ah ! oui, je voulais vous demander : le « tiers illimitée » suffit pour ma voiture ?

Vous n'êtes pas un « tiers »

— Ça n'est pas tout à fait mon avis, cher monsieur ! N'oubliez pas que les membres de votre famille ne sont pas considérés comme « tiers » et vous encore moins !

— Si j'ai un accident et que ma femme soit blessée, elle ne touche aucune indemnité ?

— Exactement.

— Mais c'est terrible, ça !

— Ça n'est pas « terrible » du tout si vous prenez la précaution de prendre une assurance « Individuelle personnes transportées » ; elle fonctionne (au profit de tous les passagers de la voiture) comme « l'Individuelle-accidents » — montant du capital fixé à l'avance — et se calcule suivant le nombre de places dans la voiture. Coût : de 6.000 à 10.000 francs par an.

— Mon Dieu ! je commence à les confondre toutes !

— Tranquillisez-vous ; je crois que nous nous en tiendrons là pour notre première consultation. Je vous parlerai un autre jour de l'assurance chirurgicale garantissant les honoraires de chirurgien, les frais de clinique, de salle d'opération, d'anesthésie, des assurances professionnelles, des assurances voyages, bijoux, appareils photos, etc.

— Je demande grâce... et deux jours de réflexion pour prendre une décision.

— Accordé !

Voilà tout

— De toute manière, je dois vous dire tout de suite que je suis assez surpris ; aucune des primes ne me paraît d'un prix exorbitant... Evidemment, si je choisis plusieurs polices...

— Oui, bien sûr, il vous faudra réserver une place au poste « assurances » dans votre budget. Mais, croyez-moi (ce n'est qu'une formule mais elle est bonne) : « l'assurance ne paraît chère qu'avant l'accident ».

— Il n'y a pas de doute, vous m'avez convaincu et, après tout, pourquoi attendre deux jours ? Je souscris tout de suite une « Individuelle » pour 5.000.000 de francs et l'assurance générale pour mon appartement. Pour le reste, nous verrons dès notre retour. Admettons qu'en dehors de l'assurance auto, la pleine sécurité de ma famille me coûte environ 50.000 francs par an, soit 4.000 francs par mois, ce n'est pas cher... Je fumerai et roulerai un peu moins, voilà tout ! Et je vivrai tranquille ! Merci, monsieur, grâce à vous nous partirons en voyage de noces l'esprit en paix.

— Ma tâche est donc remplie. Au revoir et tous mes vœux de bonheur...

Ce reportage est réalisé par Mercadé, de Feularde et Cie S. A. à Paris

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ A

MERCADE, DE FEULARDE & Cie S. A.

Assureurs-Conseils

72, rue Saint-Lazare - PARIS (9e) - TRInité 82-50

Ils sont à votre disposition pour vous fournir tous renseignements sur les assurances qui vous intéressent

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Le génie du mal : Le crime gratuit accompli par deux jeunes gens épris d'absolu... et défendus par la plaidoirie d'Orson Welles. (Voir la critique de Denis Vincent, p. 38.) (*Ermitage, Max-Linder, Les Images.*)

Comme dn torrent : Un film fleuve, mais souvent drôle, sur la vie dans la province américaine. Irrésistible, savoureuse, méritant le déplacement : Shirley Mac Laine. Voir la critique de Denis Vincent, p. 38.) (*Normandie, Moulin-Rouge, Rex.*)

Goha, un conte oriental en couleurs, humoristique et poétique. Un film qui ne ressemble à aucun autre. (*Cinéma d'essai Caumartin, Broadway, Ursulines, v. arabe.*)

Trois bébés sur les bras : pour les amateurs de Jerry Lewis. (*Elysées Cinéma.*)

Sueurs froides : un suspense signé Hitchcock. (*Studio Raspail, Studio 28.*)

Le procès de Nuremberg : un film sans précédent composé de documents, d'archives inédits. Goering, Ribbentrop, etc., pendant leur procès. (*George-V.*)

Les Fraises sauvages, Sommarlek, Au seuil de la vie : trois films de Bergman également intéressants. (*Vendôme, Publicis, Ciné Panthéon, Bonaparte.*)

Ma tante : une joyeuse comédie américaine anticonformiste. (*Les Reflets.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes. (Dans dix-sept cinémas, dont *Palais des Fêtes, Pax, Jeanne-d'Arc*, etc.)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité. (Dans dix cinémas, dont *Béranger, Hôtel-de-Ville, Lafayette, Magic-Charonne*, etc.)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Raimu.*)

Le Train sifflera trois fois : le meilleur western des dix dernières années, avec Gary Cooper. (*Quartier-Latin.*)

Drole de drame ; Un Carné burlesque et charmant. (*Agriculteurs.*)

Les Enfants du Paradis : Carné-Prévert sur le boulevard du crime. (*Celtic.*)

L'Inconnu du Nord-Express : Hitchcock à la recherche du crime parfait (*Ranelagh.*)

La Kermesse héroique : une grande fresque de Jacques Feyder. (*Studio République.*)

● théâtre

Tchin-Tchin : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*)

Cyrano de Bergerac : (ballets de Roland Petit). La célèbre histoire de Rostand, mimée, dansée, mise en scène dans un grand spectacle. Un excellent divertissement. (*L'Alhambra.*)

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent. (*Antoine.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

Douze hommes en colère : à la recherche de la justice. (*Gaîté-Montparnasse.*)

● expositions

César : une nouvelle génération en sculpture. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*) (Voir en page 35 l'article de Jean-François Chabrun.)

Peinture française : de Cézanne à nos jours, un ensemble d'une exceptionnelle qualité. (*Musée de Chartres.*)

Art précolombien : dans l'intimité d'une grande civilisation disparue. (*Galerie Charpentier, 76, Faubourg Saint-Honoré, ouvert de 21 h. à 23 h., jusqu'au 24 mai.*)

De Géricault a Matisse : les trésors des collections suisses. (*Musée du Petit-Palais.*)

Picasso : 60 ans de peinture en 58 tableaux. (*Musée Cantini, Marseille.*)

Dufy : l'égal des Bonnard et des Rouault. (*Bernheim jeune, 27, avenue Matignon.*)

Salon de Mai : une sculpture d'Auricoste. « La bête du Gévaudan », justifie le déplacement. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Marionnettes : petite rétrospective qui donne aux adultes normalement constitués l'envie de retourner au guignol. (*La joie de lire, 40, rue Saint-Séverin.*)

Pélayo : le meilleur, peut-être, des « impressionnistes » actuels, auquel Jean Rousselot vient de consacrer un livre, aux éditions Pierre Cailler. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

Dubuffet : le magicien des matières insolites. (*Cordier, 8, rue Miromesnil.*)

Despierre : aisance de la vision lyrique. (*Marcel Guiot, 4, rue Volney.*)

Rebeyrolle : un jeune en train de devenir un des peintres qui comptent. (*Creuzevault, 7, avenue Matignon.*)

Villeri : comment l'esprit vient à la gouache. (*Legendre, 31, rue Guénégaud.*)

Coutaud : poésie de la décoration. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon.*)

Minos : dessins pour enfants à ne montrer qu'aux grandes personnes. (*Iris Clerc, 3, rue des Beaux-Arts.*)

Drachkovitch : une réalité méticuleusement émouvante. (*Galerie du Péristyle, 45, rue La Boétie.*)

Peverelli : le talent, plus le sens de la grandeur et du mystère. (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon.*)

Arp : un des grands ancêtres vivants de l'art moderne. (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

● siné-sélection

● concerts

Lundi 1er juin a 21 h. : Le Groupe de recherches musicales R.T.F. présentera au cours de cinq concerts répartis sur tout le mois de juin le résultat de ses travaux dans le domaine de la musique concrète. (*Salle Gaveau.*)

Mercredi 3 juin a 21 h. : Une célèbre équipe de sonates, Clara Haskil-Arthur Grumiaux, offre un récital qui doit intéresser tous les amateurs de musique de chambre. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

FESTIVAL DE STRASBOURG

6 et 7 juin a 20 h. 30 : Création en France de « Cendrillon », ballet de Serge Prokofiev par le ballet du Théâtre Municipal de Strasbourg. (*Théâtre Municipal.*)

8 juin a 20 h. 30 : Au cours d'un concert de musique contemporaine, l'Orchestre Radio-Symphonique de Strasbourg donnera en première audition en France la « Cantate Nuptiale », de Pierre Boulez.

● occasions

Je propose

- **Une visionneuse** pliante Kodak, état neuf, 25.000 francs. ROMMEL, MAI. 25-11.
- **Piano Bechstein** demi-queue, excellent état, WAG. 59-08 de 13 h. à 16 h.
- **Landau** jumeau Silver Cross, marine. 38.000 fr. Galerie de 2 CV. SIGAL, 26, rue Vavin, DAN. 04-79, le matin avant 9 h. ou après 20 h.
- **Scooter** Lambretta 1954, 48.000 km., remis en état. Nombreux accessoires. 50.000 fr. Facilités de paiement. Tél. heures de bureau, Mme Boursaux, BAL. 61-25, après 19 h. 30, SEG. 55-37.

● télévision

Jeudi 21 mai, a 21 h. 35 : « Liberté de l'esprit ». Un débat de Pierre Corval sur l'antisémitisme.

Vendredi 22 mai, a 21 h. 20 : « La vue longue ». Igor Barrère et Etienne Lalou montreront aux téléspectateurs les dernières applications scientifiques de la télévision. De l'infiniment grand à l'infiniment petit ; du radar à l'endoscope, du télescope au microscope, de la caméra portative émettrice aux liaisons stratosphériques.

Samedi 23 mai, a 21 h. 35 : « Rendez-vous avec Charles Aznavour ». C'est Jacqueline Joubert qui a fixé ce rendez-vous.

Dimanche 24 mai, a 19 h. 15 : « Sports-Dimanche ». L'actualité sportive de la semaine commentée par Raymond Marcillac.

Lundi 25 mai, a 21 h. 45 : « La première nuit ». Ce film de Georges Franju sur un scénario de Marianne Oswald a été trois fois primé dans les festivals internationaux de courts métrages.

Mardi 26 mai, a 20 h. 35 : « La Barque sans pêcheur », du dramaturge espagnol A. Lejandre Casona, adaptation de Jean Camp, avec Yves Vincent, Mady Berry, Michel Etcheverry. Lucien Raimbourg, etc. Réalisation André Huygues.

Mercredi 27 mai, a 20 h. 35 : « Magazine de la Chanson », une émission d'Emmanuel Robert, Pierre Brive et André Salvet, présentée par Jacqueline Joubert,

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Rosie Maurel, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE CHARPENTIER
PARMI LES TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN
20 siècles de bijoux d'or
exceptionnellement ouvert de 21 à 23 h. tous les soirs (sauf dimanche et lundi)
CLOTURE LE 24 MAI

Galerie FURSTENBERG, 4, r. Furstenberg
MANINA
Jusqu'au 2 juin

Galerie Suffren
(Philippe Bondon)
61 bis, avenue de Suffren
LEYDEN
du 20 mai au 20 juin

GALERIE VIDAL
18, rue Delambre - ODE. 55-57
J. C. LATIL
PEINTURES
Du 15 mai au 30 mai 1959

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
DESSINS - RELIEFS - TAPISSERIES

GALERIE PAUL FACCHETTI
17, rue de Lille
« Dix ans d'activité »
VERNISSAGE VENDREDI 22 MAI à 17 h.

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS - Avenue du Président-Wilson
XVe SALON DE MAI
Du 8 au 31 mai

ADRIEN MAEGHT, 42, rue du Bac - 7e
ANITA DE CARO
Peintures récentes - Vernissage 22 mai

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - BAB. 02-21
ALTMANN
Jusqu'au 27 mai

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e)
PICASSO
« LES MENINES » 1957
Inauguration vendredi 22 mai à 16 h.

GALERIE DU COLISEE
40, rue du Colisée
J. SOTERAS

GALERIE S. BADINIER
1, rue Laffitte - PRO. 51-22
GUERRIER
GOUACHES

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER - BAZAINE
TAL COAT - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE J. BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
Moser, Nallard, Bertholle, Bissière

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boul. Saint-Germain - LIT. 01-87
BORDUAS
du 20 mai au 13 juin

Galerie CHARPENTIER, 76, Fg-Saint-Honoré
TRESORS D'ART PRECOLOMBIEN
Clôture le 24 mai

Galerie Daniel CORDIER
NOUVELLE ADRESSE : 8, rue de Miromesnil - ANJ. 20-39
JEAN DUBUFFET
« CELEBRATION DU SOL »
Prolongé jusqu'au 15 juin

(Suite de la page 16)

dres-Moscou », dont l'existence lui paraît être la révélation principale de la conférence.

Comme exemples du désir britannique « d'apaiser » les Russes, il cite l'ouverture en Allemagne de l'Est d'un bureau de l'agence « semi-officielle » Reuter et d'un bureau de la Fédération des industries britanniques, ainsi que la mission à Moscou du ministre du Travail anglais, sir David Eccles, dont le but était de développer les échanges commerciaux entre l'Angleterre et l'U.R.S.S. Tous ces gestes, selon M. Alsop, ont été soigneusement calculés de façon à coïncider avec l'ouverture de la conférence.

« Oublions le passé »

A la fin de la semaine dernière, un vieux journaliste de Washington m'a déclaré tout net : « *Nous savons bien qu'on vous prépare pour le moment où M. Selwyn Lloyd relancera le plan Macmillan de désengagement.* » Il ne m'a pas cru lorsque je lui ai affirmé que je n'assistais qu'aux conférences de presse publiques. Il se croyait confirmé dans ses soupçons par un article du correspondant du « Daily Worker » (communiste) de Londres, Sam Russel, qui se plaignait de ce que des correspondants britanniques « sélectionnés » recevaient des informations confidentielles des délégués britanniques.

Derrière ce labyrinthe de rivalités journalistiques et de méfiance, il y a cependant une vérité : MM. Gromyko et Selwyn Lloyd ont ceci en commun qu'ils s'efforcent désespérément de faire réussir la conférence. M. Gromyko se donne beaucoup de mal pour faciliter le travail de la presse. Il se montre poli et cordial au cours des entretiens privés et les membres de la délégation soviétique ont reçu la consigne de « sourire en toute circonstance ».

Sans rien abandonner sur le fond, M. Gromyko a éliminé de ses discours toutes les brutalités qui caractérisaient le style de M. Molotov. Aux conférences de presse soviétiques, les tentatives des journalistes occidentaux pour soulever des problèmes délicats — comme celui de la Hongrie — sont accueillies par une formule polie : « *Oublions le passé pour nous concentrer sur le présent.* »

Plus malin que prévu

Le rôle de M. Lloyd est plus subtil, mais aussi significatif. Il a chaque soir une longue conversation téléphonique avec M. Macmillan, au cours de laquelle les deux hommes préparent la tactique pour le lendemain. Malgré les hauts et les bas de la conférence, les instructions de M. Macmillan sont restées les mêmes : « *Continuer de dire aux Russes que nous comprenons leur point de vue et que nous ferons de notre mieux pour en tenir compte.* »

Telle est la situation au moment où va s'ouvrir la seconde phase — la plus décisive — de la conférence. Personne ne peut prévoir sa durée ni ses résultats ; un certain nombre de points se dégagent déjà :

● On admet généralement que la conférence au sommet aura lieu si M. Gromyko maintient son attitude conciliante.

● Il est plus difficile de dire si les ministres des Affaires étrangères discuteront en détail les plans présentés ou se contenteront de préparer l'ordre du jour de la conférence au sommet. Les Occidentaux sont encore divisés sur ce point.

● On estime que les Russes feront un effort pour aboutir à un accord sur Berlin, à condition que ce problème ne soit pas lié à celui de la réunification.

● La grande ombre qui plane sur les débats reste le problème du réarmement de l'Allemagne occidentale et de son équipement en armes atomiques. Les Russes considèrent (sans doute avec raison) que la « nucléarisation » de la Bundeswehr a été délibérément accélérée en vue de la conférence au sommet. Ils font valoir :

1) Que deux cents techniciens de la Bundeswehr sont actuellement entraînés aux Etats-Unis à l'utilisation des armes atomiques.

2) Que M. Joseph Strauss, ministre de la Défense du gouvernement de Bonn, s'est envolé pour Washington une semaine avant l'ouverture de la conférence, afin d'accélérer la livraison de canons atomiques aux unités allemandes (les premiers doivent arriver en octobre).

Le réarmement allemand pourrait bien être, en effet, l'obstacle sur lequel se briseront les négociations engagées depuis la semaine dernière. Un diplomate polonais venu en observateur m'a déclaré confidentiellement :

> « *Nous avons des raisons de penser que les Russes iront très loin pour aboutir à un accord en Europe centrale, à condition que le régime de Pankow ne soit pas sacrifié. Mais M. Kroutchev n'acceptera en aucun cas un règlement qui permettrait à l'Allemagne de Bonn de posséder des armes nucléaires. Si les Occidentaux ne cèdent pas sur ce point, il rompra les négociations et reviendra aux « méthodes directes » à Berlin.* »

Vérité ? Bluff ? Personne, à Genève, n'ose se prononcer. En attendant, vu des hauteurs de la vieille ville, le « sommet diplomatique » paraît aussi encombré de nuages que celui du mont Blanc.

PAUL JOHNSON.

(A.F.P.)

M. GROMYKO, DÉLÉGUÉ SOVIÉTIQUE (1)
« *Oublions le passé...* »

(1) Quittant la résidence de M. Selwyn Lloyd.

DÉMOCRATIE

Des marxistes malheureux

● *André Gorz (1) vient de terminer un essai : « La Morale de l'Histoire », dont la quatrième partie, où il étudie la situation actuelle du marxisme, constitue une contribution particulièrement intéressante à notre enquête sur la Démocratie. Nous en publions ici de larges extraits.*

Si le marxisme s'appuie de plus en plus dans les pays capitalistes avancés, sur une exigence humaine, il a subi un déplacement inverse dans les pays socialistes : il a tendu à s'y confondre avec les nécessités matérielles de la construction du communisme, alors que la coïncidence de ces nécessités matérielles avec l'exigence humaine devenait de moins en moins évidente. Le marxisme en tant qu'exigence et critique, et le marxisme en tant que construction et positivité, se sont donc développés en sens contraire. C'est pourquoi, d'un côté comme de l'autre, nous sommes des marxistes malheureux : notre exigence d'universalité humaine se reconnaît toujours dans l'exigence communiste ; elle ne se reconnaît pas toujours dans la praxis des sociétés post-révolutionnaires. (...)

De sorte que nous nous trouvons placés dans une situation paradoxale: nous continuons à nous réclamer du marxisme, mais c'est pour apprécier le communisme non pas selon ce qu'il est et fait, mais selon ce qu'il veut ; non selon sa pratique, mais selon ses buts et ses intentions.

Le marxisme s'est cassé en deux et cette brisure s'est installée en nous. (...)

Au moment où, devant l'atténuation des crises cycliques et la non-paupérisation absolue du prolétariat, l'action révolutionnaire requérait du prolétariat « occidental » la prise de conscience et la contestation de *toutes* les aliénations, à ce même moment la contestation devait être subordonnée en U.R.S.S. aux exigences d'un gigantesque programme de construction. (...)

L'esprit de contestation

La tragédie du marxisme des vingt-cinq dernières années, c'est l'inévitable étouffement de l'esprit de contestation en U.R.S.S. qui a entraîné inévitablement un étouffement parallèle dans tous les partis communistes. Ces partis ne *pouvaient* avancer vers la révolution sans dénoncer infatigablement *toutes* les aliénations dans leurs pays respectifs. Or, on ne peut faire à l'esprit de contestation sa part : il requiert la liberté d'examen et de critique et, dès l'instant où l'on admet cette liberté sur un point, il faut l'admettre sur tous les autres.

On ne pouvait dénoncer *jusqu'au bout* les aliénations idéologiques et économiques en France et justifier les aliénations idéologiques et économiques en U.R.S.S. ; on ne pouvait d'une part appeler le peuple français à la libération totale sans l'espoir de laquelle il n'aura jamais l'enthousiasme nécessaire à toute grande révolution — et l'empêcher d'autre part de contester la réalité soviétique à la lumière de ses exigences de libération ; on ne pouvait lui enseigner d'une part que toute idéologie est mystification et l'empêcher d'autre part de dénoncer les mystifications de l'idéologie stalinienne.

Pour les P.C. « occidentaux », admettre l'esprit de contestation dans les affaires nationales, c'eût donc été l'admettre du même coup pour les affaires et la politique soviétiques. Mais la réalité soviétique ne pouvait, dans le passé, suppporter utilement l'esprit de contestation. Il fallait donc choisir :

1) Ou bien, pour propager en France l'esprit de contestation révolutionnaire, on critiquait, au nom d'exigences de la Révolution française, le premier et le seul régime socialiste du monde. On le rejetait alors comme modèle et image du socialisme lui-même, on se proposait d'emblée de faire mieux et autrement. Cette attitude était historiquement inconcevable. Il ne pouvait y avoir nulle part de révolution socialiste sans l'appui actif de l'U.R.S.S. (1). Celle-ci apparaissait comme la tête de pont du socialisme mondial; il fallait à tout prix l'aider à tenir. Contester, *au même titre que toutes les autres*, les « aliénation propres à l'entreprise de désaliénation » soviétique, c'était, dans les conditions données, renoncer à l'éventualité d'un appui soviétique, au demeurant indispensable.

2) Ou bien, pour défendre le socialisme à travers la tête de pont soviétique, on renonçait à contester sa réalité. Mais on renonçait du même coup à propager l'esprit de contestation marxiste en France, on le sacrifiait aux impératifs de la défense inconditionnelle de l'U.R.S.S. On propageait en France le même marxisme idéologique, le même esprit stalinien qui avait cours en U.R.S.S. On remettait l'entreprise révolutionnaire en panne en France, pour ne pas être obligé de dire qu'elle hibernait en U.R.S.S. On sacrifiait les chances d'une révolution en France (que l'U.R.S.S. stalinienne redoutait d'ailleurs plus qu'elle ne la souhaitait) par l'attitude même qui visait à les sauvegarder.

C'est cette seconde attitude qui a prévalu. Il est absurde de dire qu'elle a été déterminée par l'absence d'une conjoncture révolutionnaire en France. Pour exister, une conjoncture révolutionnaire a besoin d'être catalysée. Staline, qui avait déjà enterré vives les révolutions allemande, chinoise et espagnole, a sans doute pesé de tout son poids pour qu'une révolution ne soit pas opérée en France. A force de décourager, sous l'influence des dirigeants soviétiques, la cristallisation d'une conjoncture révolutionnaire en France, les dirigeants du mouvement communiste français sont devenus toujours plus réceptifs à l'idéologie du mouvement révolutionnaire en panne d'U.R.S.S. La scolastique stalinienne collait de mieux en mieux à leur propre situation. Elle les dispensait d'une analyse marxiste de la réalité française et de leur propre politique ; elle substituait à cette analyse la propagande en faveur du « paradis soviétique ».

Ils n'avaient plus à contester les aliénations françaises par un patient travail de mise en lumière, il suffisait qu'ils critiquent la réalité française abstraitement et paresseusement comme un cas d'espèce du capitalisme mondial. Cette situation comportait un certain confort : l'existence du P.C.F. était assurée et justifiée indépendamment de la justesse de sa politique intérieure.

« L'idéologisme » stalinien du P.C.F. a été (et est encore) un gros obstacle à l'essor du mouvement révolutionnaire français.

Une condition nécessaire

Le P.C.F. a peu fait, notamment pour développer la conscience des aliénations et contradictions françaises ; il n'a guère diffusé de lumière marxiste sur notre situation. Il a laissé le champ pratiquement libre à des théoriciens non marxistes (à Sauvy, à Perroux, à Friedmann, à Fourastié, etc.) dans l'éclairage des grands problèmes de l'après-guerre. Il n'a pas, comme en Italie, su former et rallier un grand mouvement intellectuel.

Il est resté un parti politicien, préoccupé de cuisine politique et parlementaire, justement parce que la sclérose idéologique stalinienne l'a rendu inapte à l'action et à la pensée radicales. Cette sclérose, qui a pu prendre une telle ampleur en raison de l'impossibilité *stratégique* d'une action révolutionnaire en France, est devenue à son tour un obstacle à l'action révolutionnaire.

La renaissance en U.R.S.S. de l'esprit de contestation marxiste est donc une condition nécessaire de l'essor des mouvements communistes en France et ailleurs. Ceux-ci, pour avancer, ont besoin que soit surmontée en U.R.S.S. l'incompatibilité entre la construction du socialisme et la liberté de critiquer. (...)

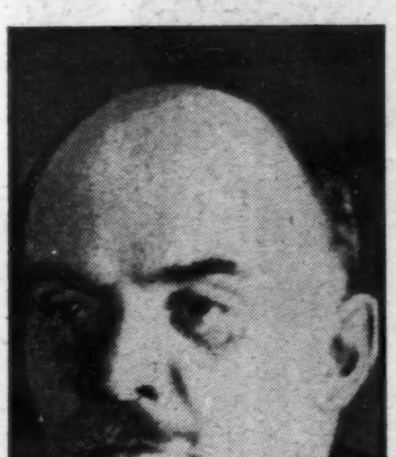
C'est devenu une mode, pour l'intelligentzia bourgeoise, même de « gauche », que d'affirmer que le marxisme a manqué sa chance « historique ». « *Voyez*, nous dit-on, *plus d'un siècle après le Manifeste, aucune société capitaliste n'a encore été balayée par la révolution. Au contraire, le communisme n'a réussi que dans les sociétés pré-capitalistes : il est un moyen efficace pour brûler les étapes de leur retard historique.* » (...)

Une révolution inconcevable ?

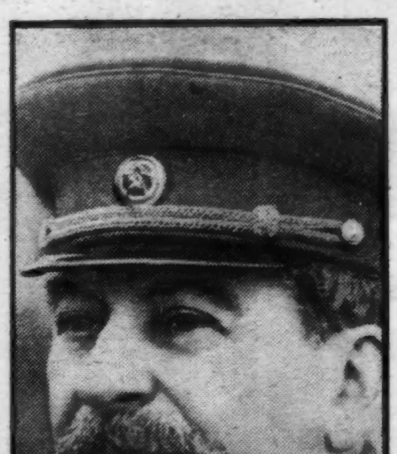
On n'ose pas nous dire, pour autant, que le capitalisme ait dépassé ses contradictions, ni qu'il ait supprimé ses aliénations. On dit plutôt que le capitalisme a réussi à maîtriser ses contradictions sans les dépasser et qu'il a appris à vivre avec ses aliénations. Ces aliénations, ajoute-t-on, sont incontestables, mais enfin elles sont tout à fait supportables dans les pays capitalistes les plus avancés et incomparablement moins graves que dans les pays communistes : on vit mieux dans les premiers. La misère n'y est plus le sort que d'une minorité sous-privilégiée. Chez la masse des travailleurs, les besoins vitaux ont été satisfaits plus rapidement que ne s'est développée leur conscience révolutionnaire. (...)

Les ouvriers, ajoute-t-on, ne se distinguent plus guère des petits-bourgeois : ils sont souvent plus prospères que ceux-ci. D'ailleurs, la rationalisation et l'automatisation de la production éclaircissent les rangs des prolétaires, gonflent ceux des tertiaires, accroissent la « mobilité sociale » et les chances de promotion. La révolution prolétarienne est devenue inconcevable dans les pays capitalistes les plus avancés.

Les idéologues du capitalisme triom-

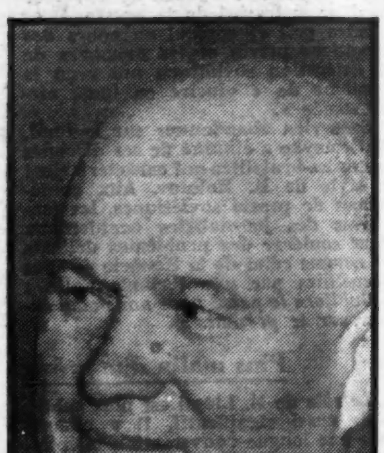


VLADIMIR-ILIITCH LÉNINE



(Keystone.)

JOSEPH STALINE



NIKITA KROUTCHEV

Au nom d'exigences de la Révolution française

(1) L'auteur de ce récit remarquable intitulé « Le Traître », dont nous avo... publié la présentation par J.-P. Sartre (Cf « L'Express » n° 355). « La Morale de l'Histoire », éditions du Seuil, sera en vente la semaine prochaine.

(1) Ou plutôt, toute révolution hors d'U.R.S.S. eût été aussitôt menacée par les armées du capitalisme ou du fascisme, n'eût pu survivre qu'avec l'aide de l'U.R.S.S. et, en cas d'échec, risquait de précipiter une agression contre celle-ci. Tel était le raisonnement de Staline.

« L'ÉTRAVE »

Journal mensuel des Etudiants de Propédeutique
17, rue de la Sorbonne - PARIS (V°)

Prix : 40 francs

Au sommaire :

- « Le possible et l'impossible », texte inédit de Henri Lefèvre.
- Des études sur « Le procès des étudiants algériens » du 23 mai.
- La réforme de l'enseignement.
- « La torture est-elle légale en France » par M° Jacques Vergès.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17°

(Keystone.)

LÉON BLUM

PHILIPPE PÉTAIN

(Agip.)

GUY MOLLET

Une situation qui comportait un certain confort.

phent : « *Voyez,* disent-ils, *comme ces prétendus prolétaires s'embourgeoisent ; ils n'ont qu'une seule pensée : gagner de l'argent, améliorer leur situation, s'acheter une armoire frigorifique, une radio, une bagnole. Le relèvement du niveau de vie est un remède souverain contre le communisme. Il n'y a plus de différence entre les ouvriers et les classes moyennes.* » De fait, on n'a jamais vu un prolétariat faire la révolution en période d'expansion.

Conclure de là que le prolétariat n'existe plus est imbécile. Il profite de la conjoncture, c'est sûr ; pourquoi se gênerait-il ? D'autant qu'il sait qu'elle ne durera pas. Et s'il venait à l'ignorer, on le lui ferait savoir : on parle de « suremploi », les économistes auscultent le marché, poussent des soupirs de soulagement pour chaque année d'essor ; c'est encore une année de gagnée. Combien de temps cela durera-t-il ? Personne n'ose le prédire ; la récession est au bout de la course. L'inflation bouffe les hausses de salaire.

Mais tant que ça dure, il est vrai que les ouvriers ne se sentent pas aliénés au premier chef par l'exploitation. Ils la subissent en fait, mais ils ne la *voient* plus : le capital a perdu son visage, il est partout et nulle part, on ne peut plus mettre le doigt dessus, il s'est bureaucratisé.

Il y a cinquante ans, les ouvriers connaissaient encore leur patron ; ils se connaissaient ouvriers par lui, ils avaient la fierté de leur travail parce qu'ils voyaient ce qu'ils faisaient ; les produits sortaient de leurs mains ou des machines qu'ils avaient appris à manier. Ils avaient une *profession* qui ne s'apprenait pas en un jour, faite de flair, de doigté, de secrets. Ils étaient l'âme de l'entreprise. Il n'en est plus rien. La valeur sociale de leur travail professionnel s'est perdue; ils n'imposent plus leur rythme au travail et leur marque humaine à la matière. La cadence leur est imposée par les machines semi-automatiques, ils sont des robots interchangeables, qu'ils travaillent à la chaîne ou dans les bureaux.

Ce travail abrutissant, harassant, répétitif, ils sont incapables de l'aimer ; ils ne se reconnaissent pas en ce qu'ils font, ils ont à peine conscience de faire, ils se sentent plutôt faits par les machines qui leur imposent leur rythme, leurs gestes, leur bruit, leur fatigue. Leur travail n'a aucune « dignité », c'est un purgatoire, et il provoque un seul désir : se décrasser au plus vite de ces huit à dix heures de cauchemar quotidien, s'en évader une fois la journée finie et, puisqu'on est condamné à cette besogne inhumaine, faire payer le plus cher possible le temps qu'on lui consacre. (...)

Parce que l'ouvrier ne distingue d'autre possibilité concrète que de faire augmenter son salaire, peut-on en conclure que tous ses besoins se réduisent à des besoins d'argent ? Il faudrait alors établir que l'argent est bien pour lui la fin dernière.

Les idéologues bourgeois franchissent allégrement ce pas : l'ouvrier, selon eux, réclame de l'argent par amour de l'argent, c'est un thésauriseur. Allons, soyons sérieux. S'il revendique « de plus en plus d'argent », c'est qu'il est victime de cette mystification que dénonçait Marx en disant que le capitalisme réduit tous les besoins à des besoins d'argent.

Aller au plus pressé

De même que les premiers idéologues prolétariens revendiquaient au nom du Christ et de la morale bourgeoise, les O.S. mystifiés revendiquent de l'argent : c'est qu'ils ne savent pas formuler autrement leurs vrais besoins : c'est aussi qu'ils vont au plus pressé, et le plus pressé est bel et bien qu'ils ont besoin d'argent pour satisfaire leurs besoins immédiats et ceux de leurs familles. Mais poussez-les, interrogez-les un peu, donnez-leur des mots pour s'exprimer : vous découvrirez que le besoin d'argent enveloppe le refus *de toute* la condition présente.

C'est parce qu'aucune somme d'argent ne peut satisfaire ce besoin radical — parce que, comme disait un manager de l'industrie automobile américaine : « Nous ne pourrons bientôt recruter de la main-d'œuvre que si nous comprenons que, même pour 1.000 dollars par semaine, un homme ne peut se contenter de ce travail-là » — que les O.S. réclament « de plus en plus d'argent » en période de « suremploi » : aucune somme ne les dédommagera jamais de consumer leurs forces et leur temps à ce travail-là. (...)

Pas un instant l'ouvrier qui consomme bourgeoisement ne peut se tenir pour un bourgeois ; car s'il est vrai que c'est *pour* ne plus être ouvrier qu'il réclame le niveau de vie des classes moyennes et le « standing » qu'il confère, il est vrai également qu'il les réclame *parce qu'*il est ouvrier et non bourgeois. Sa réclamation d'argent est le refus de sa condition réelle, le projet de la dépasser ; ce refus est mystifié dans la mesure où il croit et où on l'incite à croire à la possibilité de dépasser sa condition par l'argent. Mais que cette croyance se révèle illusoire — que l'augmentation de salaire lui soit refusée, que le chômage reparaisse — c'est le refus, dans sa nudité, dans son radicalisme qui éclatera au grand jour.

Il n'avait jamais disparu, ce refus; il avait seulement été mystifié. Parce que les moyens les plus immédiatement efficaces de s'effectuer lui étaient offerts par la société capitaliste, il était tombé dans le champ idéologique du capitalisme. L'ouvrier avait cru qu'il pourrait s'échapper de sa condition dans le cadre de cette société et de cette condition même ; il était devenu réformiste, il s'était installé en elle pour en sortir ; il ne s'était pas réconcilié avec elle pour autant. Que demain ses espoirs s'effondrent, que la société se stratifie, que les moyens « d'en sortir » disparaissent, son refus tombera dans le champ idéologique du marxisme et se fera radical.

Mais écoutez plutôt Harvey Swados, écrivain ouvrier de l'industrie automobile américaine :

(...) « *En quoi les ouvriers se distinguent-ils donc des classes moyennes ?... Par ceci : ils savent qu'ils travaillent plus pour moins d'argent... Et ce n'est pas simplement le désir de promotion sociale qui leur fait détester un travail qui rapporte moins que d'autres travaux, même si ce « moins » est plus qu'ils n'ont jamais gagné. Ce n'est pas le désir de promotion sociale qui fait haïr un travail, idiot, interminable, abrutissant, suant, sale, bruyant, exténuant, peu sûr et pratiquement sans espoir d'avancement.*

« *La vérité, c'est que le travail d'usine est dégradant. Il est dégradant pour quiconque a jamais rêvé de faire quelque chose qui vaille de sa vie. Et il est temps de le reconnaître : plus un homme est exposé aux valeurs des classes moyennes, plus il devient sophistiqué, plus le travail à la chaîne lui paraît dégradant.*

« *A ceux qui objectent que l'exurbanite en col blanc, lui aussi, déteste son travail et ne l'accepte que pour acheter du confort à sa famille, je peux seulement répondre que c'est la preuve, à mes yeux, non de la disparition de la classe ouvrière mais de la prolétarisation des classes moyennes. Celle-ci ne se produit peut-être pas tout à fait comme Marx l'avait prévue... Mais le col blanc entre (si chargés que soient ses bras de biens de consommation) dans le monde gris de l'ouvrier.* (...)

Le seul espoir

« *Tôt ou tard, si nous voulons une société acceptable — par quoi je n'entends pas une société inondée de biens de consommation, ni le vieillissement forcé et prématuré des modèles — il nous faudra affronter le problème du travail.* (...)

« *Nous semblons fonder cette économie capitaliste sur la croyance que nous pouvons engouffrer les sous-privilégiés, les sous-éduqués, ou tout simplement les sous-équipés dans les usines où nous pourrons les oublier tranquillement après avoir affiché le tarif syndical minimum sur les murs des ateliers.*

« *Si c'est là ce que nous voulons, soyons assez honnêtes pour le dire ouvertement. Si nous concluons qu'il n'y a rien de noble dans le travail répétitif, mais qu'il est assez bon pour les basses classes, disons cela aussi, nous saurons du moins à quoi nous en tenir. Mais si nous nous accrochons à la croyance que les autres hommes sont nos semblables... y compris les millions d'Américains qui consument leur vie à tourner autour d'une noria imbécile, alors il nous faudra commencer à nous demander comment leur vie peut prendre un sens.* » (...)

Nous ne pouvons encore demander de réponses, satisfaisantes *pour nous*, aux sociétés socialistes actuelles, dominées par la rareté et le besoin, dont elles s'efforcent d'éliminer les causes. (...)

Mais qu'avons-nous besoin que le socialisme soit déjà le meilleur des mondes ? Sa valeur *pour nous* n'est pas la valeur qu'il peut avoir pour les membres d'une société socialiste; pour nous, il ne se confond avec aucune société donnée, avec aucun programme statutaire, avec aucun plan décennal : il se confond avec le projet de faire un monde humain et un homme humain, de supprimer le règne du besoin et de la nécessité : sa valeur, pour nous, ne réside pas dans ce qu'il *sera* une fois qu'il aura été *fait* — car cela dépend justement de nous : il sera cela seulement que nous le ferons — mais dans l'action même de le faire, en tant qu'elle confirmera l'exigence de l'homme de se mettre au fondement de la société.

Sa valeur, c'est qu'il est *à faire*, c'est qu'il se confond avec le refus de nous enliser dans l'aliénation et avec la volonté de nous approprier le monde et l'histoire.

Cette appropriation sera nécessairement une entreprise infinie. Nous ne pouvons savoir comment et dans quelle mesure réussie, et nous pouvons deviner qu'elle ne sera jamais achevée. Ce n'est pas une raison de ne pas la vouloir, de ne pas miser sur la seule classe qui soit capable de l'entreprendre. Pour nous, il n'y a pas d'autre espoir que celui-là, ni de condition plus désespérante que de nous engluer dans nos aliénations présentes de peur que leur dépassement en engendre d'autres.

ANDRE GORZ.

ENQUÊTE

Voici les beatniks !

● *Qui sont-ils ? Des voyous drogués et homosexuels ? Les leaders d'un mouvement intellectuel et littéraire important ? Des détraqués sans vergogne ? D'authentiques poètes ? Ou tout cela pêle-mêle ? Voici comment vivent, de New York à Los Angeles, les « beatniks ».*

La « Beat Generation » représente le seul mouvement littéraire d'avant-garde des Etats-Unis, peut-être même du monde entier. Comme jadis les surréalistes, les beatniks veulent consciemment choquer, provoquer, scandaliser. Les formes qu'ils donnent à ces scandales sont souvent enfantines et ridicules, mais derrière cette activité de parade se dissimule une série d'écrivains véritables.

Le chef de cette école littéraire, Jack Kerouac, est peu connu en France où la publication de son livre le plus important, « On the road », a été retardée par les difficultés de la traduction.

Son 4e roman, « Doctor Sax », vient de paraître aux Etats-Unis et, à regret parfois, la grande presse américaine reconnaît et salue les dons incontestables de Kerouac. Peut-être a-t-il été mieux entendu parce qu'il raconte, cette fois, son enfance.

Ce n'est sans doute pas par hasard que le mouvement créé par Kerouac coïncide avec une production cinématographique où les auteurs s'efforcent de traduire et parfois d'expliquer le comportement de la jeune génération. L'écrivain, héros de « Comme un torrent », et les deux jeunes gens du « Génie du Mal », films qui passent en ce moment à Paris, sont les frères des beatniks, qu'un excellent journaliste américain vous présente ici.

SUR les hauteurs qui dominent San Francisco, à quelques kilomètres du quartier de North Beach, un garçon de 15 ans, les jambes lourdes d'avoir pédalé depuis Los Angeles, à 600 kilomètres de là, l'estomac tiraillé par la faim, descend de sa bicyclette devant un temple congrégationaliste, s'écroule sur les marches du perron et se met à pleurer.

— *Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ?* lui demande le pasteur.

— *Pour trouver la « Beat Generation »*, répond le garçon.

— *Mais pourquoi donc ?*

— *Je veux devenir un « beatnik ».*

Pour un milieu restreint de critiques, d'intellectuels et d'étudiants, la « Beat Generation » désigne un mouvement de renouveau littéraire et poétique aussi significatif des années 1950 que l'avait été des années 1920 la « Lost Generation » (la « génération perdue ») de Hemingway, Fitzgerald, etc.

Pour la grande masse des Américains, les « beatniks » sont un ramassis de dévoyés crasseux, drogués, homosexuels ou amateurs de négresses. Ils les connaissent surtout par des faits divers comme ceux-ci :

● A Los Angeles, un jeune poète lit ses œuvres devant les élèves et les professeurs (dont plusieurs femmes) d'un collège. Un auditeur l'interrompt :

— *Mais qu'est-ce que vous essayez de prouver exactement ?*

— *La nudité*, répond le poète.

— *Et qu'est-ce que vous entendez par la nudité ? Qu'est-ce que ça veut dire ?*

Le poète pose son manuscrit, déboucle sa ceinture et retire tranquillement son pantalon, puis tous ses vêtements. Il reprend son texte et poursuit sa lecture.

(New York Post Photograph.)

NEAL CASSADY ET JACK KEROUAC
Quelque chose de nouveau à l'intérieur d'eux-mêmes...

● Dans un appartement de Mexico, un jeune auteur, petit-fils de milliardaire qui vit principalement d'un chèque mensuel du notaire de la famille et d'une dose quotidienne de stupéfiant, a l'habitude de distraire ses invités en brisant d'une balle de revolver un verre de gin posé sur la tête de sa femme.

Un soir, il tire trop bas.

« *C'est ur accident. Ce n'est qu'un accident !* », explique-t-il aux policiers qui l'emmènent en même temps que le cadavre.

● Dans un collège de Pennsylvanie, un professeur de lettres découvre les œuvres de la nouvelle littérature. Ayant le sentiment désagréable qu'on se moque de lui, mais craignant cependant de passer à côté d'un événement capital, il prend sa plus belle plume et écrit à un jeune auteur de New York :

« *Pourriez-vous m'indiquer — pour l'instruction de mes élèves — d'où provient l'expression* « Beat Generation » *et ce qu'elle signifie ? Quel sens donnez-vous à* « beat ?... »

« Tout nous exaltait »

Selon la version la plus autorisée, l'expression est née à l'automne de 1948 au 5e étage du 681 Lexington Avenue, à New York. Il n'y avait que deux témoins : Jack Kerouac (aujourd'hui le « pape » de la « Beat Generation ») alors âgé de 27 ans, et un autre écrivain de 22 ans, John Clellon Holmes.

« *Nous parlions de la « génération perdue » et du nom que l'on donnerait à la nôtre,* raconte Kerouac. *Nous avions passé en revue divers qualificatifs et j'ai dit tout à coup : nous sommes vraiment une génération* « *beat* » (au sens propre : battue). *John s'est levé d'un bond en disant : « Ça y est ! Tu l'as ! »*

Les souvenirs de Holmes sont un peu différents : « *Nous n'avons jamais discuté de la « génération perdue » et lorsque Jack a utilisé sa formule, nous ne nous sommes certainement pas écriés : « C'est ça, c'est ça ! », comme si c'était une découverte importante.*

« *A cette époque, tout nous exaltait et nous intéressait. Nous nous demandions où allait la littérature, mais surtout ce que les gens ressentaient. Jack venait souvent chez moi, à Lexington Avenue, et il y habitait pendant ses séjours à New York. Nous buvions de la bière, nous écoutions des disques de jazz et nous parlions toute la nuit.*

« *Jack disait : « Tous les gens que je connais ont quelque chose de sournois. Ils se promènent dans la rue avec sur leur visage le reflet d'une sorte de connaissance intérieure qu'ils ne veulent pas admettre. Ils se comportent comme tout le monde, mais il y a quelque chose de nouveau à l'intérieur d'eux-mêmes.*

« *Et il a dit un jour : « Tu sais, tous les gens que je connais sont comme battus. » C'est la première fois, dans mon souvenir, qu'il a utilisé le mot « beat ».*

Le premier à imprimer l'expression « Beat Generation » fut Holmes lui-même dans son premier roman, « Go », publié en 1952. Après avoir lu le livre, le critique du « New York Times » téléphona à Holmes et lui dit :

« *Qu'est-ce que c'est que cette « Beat Generation » ? Voulez-vous écrire un article là-dessus ?* »

L'article parut le 16 novembre 1952 sous le titre : « *Voici la « Beat Generation* ».

« *A l'époque*, déclare aujourd'hui Holmes, *je ne me suis jamais demandé ce que voulait dire « beat ». Le mot me paraissait convenir parfaitement. Mais il a été utilisé depuis dans des contextes si différents que tout le monde s'y perd. Pour moi, « beat » ne signifie pas « vaincu ». Cela veut dire simplement « épuisé », « à vif ».*

« *Tout le monde avait espéré qu'il y aurait un beau monde nouveau après la guerre, mais les choses ont tourné autrement. Nous n'avons même pas eu les dix ans de paix qui ont suivi la première guerre mondiale. Dès 1947, tout le monde parlait déjà de la prochaine. Nous nous retrouvions donc seuls avec nous-mêmes. Ce qui comptait, c'était ce que nous ressentions, notre passion pour la vie, c'est-à-dire le jazz, l'alcool, la rigolade. La « Beat Generation », à cette époque, c'était la joie, l'enthousiasme, l'intensité. C'était les nuits blanches passées à boire, à faire hurler le pick-up, à parler, parler, parler... Aujourd'hui, ce n'est plus cela du tout. Les « beatniks » ne sont plus qu'un ramassis de nihilistes qui restent prostrés sur des chaises, l'air sinistre.* »

Comme Shakespeare et Homère...

Jack Kerouac est debout devant sa maison de Long Island, une grande bâtisse de bois à double entrée, récemment repeinte en gris et entourée d'arbres. Il porte une chemise de travail en flanelle comme on lui en voit sur la couverture de tous ses livres, des pantalons fripés et de vieilles chaussures. Ses cheveux noirs dépeignés, volent dans le vent. Il a un grand sac sur l'épaule :

« *C'est de la bière*, dit-il. *Des rafraîchissements pour l'après-midi. Entrez donc.* »

Sur le pas de la porte, sa mère l'attend, souriante, un tablier autour des reins, les cheveux serrés dans un foulard de ménagère. Elle a 64 ans et un fort accent canadien.

« *Un journaliste a écrit que j'habitais une maison de 30.000 dollars*, dit Jack. *Regardez vous-même : si j'avais payé celle-ci 30.000 dollars, je me serais drôlement fait avoir. Elle m'en a coûté 14.000.*

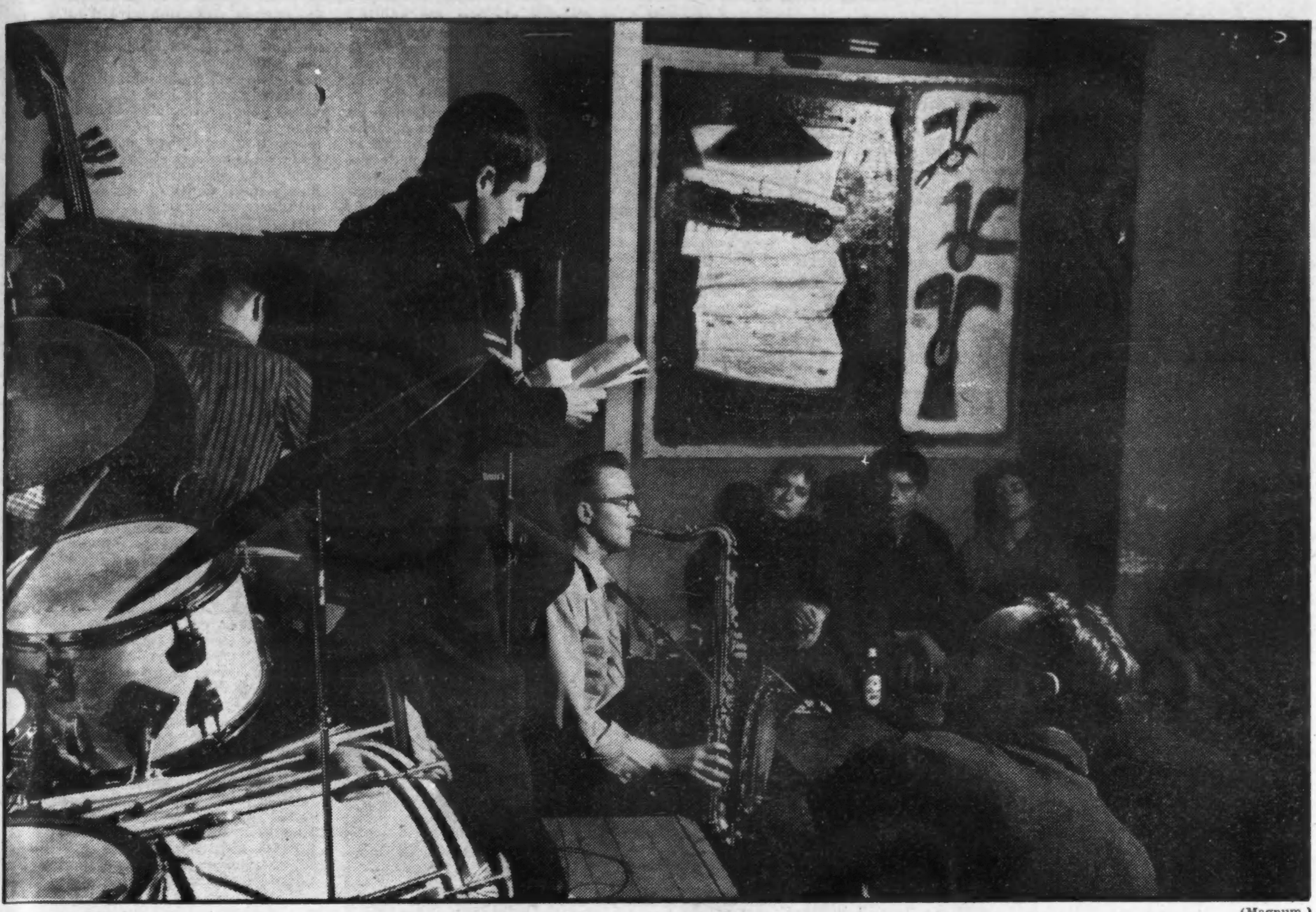
« *Tout le monde s'imagine que je suis millionnaire parce que j'ai écrit quelques livres. Mais j'ai peut-être gagné en tout 20.000 dollars (dix millions de francs) en huit ans de travail.* »

Jack ouvre une boîte de bière, engloutit une longue gorgée, se renverse sur sa chaise, regarde par la fenêtre de sa chambre qui donne sur la route.

« *J'ai une technique épatante que j'appelle la « prose spontanée ». Je ne cherche jamais mes mots parce que je crois que c'est une erreur. Certains écrivains, lorsqu'ils ne trouvent pas le mot juste, s'arrêtent pour réfléchir. Moi pas. Lorsque je ne trouve pas le bon mot, je continue : blablablablabla...*

« *J'ai mis trois ans à écrire « The Town and the City ». C'était mon*

VOICI LA FRANCE
Cette collection illustrée d'une centaine de photographies fait connaître nos toutes dernières réalisations, de l'Atome à la Peinture, des Grands Travaux à la Chirurgie, de la Télévision à la Tapisserie, du Sahara au Rail.
chaque volume : 500 Fr.
4 titres parus
1. LE FILM DE L'AUTOMOBILE par Jean-Pierre PEUGEOT
2. LES GRANDS TRAVAUX par Edouard BONNEFOUS, de l'Institut
3. DÉCOUVERTE DU RAIL par Louis DELACARTE
4. FRANCE ET FRANÇAIS D'AILLEURS par Marc BLANCPAIN
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD



(Magnum.)

UNE BOITE DE SAN FRANCISCO, QUARTIER GÉNÉRAL DES BEATNIKS
« En état de béatitude... »

premier livre, un roman classique avec tous les personnages traditionnels, les développements, etc. Il m'a fallu vingt et un jours seulement pour écrire le second, « On the road », que j'ai tapé directement sur un seul rouleau de papier, sans points, sans virgules, sans alinéas, d'un seul trait.

« Cette technique, je la tiens de Neal Cassady. Il était serre-frein à la Southern Pacific et j'ai écrit deux livres sur lui. Il m'a écrit une fois une longue lettre de 40.000 mots, un chef-d'œuvre littéraire, dans laquelle il me racontait seulement ce qui s'était passé un jour à Denver au cours d'un match de football, avec les détails. C'était du Dostoïevski. J'ai compris que c'était comme ça qu'il fallait raconter les histoires.

« La bonne façon d'écrire, c'est de s'emballer sur une histoire vraie et de la raconter comme un conteur, comme le faisaient Homère, sans doute, et Shakespeare. Il y a une grande spontanéité chez Shakespeare aussi, vous savez ! Ses éditeurs disaient que tous ses manuscrits étaient parfaitement nets, sans une rature, sans une correction, sans un rajout. »

Kerouac ouvre une nouvelle boîte de bière. Sa mère passe la tête dans la porte pour demander si l'émission de télévision ne dérange personne.

« Entre, maman ! Viens dire quelque chose, toi aussi.

— Je n'ai pas grand-chose à raconter, dit-elle, *sauf que ceux qui lisent ses livres écrivent un tas de choses horribles sur lui, mais elles ne sont pas vraies. Je le sais bien, je suis sa mère.*

« De temps en temps, il part, il va voir des amis, il s'embarque sur un bateau mais il revient toujours. C'est vraiment un gentil garçon. Venez que je vous montre quelque chose. »

Elle se dirige vers la chambre à coucher de Jack.

« S'il était si mauvais qu'on le dit, est-ce qu'il aurait ça ? », demande-t-elle en désignant un crucifix d'argent accroché au-dessus du lit. *« Et ça ? »* — elle montre les perles d'un rosaire sur la table de chevet. *« Il le portait autour du cou, mais il s'est cassé. »*

Un grand saint du Middle West

Kerouac se tient debout, sa boîte de bière derrière le dos, écoutant sa mère avec un certain respect.

« Regardez », dit-il avec fierté en montrant une ampoule fixée sur le mur au-dessus du lit et une liasse de papiers accrochée à un clou. *« J'ai installé ça pour noter les pensées qui me viennent en rêve. J'appelle ça mes « feuilles de chevet ». Quand une phrase me vient en rêve, je me réveille, j'allume et je l'écris. »*

Il arrache le feuillet du dessus et lit : *« La mort s'accroche au fond de sa propre ténèbre... La volonté de l'homme, déjà inscrite au ciel, étrange volonté... Je reçois plus de grâce d'une tumeur purulente au cerveau. »*

— Qui peut comprendre des choses pareilles? dit la mère. *Pas moi, en tout cas.*

— Eh bien, explique-t-il, *ça veut dire que je suis fou. Que je ne reçois pas assez de grâce. Que je peux en recevoir davantage d'une tumeur purulente au cerveau que du ciel. C'est une pensée religieuse.*

— Il boit un peu trop, dit aussi sa mère, *mais j'aime bien ses amis, même Neal Cassady, qui est un peu excentrique. Il y en a un seul que je ne laisserai jamais entrer ici.*

— Elle parle d'Allen Ginsberg, dit Kerouac.

— C'est vrai, crie sa mère. *J'ai peur de lui. Un jour, j'ai lu une lettre qu'il avait écrite à Jack et dans laquelle il insultait les prêtres.*

— Il disait aux moines franciscains d'ôter leur froc, explique Kerouac.

— Eh bien, ça m'a révoltée !

— Allen est l'homme le plus charmant du monde, dit Kerouac, sa mère partie.

« Je l'ai connu à l'Université Columbia, où j'étais venu en 1940 pour jouer arrière dans l'équipe de football (1). Je me suis cassé une jambe au cours du troisième match de l'année et j'ai passé toute la saison avec des béquilles, à manger d'énormes steaks. C'était merveilleux. C'est là que j'ai commencé à lire Thomas Wolfe (2).

« Après ça, je me suis retrouvé dans la marine, mais j'ai été démobilisé au bout de deux mois : « Personnalité schizoïde *». On m'avait donné un fusil et on m'avait envoyé sur le terrain de manœuvre : demi-tour à droite, demi-tour à gauche. Alors j'avais dit : « Oh ! je ne veux pas faire tout ça, moi », et j'étais allé à la bibliothèque pour lire tranquillement.*

« Ensuite, j'ai travaillé dans des stations d'essence, puis je me suis embarqué pour le Pôle Nord dans la marine marchande. Quand je suis revenu, en octobre 1942, j'ai pris un appartement à l'Université Columbia et tous les intellectuels venaient chez moi avec des livres et des bouteilles.

« J'ai été marié deux fois, à 22 ans et à 28 ans. Les deux fois, ça n'a duré que six mois. Ma première femme était une fille de famille — très riche — de Grosse Point, Michigan, mais nous n'avions jamais un sou et nous nous nourrissions de sandwiches à la mayonnaise. Alors un jour je lui ai dit : « Ça va comme ça, retourne dans ta famille et mange à ta faim. » *Elle était gentille. Mais la seconde, je ne l'aimais pas. Elle n'aimait aucun de mes amis et mes amis ne l'aimaient pas. Mais elle était belle. Je l'avais épousée parce qu'elle était belle.*

« C'est à cette époque que j'ai connu Allen Ginsberg. Il y avait aussi ce grand personnage de Saint-Louis, Bill Burroughs, le petit-fils de l'inventeur de la caisse enregistreuse. Il s'était groupé autour de lui une bande de jeunes intellectuels riches et décadents.

« Aucun des types de la bande n'était vraiment méchant, sauf peut-être Phil White. Il tuait les épiciers, mais nous ne l'avons découvert que plus tard, quand il a été arrêté.

« Et puis en 1954, je suis retourné à Lowell, dans le Massachusetts, où j'avais vécu quand j'étais petit. Je suis allé dans l'église où j'avais fait ma confirmation. J'étais tout seul dans l'église, tout seul dans le grand silence, et tout à coup, j'ai réalisé que « beat » *signifiait* « béatitude », « béatifique ». *Dans cette église, j'étais en état de béatitude. Mais l'expérience ne vaut que pour moi, je crois.*

« La Beat Generation », *c'est le titre que je voulais donner à* « On the road ». *Aujourd'hui, ils veulent faire un film sous ce titre, mais mon agent littéraire va leur faire un procès. J'ai aussi écrit une pièce qui s'appelle* « La Beat Generation ». *Elle est sur Neal Cassady, comme mon meilleur roman, « Visions de Neal ».*

« Neal est un gosse, mais c'est une sorte de Charlie Chaplin. Il a été découvert par un avocat qui venait voir son père, un Indien alcoolique. La porte lui a été ouverte par un gamin de 15 ans, sans pantalon. C'était Neal, dérangé pendant qu'il faisait l'amour avec la bonne. L'avocat l'a emmené chez lui, l'a mis à l'école, lui a fait lire la grande littérature, Schopenhauer, etc., et un jour nous avons vu débarquer Neal à Columbia.

« De tous les gens que je connais, c'est Neal qui fait le plus penser à Dostoïevski. Il ressemble à Dostoïevski, il est joueur comme Dostoïevski, il a la même attitude vis-à-vis de la sexualité que Dostoïevski, il écrit comme Dostoïevski. C'est de lui que je tiens mon style, mon rythme. Neal, c'est un grand saint du Middle West. Nous nous aimons beaucoup. »

« Mon crime est le pire : le bonheur »

Dans le parloir de la prison San Quentin, le détenu n° A 47.667 s'essuie

→

(1) Il s'agit évidemment de football américain.

(2) Ecrivain américain né en 1900, auteur notamment de « La Toile et le Roc », « Au Fil des Temps », « Aux sources du fleuve ».

La chirurgienne Else K. La Roe a rendu le goût de vivre à des milliers d'hommes et de femmes accablés par la honte

Nous ne nous étonnons plus de voir les vedettes changer de nez, se faire remonter les seins ou effacer les rides. Mais savons-nous combien d'hommes et de femmes anonymes, accablés par une affligeante anomalie, ont retrouvé le goût de vivre grâce à cette science en perpétuel progrès qu'est la chirurgie esthétique ? Dans « La Chirurgienne » un extraordinaire document que publient les Editions Del Duca, le docteur Else K. La Roe, directrice d'une célèbre clinique de Manhattan, vient de révéler les cas les plus dramatiques qui lui furent soumis au cours de sa carrière. Ces « histoires vraies » hanteront longtemps le lecteur : Jane qu'un acné monstrueux allait conduire au suicide ; Bill qui avait un sein de femme ; John dont Else K. La Roe refit un homme. « La Chirurgienne » ? Toute la misère et tout l'espoir humains.

Communiqué.

A la **Librairie MANGAUT**, 128, boulevard Haussmann (8e), le jeudi 21 mai, à partir de 17 heures, **J. BENOIST-MECHIN** signera son livre, **UN PRINTEMPS ARABE**, qui vient de paraître et dont le succès est considérable.

Communiqué.

les deux mains sur son pantalon avant d'en tendre une :

« Comment allez-vous ? Je suis Neal Cassady. Pour la vente de marihuana (3), *le code prévoit de cinq ans à perpétuité. La même chose que pour un vol à main armée. C'est pourquoi je suis ici.*

« Il n'y a rien de mal à fumer de la marihuana. En tout cas, ça ne peut gêner personne. J'en ai fumé pendant des années et je n'ai jamais eu un accident. J'ai été serre-frein à la Southern Pacific pendant dix ans et je n'ai jamais manqué un convoi. J'étais dans le train électoral du Président Eisenhower en 1952. Est-ce qu'il a déraillé ?

« Beat » ? Ça veut dire « béatifique ». Pour moi, cela évoque les visions béatifiques, c'est-à-dire les plus hautes qu'un homme puisse avoir. La marihuana est un raccourci pour les atteindre. Et c'est pour ça que je suis ici.

« Chacun essaye de sortir de lui-même d'une façon ou d'une autre. La marihuana est le meilleur moyen, le plus facile, le moins débilitant.

« Mon crime est le pire : le bonheur. Et aujourd'hui, j'ai cette menace suspendue au-dessus de ma tête: la prison à vie.

« Les livres de Jack et toute cette histoire de « Beat Generation » *ne m'intéressent pas. Jack et moi, on s'est bien amusés, d'accord, mais j'en ai fini avec tout ça. »*

La génération des souliers frits...

La « party » a lieu au second étage d'un immeuble triste, à la limite de Greenwich Village et de l'East Side. L'hôtesse, qui m'ouvre la porte, est une amie intime de Jack Kerouac. Elle a déjà écrit un roman et touché 500 dollars (250.000 francs) d'avance.

Elle m'introduit dans une pièce étroite et haute de plafond, aux murs incomplètement barbouillés d'une peinture gris-bleu.

Des couples, surtout masculins, sont assis là où l'ameublement le permet et discutent. Sur une table, quelques verres, des bouteilles de bière et deux cruches de vin blanc.

Ceux qui ne s'intéressent pas essentiellement au vin blanc sont groupés autour d'un jeune homme maigre, assis au bord d'un divan, une bouteille de bière serrée entre ses genoux. Il porte un chandail noir à col roulé et des blue-jeans patinés par l'âge. Ses cheveux noirs sont rejetés en arrière. Son regard est voilé par d'épaisses lunettes concaves. Il s'appelle Allen Ginsberg, il a 32 ans et il est poète.

« *C'est vrai,* dit-il en réponse à une question, *que j'ai inspiré le personnage de Carlo Marx dans le livre de Kerouac,* « On the road ». *Des tas de gens croient qu'il m'a appelé Carlo Marx parce que j'aurais été autrefois d'extrême-gauche ou parce que ma mère a été membre du parti communiste (ce qui est vrai). Ce n'est pas du tout pour ça. C'est simplement parce que Jack était très emballé à l'époque, comme nous tous d'ailleurs, par Harpo Marx.*

« Tout ça n'est pas concerté. Il s'agit presque toujours d'accidents littéraires. Prenez la « Beat Generation ». *Je suis sûr que Jack ne s'est pas pris la tête entre les mains pour trouver un qualificatif pour sa génération et qu'il ne s'est pas dressé tout à coup en criant :* « Eureka, ça y est ! » *Il a lâché un jour par plaisanterie :* « Oh ! nous sommes une génération beat », *et la formule a pris. Il m'avait dit une fois :* « L'ennui avec toi, Ginsberg, c'est que tu es un déchet hirsute. » *J'aurais pu aussi bien écrire un article dans le* « New York Times » *et proclamer :* « Voici la génération des déchets hirsutes. » *Ou :* « La génération des souliers frits. »

(3) Drogue que les Américains importent du Mexique et qu'on appelle aussi « chanvre indien », très répandue dans les milieux des musiciens de jazz et parmi une partie de la jeunesse américaine.

SUR LE FRONT DU
CANCER

Toutes les six minutes, un Français meurt du cancer, mais toutes les dix minutes un cancéreux est guéri. Il est donc faux de croire que le mal est incurable. Mais le cancer est-il héréditaire ? Est-il contagieux ? Le tabac le fait-il naître ? Notre alimentation le favorise-t-elle ? Les radiations atomiques augmentent-elles le risque de leucémie ? Est-ce des cornues des chimistes que sortira le remède au fléau du XX[e] siècle ? Autant de questions que Robert Clarke, chroniqueur scientifique d'un grand journal parisien, a posées aux cancérologues du monde entier et dont il donne les réponses dans « Sur le Front du Cancer » qui vient de paraître aux Editions del Duca dans la collection le Demi-Siècle de la Science.

Je me lève pour être présenté à un jeune poète aux cheveux filasse et aux joues rouges, Edward Marshall.

« *Il s'agit surtout d'un mouvement religieux,* m'explique-t-il sans jamais cesser de sourire. *Je suis moi-même* un *congrégationaliste de Concord, dans le New Hampshire. Et l'Eglise congrégationaliste a ouvert à San Francisco une mission pour les poètes « beat ». Beaucoup de prêtres voient dans notre poésie un retour à l'Ancien Testament, une parenté avec les anciens prophètes judéo-chrétiens qui prêchaient dans le désert. Nos œuvres sont d'essence religieuse. Je connais un pasteur qui prétend que le seul mouvement comparable dans l'histoire américaine est celui des transcendantalistes — vous savez, Emmerson, Thoreau... »*

(New York Post Photograph.)

ALLEN GINSBERG ET LE ROI JONES
L'ennui, c'est que tu es un déchet hirsute.

Le seul mouvement perceptible dans l'assistance, cependant, n'est ni religieux, ni littéraire, mais orienté vers la chambre à coucher. Nous y entrons, avec Marshall, et nous y trouvons une dizaine de couples occupés à économiser l'électricité. Le seul éclairage de la pièce provient du cadran de l'électrophone. Plusieurs couples dansent, presque tous sans souliers, certains nus jusqu'à la ceinture. D'autres sont allongés sur le lit. Rien d'inconvenant cependant, puisqu'il n'y a pratiquement que des hommes.

Revenu dans la première pièce, je trouve Ginsberg engagé dans une discussion avec une jeune femme assise à côté de lui :

— *Pourquoi êtes-vous habillée comme ça ?* lui demande-t-il.

— *Qu'est-ce qui vous étonne ? Que je sois propre ?*

— *Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? Avez-vous déjà écrit quelque chose ? Etes-vous un auteur ?*

— *Non. Je travaille chez Harper's* (4).

— *Harper's ? Vous avez dit Harper's ? Alors c'est à cause de vous que Robert Creeley n'a pas été publié ! Vous avez refusé un livre de Robert Creeley. Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Mon Dieu... Un livre de Robert Creeley. Monstre! Monstre ! Vous êtes le Diable !*

(4) Grande maison d'édition newyorkaise.

Ginsberg se lève et empoigne la jeune femme à la gorge. Il ne la lâche que lorsque le chevalier servant de la dame, accouru au bruit, lui agite ses poings sous le nez. Quelques instants plus tard, la victime et son compagnon quittent la soirée, accompagnés dans l'escalier par les cris de l'hôtesse : « *Vous ne le comprenez pas ! Vous ne le comprenez pas du tout !* »

Allongé sur le divan, Ginsberg explique :

« C'est la seconde scène que j'ai avec quelqu'un de Harper's. Ils me croient sans doute fou, mais si cela se reproduit assez souvent, ils commenceront à réfléchir. Ils se demanderont si ce n'est pas eux qui ont tort. »

Un instant plus tard, il est debout, étreignant et embrassant tout le monde dans l'appartement en proclamant : « *L'amour... aimer, voilà ce qui est important !* »

Des prophètes hurlant dans le désert

Il y a un mois, à Chicago, une femme a demandé à Ginsberg :

— *Pourquoi est-il tellement question d'homosexualité dans vos poèmes ?*

— *Mais, madame,* a-t-il répondu, *c'est parce que je suis pédéraste !*

Ce n'est pas si simple.

« *Je couche,* a précisé Ginsberg un peu plus tard, *avec des hommes et avec des femmes. Je couche avec qui je veux.*

« *Je crois en l'amour,* déclare-t-il. *Autre chose : je trouve honteux que les hommes de notre civilisation aient tellement peur de leur propre vie sexuelle, tellement peur que les autres en apprennent quelque chose qu'ils vivent dans une atmosphère de dissimulation permanente et transforment leur vie en une tragédie ridicule.*

« Je crois donc nécessaire que les poètes abordent franchement ces problèmes intimes, lorsque ceux-ci entrent dans le cadre de leur poésie, et qu'ils ne cherchent pas à les masquer ou à se dérober devant eux. La vie est pleine d'expériences étranges. »

Celle de Ginsberg en tout cas. Il a été porteur dans une gare d'autocars. Il a écrit les discours d'un candidat au Congrès. Il s'est déshabillé dans des soirées galantes en proclamant que ceux qui refusaient de le faire avaient honte de leur corps. Il a travaillé pour l'Associated Press. Il s'est engagé comme matelot sur des caboteurs. Il a ronéotypé des circulaires pour un syndicat. Il a lavé la vaisselle dans des restaurants innommables — qu'il continue d'ailleurs à fréquenter comme client.

Il a hébergé des voleurs et recélé leur butin en pensant que Dostoïevski l'approuverait. Il a été interné huit mois dans un asile d'aliénés en soupçonnant tout du long que c'étaient es autres qui étaient fous. Il a essayé l'héroïne, la cocaïne, le peyotl, la morphine, mais prétend n'en être jamais devenu l'esclave. De New York à San Francisco, il a groupé dans un mouvement littéraire clandestin les jeunes poètes qui s'ignoraient jusque-là.

Si Jack Kerouac a pu être appelé le saint Jean de la Beat Generation, Ginsberg a été son saint Pierre. Sa première œuvre publiée a été un poème intitulé « Howl » (« Hurlement »).

« *Je l'ai écrit,* dit-il, *sur un rythme inspiré de la liturgie hébraïque — le rythme des chants des prophètes tels que les rapporte l'Ancien Testament. C'est cela que j'ai voulu représenter : les prophètes hurlant dans le désert. La Beat Generation n'est pas autre chose : des prophètes hurlant dans le désert contre une civilisation absurde. C'est Jack Kerouac qui a trouvé le titre. Je lui avais envoyé le manuscrit et il m'a répondu :* « J'ai bien reçu ton hurlement... »

« Howl » est devenu rapidement le manifeste de la « Beat Generation », dont « On the road », de Kerouac, avait été la Bible. Et si le talent de Ginsberg n'y avait pas suffi, l'inspecteur des Douanes et les services de police de San Francisco eussent assuré sa célébrité en essayant d'interdire la diffusion du poème. Aujourd'hui, plus de 20.000 exemplaires en ont déjà été vendus.

Une morale inhumaine

« *Ma mère,* raconte Ginsberg, *était folle. Elle croyait qu'elle avait des fils électriques dans la tête. Elle a vécu dans des hôpitaux psychiatriques pendant presque toute mon enfance. Elle en sortait tous les deux ou trois ans mais il fallait chaque fois la réinterner. Cela m'a marqué parce que cela m'a donné l'habitude de m'occuper de quelqu'un de fou. Cela m'a fait comprendre que, si ravagée que soit une âme, il ne fallait jamais renoncer à lui donner de l'amour, à lui donner de la sympathie. C'est pourquoi j'ai été tellement emballé par Walt Whitman. Vous connaissez cette phrase de lui ? : « Tant que le soleil ne t'aura pas rejetée, je ne te rejetterai pas. » Je n'ai jamais rejeté ma mère.*

« Ce qu'il faut, c'est ne pas avoir peur d'être lié à un être qui souffre, de partager sa souffrance. Or toute la morale américaine consiste à piétiner ceux qui sont à terre, ceux qui souffrent. Le culte américain du succès est inhumain mais il ne survivra pas. Il ne peut pas survivre parce qu'il est contraire à la parole de Dieu. »

Ginsberg a écrit plusieurs poèmes pour sa mère et il lui a dédié « Howl ».

« Je lui en ai envoyé un exemplaire à l'Hôpital des Pèlerins, en 1955, et elle m'a répondu : « Je suis heureuse qu'on publie tes poèmes. J'aurais tant voulu être hors d'ici, être à la maison quand tu étais jeune. J'aurais été jeune moi-même. Je suis dans la fleur de l'âge, tu sais ! » Elle est morte le jour où elle a écrit cette lettre. »

Allen Ginsberg a été arrêté en 1949 pour hébergement de malfaiteur et recel. Un soir, la voiture dans laquelle il se trouvait avec deux amis s'est engagée dans un sens interdit, a manqué de peu un agent et s'est retournée. Ginsberg et la jeune femme qui l'accompagnait ont pu s'enfuir mais la police a découvert dans la voiture le conducteur et plusieurs manuscrits de Ginsberg portant son adresse. Lorsque les policiers se sont présentés à l'adresse indiquée ils ont trouvé Ginsberg, la femme, un nommé Herbert Huncke, et pour 10.000 dollars (5 millions de francs) de marchandises volées.

« *Huncke,* raconte Ginsberg, *avait frappé un jour à ma porte, les pieds en sang d'avoir marché pendant des jours. Il était malade, il ne savait pas où aller et je lui ai dit de s'installer chez moi. Il est resté trois semaines au lit dans un état de grande dépression. J'avais peur qu'il ne se sui-*

cide. *Finalement, il a un peu repris goût à la vie et il s'est mis à voler des pièces détachées de voitures. Je voyais qu'il souffrait. Je n'avais pas à le juger et je ne me suis pas mêlé de tout ça.* »

Condamné, Ginsberg s'est vu proposer le choix entre la prison ou l'asile.

« *Comme j'étais déjà un peu tordu, avec mes visions, j'ai choisi l'asile. Mes visions ? Elles ont eu lieu à Harlem, dans ma chambre, au sixième étage. J'étais dans mon lit, feuilletant un volume de Blake et j'ai eu tout à coup une hallucination auditive. J'ai entendu la voix de Blake* (5) *me lire trois poèmes, « Un tournesol », « La rose malade » et « La petite fille perdue ». J'ai levé les yeux, j'ai vu le ciel et j'ai eu une révélation de l'éternité qui a duré quelques secondes. Ces visions se sont reproduites trois ou quatre fois pendant la semaine, et elles me faisaient connaître un bonheur absolu. J'avais le sentiment d'être aimé de Dieu et d'avoir toujours attendu ce moment où il se révélerait à moi. Et puis j'ai eu une dernière vision, pénible, celle-là, en marchant dans l'Université Columbia. J'ai eu l'impression que l'univers s'était retourné comme un gant et qu'il allait me dévorer.* »

« Je crois que ces types ont du talent »

Avec d'autres jeunes poètes de la Beat Generation — Gregory Corso, Peter Orlovsky, Le Roi Jones, Edward Marshall, Ray Bremser et plusieurs autres — Ginsberg organise des tournées de conférences et de « lectures » dans les universités de l'Est américain. Il vit de ses droits d'auteur et des honoraires qu'il touche pour ses conférences, le tout représentant parfois 80 dollars (40.000 francs) par mois.

Récemment — par autorisation spéciale — il a enregistré sur magnétophone, à la Bibliothèque du Congrès, un poème contre l'Amérique intitulé: « America ». « *Si je vivais en Russie* a-t-il dit, *j'aurais sans doute écrit un poème attaquant la Russie.* »

A Ketchum, dans l'Idaho, un écrivain barbu mais qui n'a rien de « beat » hausse les épaules :

« *Je n'ai jamais cru à toutes ces étiquettes qu'on donne aux générations et je ne me suis jamais rangé sous aucune,* déclare Ernest Hemingway.

« *J'écris depuis* 1921, *nous sommes en* 1959 *et je n'appartiens à aucune génération. Je me suis contenté de mettre en exergue à mon roman « Le Soleil se lève aussi », une phrase de Gertrude Stein dans laquelle elle déclarait que notre génération était perdue. Moi, je ne la trouvais pas perdue du tout et j'ai équilibré cette citation par une autre de l'Ecclésiaste. L'une donnait l'opinion d'une femme. L'autre celle d'un homme.*

« *La différence entre la prétendue Génération Perdue et la Beat Generation, c'est que la seconde se fait de la publicité et lance un « mouvement ». A notre époque, il n'y avait aucun mouvement. Il y avait des gens qui écrivaient et qui avaient plus ou moins le même âge, dont certains avaient fait la guerre, dont d'autres ne l'avaient pas faite et le regrettaient ou s'en félicitaient. Personne ne donnait de conférence et personne ne cherchait à qualifier la génération à laquelle il appartenait.*

« *Les temps sont devenus plus durs ou plus faciles, je ne sais pas. Je touchais plus d'argent à l'époque et pourtant j'en gagne plus aujourd'hui. Il est donc possible que les gens aient maintenant besoin de se faire de la publicité. Autrefois, elle se faisait toute seule. Maintenant, il faut la faire soi-même. Je crois que c'est une des différences fondamentales.*

« *Mais cela ne veut pas dire que ceux qui travaillent d'un côté de la rue aient quoi que ce soit contre ceux qui travaillent sur le trottoir d'en face. D'après ce que j'ai pu voir, ils n'ont aucune technique nouvelle, sauf la colère, mais je crois que ces types ont beaucoup de talent et je leur souhaite la plus grande chance.*

« *Seront-ils la voix des années 1950 ? Je l'espère. Si leurs livres sont suffisamment bons, on les lira. S'ils ne le sont pas, aucune publicité, si intensive soit-elle, ne les sauvera. Elle fera seulement gagner de l'argent à quelques personnes.* »

ALFRED ARONOWITZ.

(Reprinted by permission. Copyright 1959 New York Post Corporation.)

(5) William Blabre, peintre et poète anglais (1757-1827).

Les beatniks entre eux

« *Je te regarde et je vois la révolte. Je vois les stigmates de l'alcool et de la drogue. Je vois la douleur et le renoncement. Ronald ! quelle bonne tête tu as !* »

« *Inutile, Rock. C'est fini. Tu préfères le vin au whisky, tu refuses de te laisser pousser la barbe et maintenant tu parles de m'épouser. Mais pour qui me prends-tu donc ?* »

« *On va l'appeler « Lolita » !...* »

« *Ce qui me débecte, c'est cet air « plus-tordu-que-nous » qu'il se donne !* »

1

2

3

4

Sans paroles.

(C) 1959, by William F. Brown II

ROMANS

● *Un livre scandaleux affirme : le corps d'une femme est son âme.*

La révocation de l'Edit de Nantes

par Pierre Klossowski. Ed. de Minuit. 186 pages, 1.800 francs.

« LA Révocation de l'Edit de Nantes » n'est pas, tant s'en faut, un livre historique. Peut-être certains lecteurs, s'étant mépris sur le titre, se mordent les doigts. Il se peut que d'autres bénissent une confusion à la faveur de laquelle ils se sont plongés dans un monde qui ne cesse de devenir inquiétant, car, par le biais de l'érotisme, sont posées les graves questions de la liberté de l'homme et de la femme, des relations du corps et de l'esprit, de la foi et de l'athéisme.

Livre scandaleux, livre hautement immoral : mais c'est qu'il a dessein d'illustrer une certaine conception de la morale. Nous disons « illustrer », non pas « fonder », car la morale qui nous est proposée doit, d'évidence, beaucoup à Montaigne et beaucoup à Gide. Nous retrouvons, dans ce récit, les personnages que Pierre Klossowski avait déjà mis en scène dans « Roberte ce soir », ouvrage paru il y a six ans (1) et auquel manque la belle rigueur de « La Révocation ».

Voici, à nouveau, Octave, professeur de Droit canon à la Faculté de théologie ; Roberte, sa femme, à présent médaillée de la Résistance, commandeur de la Légion d'honneur, député du parti radical, membre de la commission de l'Education nationale, et chargée d'exercer la censure. Enfin, Antoine, le neveu du couple, et qui attend de Roberte une éducation très peu sentimentale.

Le livre se présente sous la forme d'un journal, d'un double journal bien plutôt : l'un tenu par Octove, l'autre par Roberte, et « La Révocation » est faite de morceaux alternés de ces deux journaux intimes, tantôt celui de Roberte, tantôt celui d'Octave. Croyant, Octave l'est, de manière un peu particulière certes, mais on observera qu'il se rend fréquemment à « la guérite du confesseur » et récite ses prières, le soir, pendant que sa femme se déshabille. Roberte, au contraire, par ailleurs petite-fille et fille de pasteurs luthériens, est résolument, ou plutôt « naturellement », athée.

Pas de demi-mesure

Octave ne peut supporter cet athéisme. Il voit dans la vertu fondamentale de Roberte la source de son incroyance. Comment, en effet, s'ouvrir à la grâce si l'on n'a pas péché ? Dès lors, Octave s'efforcera de transformer Roberte, de modeler une autre Roberte et faire d'elle une femme ignominieuse, mais sans lui permettre de découvrir que c'est lui qui la transforme, de crainte qu'elle ne se rebelle contre lui... Il tentera de lui faire croire que cette vie scandaleuse où il la précipite, c'est sa propre nature à elle, Roberte, qui la provoque. Octave veut donner à Roberte le sentiment du péché et qu'elle pèche « librement », parce que sa nature est fondamentalement mauvaise. Il pense que le désir de la rédemption suivra naturellement le sentiment du péché.

Or, l'attente d'Octave est déjouée :

(1) Editions de Minuit.

→

UNE NOUVELLE REVUE LITTERAIRE SOVIÉTIQUE

EDITEE PAR LE COMITE NATIONAL DES ECRIVAINS DE L'U.R.S.S.

« ŒUVRES ET OPINIONS »

rend compte de l'activité littéraire et artistique en U.R.S.S., publie en français les meilleurs romans soviétiques contemporains

AVEC LE NUMERO DE JUILLET COMMENCE :

« *Ils ont combattu pour la Patrie* » de CHOLOKHOV

Réception des abonnements à la **Librairie du Globe** 21, rue des Carmes, PARIS (5e) - C.C.P. Paris 9694-67. Un an : 1.000 francs

RJ

Vient de paraître...

JULLIARD

Janine ORIANO

Driss

Combien de fois par jour croisons-nous Driss, l'Algérien, dans les rues de Paris. Attiré par l'espoir d'une vie meilleure, Driss est venu en France pour chercher du travail. Il a bien un ami, mais peu à peu la misère et la solitude l'écartent de tous et il finit par errer, désespéré, dans la ville indifférente. Et le jeune paysan au cœur pur fait l'apprentissage de la colère. Le « Figaro » a pu dire récemment du roman de Janine Oriano qu'il était « une explication pathétique du drame de ces milliers d'hommes pour qui le mot « Fraternité » gravé à nos frontons n'est resté qu'un mot ».

Giovannella ZANNONI

Les passants de paille

Les tricheurs sont de tous les pays. Rome possède aussi les siens, voués au jeu, au flirt et à la solitude. Cette impuissance à vivre et à aimer, ce refuge dans la sensualité c'est le sujet des PASSANTS DE PAILLE, premier roman d'une jeune romancière italienne, dont la traduction française vient de paraître. Ce récit intelligent et sensible nous introduit dans la faune pittoresque qui gravite autour des grands producteurs de cinéma internationaux. Peinture du « mal de la jeunesse », étude d'un milieu que l'auteur connaît bien. Voici un début remarquable.

JULLIARD

VL. NABOKOV

La vraie vie de Sébastien Knight

aux

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Un chef-d'œuvre de l'auteur de LOLITA

Les deux visages de FORMOSE

Le grand journaliste italien Felice Bellotti vient de nous donner un ouvrage de grande classe avec « Formose, l'île aux deux visages » (Editions del Duca). Mais ce beau livre sérieux et documenté est aussi l'œuvre d'un reporter qui sait voir et faire voir. Des coupeurs de tête qui ne décapitent jamais les blonds aux yeux bleus, aux Yamis qui ignorent le crime comme le châtiment, le pittoresque abonde. Inoubliables aussi ses portraits d'aventuriers comme ce Pacheco qui, après avoir occis sa femme et le moine qui l'avait séduite, devint le roi de l'endroit en épousant la fille de la grande prêtresse. L'actualité est aussi présente. On apprend avec stupeur à quelle tragique réclusion s'est condamnée, nouvelle comtesse de Castiglione, Mme Tchang Kaï Chek. Le visage et le corps de celle qui fut une des plus jolies femmes du monde sont ravagés par une maladie inguérissable. Sous les lampes et devant les miroirs voilés, invisible même aux plus proches collaborateurs de son mari, elle reste l'âme de la résistance à la Chine de Mao. C'est un des personnages les plus dramatiques de ce « Formose, l'île aux deux visages ».

Communiqué.

HAN SUYIN

La montagne est jeune

roman

l'amour au Népal

par l'auteur de

MULTIPLE SPLENDEUR

STOCK

Roberte se livre à la dépravation (et le récit des scènes érotiques occupe une place importante dans le livre, toujours discret, toujours « dérobé », si l'on peut dire), mais elle n'acquiert pas, pour autant le sentiment du péché. Elle explique cette carence, ou bien cette vertu, par la « nature » même de la femme : chez elle, le corps est inséparable de l'âme... « *Rien ne nous est plus étranger, par essence, que la distinction du physique et du moral* », dira Roberte. Ailleurs, « *une femme est totalement inséparable de son propre corps ; notre amour-propre souffre de la moindre égratignure* »... Encore, « *Le corps* (d'une femme) *est bien son âme* »... Une autre fois, elle évoque la révocation de l'Edit de Nantes : les protestants ont favorisé, en refusant le giron catholique, l'esprit de « libre examen » ; ils ont permis que des êtres revendiquent le droit et le devoir « *de trouver en eux-mêmes ce qui est bon, juste et véridique* » ; de là que leur soit épargnée la malédiction du péché. Or, nous l'avons dit, Roberte a reçu, enfant et adolescente, une éducation protestante. Ainsi, de par sa nature même de femme et par la grâce du courage que montrèrent ses aïeux, elle peut connaître que la honte n'est pas honteuse, et justifier, par la seule référence à son propre système de valeurs, les actes immoraux où elle se complaît.

Dans l'ignominie, Roberte trouve son équilibre, une tranquille assurance, sa liberté de femme. A la fin du livre, elle décide, son mari mort, de se consacrer à Antoine, le neveu, et de faire son « éducation » pour lui éviter les échecs, les frustrations promises aux adolescents, et qui, eux, conduisent au sentiment de la honte.

Comme on le voit « La Révocation de l'Edit de Nantes » ne souffre pas de demi-mesure : il est à proscrire tout entier, ou tout entier à recommander.

YVES BERGER.

PIERRE KLOSSOWSKI

A proscrire tout entier, ou tout entier à recommander

CONTRE-EXPERTISE

Les jeunes hommes ont jugé Montherlant. Yves Florenne a relu « Les Jeunes Filles ».

Montherlant auteur comique

SOUS le titre un peu empêtré de « Romans et œuvres de fiction non théâtrale », « La Pléiade » publie le second volume de l'œuvre de Montherlant, le premier étant consacré précisément aux ouvrages de « fiction théâtrale » ; un peu prématurément d'ailleurs, puisque « Port-Royal », solennellement donné pour son « testament » dramatique par l'auteur qui, à l'imitation de Racine, se retirait du monde de la scène, à ce testament, dis-je, vient régulièrement s'ajouter codicille sur codicille : nous pouvons déjà espérer qu'il y en aura suffisamment pour nourrir une nouvelle Pléiade. En attendant, nous voici en état d'embrasser du regard toute l'enfilade de la galerie romanesque.

Presque en même temps paraît un petit livre collectif : « Montherlant vu par des jeunes de 17 à 27 ans » (1). Sérieux, vibrants, parfois un peu appliqués et d'un tour qui sent son université (certains sont des extraits de « diplômes »), d'autant plus émouvants d'ailleurs, ces essais sont fort significatifs, à l'égard d'un écrivain qui, au contraire de quelques autres, peut se flatter de n'être pas allé à « la pêche aux jeunes ». Ceux-ci — ceux d'ici, à tout le moins — lui rendent une justice à laquelle il ne saurait être insensible. L'un de ces écrits est posthume : son auteur avait exprimé la volonté d'être enseveli avec un livre de Montherlant. Un écrivain qui a eu un tel « critique » peut supporter tous les autres.

Quant aux limites d'âge, on les a ainsi arrêtées, sans doute parce que le chiffre 7 est nombre d'or, et parce que Montherlant lui-même a écrit quelque part que la jeunesse lui semblait finir vers 27 ou 28 ans. Il a ajouté: « Du moins pour les hommes. »

On se gardera de voir dans cette restriction une galanterie : c'est plutôt vers 17 ans que finirait la jeunesse des femmes avec, pour les plus privilégiées, quelques années de grâce. Costals ne me démentira pas.

Le baiser à la lépreuse

Mais Costals n'est pas Montherlant. Celui-ci, dans son « Avertissement » aux « Jeunes filles » (destiné moins aux jeunes filles qu'aux adultes malveillants) s'en défend non sans humeur ni quelque hauteur. Inventez-vous un héros sublime, personne n'a l'idée de l'identifier à vous même; le personnage est-il antipathique, on le rapporte aussitôt à vous. D'ailleurs, Costals est-il antipathique ? C'est de la sympathie, au contraire, que je me sentirais assez souvent pour lui. Et puis, « souffrir avec » ou « souffrir contre », la différence est-elle si grande ? On aimerait trouver, chez nos jeunes exégètes, une réponse à cette question-là, et à quelques autres touchant Costals. Or, dans cette « vue de Montherlant », nullement cavalière pourtant, à peine est-il fait allusion au cycle des « Jeunes filles ». On ne peut que le regretter avec M. de Montherlant lui-même : une étude sur cette suite eût été bien instructive ; et plus encore deux études d'un et d'une, entre 17 et 27 ans. A la réflexion, cette abstention surprend, intrigue.

Costals, décidément, vaut mieux que sa réputation. Que lui reproche-t-on ? D'être cynique ? C'est-à-dire franc (« *Vous êtes trop franc, mon lieutenant,* lui disait son ordonnance, *vous vous ferez tuer.* ») D'être cruel ? Sans doute. Par exemple, il inflige à l'excès, à ses victimes, le supplice de la douche écossaise. Mais ce n'est nullement par sadisme délibéré. Pas même par méchanceté : par bonté pure, au contraire. C'est que lui-même passe sans cesse du froid au chaud ou au tiède. Ces sautes de températures ne sont qu'un aspect de la fameuse « alternance » qui règle, pour Costals et pour Montherlant, leur vie, leur génie, leur destin. On peut plaindre l'objet féminin qui se trouve entraîné par cette puissante, irrésistible pulsation. Mais aussi, pourquoi l'objet mal aimé veut-il fixer cet homme de flux et de reflux avec le vieux clou du mariage ? Bien sûr, elle ne fait qu'obéir, la demoiselle, au génie de son espèce. L'homme se défend, manque de succomber, triomphe enfin de l'Hippogriffe. Aussi bien, il a percé à jour la « vraie jeune fille » (qui n'est plus vraie du tout, et déjà plus très jeune, pensez : 21 ou 22 ans) ; ce n'est pas lui qu'elle aime, c'est le mariage. Le mariage avec lui, certes, et en lui. En quoi elle le préfère. Il trouve que c'est trop ou trop peu.

Je parle, bien entendu, de Solange, qui excite la compassion et, partant, le désir. Et ne me parlez pas d'Andrée Hacquebaut ! Rien de plus haïssable, toujours, que la femme qu'on n'aime pas. Mais celle-ci passe les bornes. On trouve Costals encore trop doux avec elle. A chaque coup, on s'écrie : « *C'est bien fait* » ; et aussitôt : « *Encore !* » L'étonnant est qu'il ne la tue pas. Il a peur sans doute de n'en pas venir à bout : vulnérable, mais immortelle. Increvable, si vous préférez. Il finit par opposer à cette goule la charité de l'indifférence et du silence. Elle, hélas! elle continue de parler, c'est-à-dire d'écrire. Costals, sagement, n'ouvre plus les lettres. L'auteur devrait bien l'imiter — pitié aussi pour le lecteur ! — et se borner par exemple à figurer en pleine page une petite enveloppe scellée : ci-gît un morceau d'Andrée Hacquebaut.

Oui, on a médit de Costals, on l'a hypocritement accablé parce qu'il se dit tout naïvement à lui-même (et à quelques confidentes et confidents choisis), sans se soucier d'être entendu, ce que tous les hommes se diraient si seulement ils osaient aller jusqu'au bout de leur pensée. (Pour qu'il y ait un bout, encore faut-il qu'il y ait une pensée.) Or, la plupart sont comme le docteur Lobel : « *Il croyait que de tels sentiments n'existent que s'ils ne sont pas exprimés.* »

Tout au contraire de Costals, combien d'hommes sont dépourvus, pour les femmes de la fameuse pitié, de cette patience (pour une part, peut-être, expérimentale), de cette tendresse qui le dévorent ? Et qui peuvent aller jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à cette espèce de saintété dans la charité. Car enfin, « le baiser à la lépreuse », ce n'est pas rien. Sous le masque du détachement, du défi ou du plaisir, voilà la grandeur.

Amour de l'enfance

Mais où est l'amour ? Partout, sans doute, où Costals ne veut pas le voir ; où il lui donne d'autres noms (un amour qui n'est pas, évidemment, l'amour-passion). Et sûrement là où il l'avoue, le confesse, le proclame : dans ce sentiment paternel si rare, si bouleversant et d'une telle puissance de sympathie qu'il va jusqu'à imaginer l'amour maternel (les pages sur Mme Dandillot, non moins admirables que celles sur Brunet). En vérité, ce grand, cet inépuisable amateur de femmes, il n'aime (honni soit... faut-il le dire ?) que les jeunes garçons. Et au-dessus d'eux tous : le fils.

Non pas, d'ailleurs, « amateur de femmes » : ce qu'il hait et méprise chez les femmes, plus encore que chez les mâles, c'est l'adulte. Il pourrait reprendre à son compte le cri du héros de « Lolita » : « *Qu'elles ne grandissent jamais !* » Avec la même horreur que Costals, Humbert-Humbert emploie l'horrible expression « *femmes faites* », pire encore que « *hommes faits* » (« *comme les fromages* » note, un doigt sur la narine, Costals). Ce goût exclusif des filles très jeunes, ce n'est encore que l'amour de l'enfance. Celui qui ne peut « *entendre les mots « petite fille » sans sentir dans sa poitrine le premier mouvement des larmes* », écoutez-le : « *Je ne puis avoir ni désir ni tendresse pour une femme qui ne me rappelle pas l'enfant* »; et : « *Ce qu'on aime est toujours un enfant.* » A commencer par ce qu'on aime en soi.

Ce que je reprocherais à Costals ce n'est pas de n'aimer point les femmes: il les aime tant et si bien qu'il n'en peut aimer une seule ; non, c'est de ne pas aimer Paris et, qui pis est, de n'aimer de Paris que la Madeleine. Mais ce n'est là encore qu'une insolence provocante. Sous prétexte d'afficher son goût pour ce temple intolérable, il peut viser la femme sous ses

(1) La Table Ronde.

deux espèces sacrées, à travers deux figures de la mythologie catholique (c'est pour un scélérat que je parle) : la Pécheresse et la Vierge. Après avoir chassé sur l'asphalte son gibier favori (la vierge plutôt que la pécheresse), il va rendre grâce au Seigneur dans son temple. Ce qui lui permet de faire un mot : « Levage et élévation ».

C'est, au plus propre, un mot de boulevard. De théâtre de boulevard. Ces mots-là abondent chez Costals : « *Boire cette coupe jusqu'au lit, non jamais !* »; « *Il ne dormait jamais dans la journée. Pas même à la Bibliothèque Nationale.* »

Ce n'est rien : rien que l'écume du flux comique. Car en lisant d'un trait les quatre actes de la comédie des « Jeunes filles », voilà soudain ce qui me frappe ; pour un peu, le génie me saisirait de la prophétie rétrospective. Aucun critique, que je sache, ne s'est levé il y a vingt-cinq ans pour s'écrier: « *Au théâtre, monsieur de Montherlant, au théâtre !* » Le prodige de clairvoyance qui apostrophait de la sorte le romancier Curel n'imaginait d'ailleurs pas que ce conteur gai pût produire autre chose que des vaudevilles. On sait ce qu'il en advint. Pareillement, le lecteur clairvoyant des « Jeunes filles » aurait vu lever dans le futur une moisson drue de comédies. Il n'a sans doute rien vu du tout; sans lui, Montherlant est venu au théâtre, et le théâtre qu'il a donné est essentiellement tragique.

Du Boulevard à l'Ecole des Femmes

Son théâtre comique, il faudra donc le trouver dans les romans. Car il y est. Je me surprenais à rire tout le long du « Démon du Bien » : un rire salubre, purgatif. Ne dites pas que ce comique est féroce ; ou plutôt, dites-le : allégrement féroce. Comme tout vrai comique, justement. Le *trait* n'est-il pas fait pour percer, déchirer, aller jusqu'au sang ? Le trait ne dédaigne jamais les confrères. Comme il fallait que Montherlant fût déjà dramaturge, en 1939, pour laisser dire à Costals : « ... Ce type du faux chef-d'œuvre d'un faux génie : « La jeune fille Violaine » (Violaine n'est évidemment pas une lépreuse pour l'usage de Costals.) Mais s'il est dans l'ordre de faire saigner les femmes, et même de les tuer par la douceur ou la violence, a-t-on le droit de les blesser à coups d'éclats de rire ? Certes, et tant mieux pour elles si c'est avec amour. Mettre à nu la vérité — la vérité de l'homme et de la femme — et châtier cette vérité en riant, c'est le propre du génie comique.

Et puis reproche-t-on à Molière sa cruauté à l'égard de ces « animaux-là » ? Lui aussi les aimait; et lui aussi, avec lucidité, avec une pitié impitoyable. C'est vrai : Molière souffrait par eux (je veux dire : par elles). Mais Costals souffre à sa manière : il souffre de soi, par le détour d'elles.

Que son nom puisse appeler, pour nous, celui de Molière, je ne pense pas que M. de Montherlant s'en plaigne. Mais j'y songe : n'avait-on pas voulu lui décerner le Prix Molière ? Il y avait encore là de quoi rire : un prix littéraire au Montherlant d'aujourd'hui ! Et pour « Port-Royal » ! Car c'était le « testament » qu'on voulait sceller d'un laurier comique. Il eût fallu s'en aviser vingt ans plus tôt, et couronner le livre où les femmes sont mises à rude école. Mais la critique n'est pas une petite science conjecturale : elle ne s'aventure pas ; un quart de siècle lui paraît une durée prudente pour consommer des jugements rassis. Beaucoup plus tard, le plus tard possible (puisque la Sorbonne ne fait sa proie que des morts) un jeune docteur de moins de 27 ans soutiendra cette thèse que, dès à présent, je lui suggère, sur Montherlant auteur comique.

YVES FLORENNE.

NOUVELLES

● *Un classique de la littérature soviétique.*

Cavalerie rouge

par Isaac Babel. Trad. de Parijanine. Ed. Gallimard. 295 pp. 800 fr.

MILLE neuf cent vingt. A la frontière polonaise — en bien d'autres lieux encore — la guerre civile fait rage. Entre les passages des hommes de l'Armée Rouge, de ceux de l'anarchie, des Blancs et des Polonais, d'autres hommes, artisans, paysans, juifs prisonniers de ghettos réels ou fictifs, tentent simplement de survivre. Le drame éclate, soudain, dans un endroit puis dans un autre, pour reprendre là où il avait déjà éclaté. Les quelques lois que respecte la guerre quand elle se joue entre peuples étrangers, n'existent plus quand elle a lieu entre frères, quand la femme et l'enfant peuvent être des ennemis. Tout alors n'est que paroxysme, rupture, horreur.

Babel a senti que ces instants d'intensité atroce ne se pouvaient rendre qu'à travers de courts récits que relient entre eux une similitude d'atmosphère et la réapparition, de-ci de-là, de personnages déjà vus. Un roman ne serait pas parvenu à nous imposer la tension qui habite ces pages, semblable un peu à celle qui naît quand un lieu plongé dans l'obscurité émerge soudain dans la brusque lumière d'un phare. Babel a beaucoup appris dans Maupassant, nous dit-on ; c'est vraisemblable. Mais tout ce qui chez le Français n'est qu'anecdote devient chez le Russe fait inéluctable.

Ce que Babel apporte de plus particulier, c'est sans doute, de se servir, pour évoquer un maximum de brutalité, d'une des langues les plus savantes qui se puisse imaginer. Pour réussir une telle rencontre, il fallait à la fois être un écrivain proche du peuple et avoir participé aux travaux d'une génération de poètes séduits par les recherches du symbolisme et de l'expressionnisme. Les œuvres de valeur nées en période de crise intense sont rares, l'on imagine sans peine pourquoi ; « Cavalerie Rouge », après vingt ans d'absence, nous revient avec son rythme syncopé, ses épithètes colorées, ses raccourcis inattendus, sa vertu d'hallucination, sa tendresse voilée pour les hommes et les chevaux et nous savons aujourd'hui que nous nous trouvons là devant un poème épique, le dernier peut-être que produira l'Europe. Ajoutons que la traduction, revue par Babel, nous semble un fidèle reflet de l'œuvre originale.

Tous ceux, à la seule exception d'Ehrenbourg, qu'évoque Parijanine, le traducteur, dans sa préface (celle même qui précédait le livre, lors de sa première édition française, en 1930) sont morts aujourd'hui ; la plupart victimes de la Révolution à laquelle ils crurent. Babel, lui aussi, fut une de ses victimes. Dès 1935, le sort qui l'attendait lui apparaissait clairement ; déjà, depuis des années, il n'avait rien fait paraître, mais ses tiroirs contenaient le manuscrit d'un roman dont il savait que, si on le découvrait, ses jours à lui étaient comptés. Il parlait de cette perspective avec « la gaieté bienveillante de celui qui a perdu toutes ses illusions, sans doute en les distribuant autour de lui » ainsi que l'écrit Parijanine. Il en parlait, puis coupait court et passait d'un seul mouvement à un autre sujet, ainsi qu'il le faisait dans ses nouvelles, par émotion, par pudeur, par une sorte aussi de dure bonté.

CLARA MALRAUX.

(Agip.)

HENRY DE MONTHERLANT :
« *Ce qu'on aime est toujours un enfant.* »

● *Le préjugé favorable du bien.*

Le poids du feu

par Claude Aveline. Ed. del Duca, 248 pages - 720 francs.

Le Bestiaire inattendu

par Claude Aveline, Mercure de France - 201 pages - 660 francs.

CES deux livres, quoique d'un genre très différent, sont des ouvrages qu'on lit avec un agrément si évident que le lecteur est tout de suite conduit à chercher la raison de ce plaisir innocent. Il est probable que ce qui plaît dans chacun de ces livres est l'expression d'une sorte de douceur et d'optimisme qu'accompagne le sentiment de la nature humaine (et animale), loyale et généreuse.

Le roman est l'histoire d'une famille autrichienne, au moment de l'Anschluss, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, en 1945. Le docteur Ried, pédiatre, exerce son métier à Innsbruck. Il vit en compagnie de sa femme Clara (elle a vingt-huit ans et lui, cinquante), de ses deux filles et de Martha, la servante. Ried apprend un jour que son nom est le premier d'une liste d'otages établie par les Allemands pour le cas de représailles.

Clara, la femme de Ried, organise la fuite de toute la famille dans les Alpes blanches du Tyrol. C'est dans le chalet où il se cache que le médecin

→

JULES ISAAC
Expériences de ma vie
PEGUY
Le vrai Peguy retrouvé
par un compagnon de jeunesse
CALMANN-LEVY

BALTHAZAR
DE
LAWRENCE DURRELL
PRIX DU
MEILLEUR
LIVRE ETRANGER
1959
BUCHET/CHASTEL 990 Fr.

Vient de paraître :
A. PIEYRE DE MANDIARGUES
Feu de braise
" Pieyre de Mandiargues est à coup sûr un des talents d'exception, attirants et inquiétants de notre époque ".
ROBERT KEMP
de l'Académie française
GRASSET 720 fr

M.C
G.B
R.S
Cl. MAURIAC
LE DINER EN VILLE
roman
L.O
M-A.V
...avec quelques FEMMES FATALES
vient de paraître aux
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
B.C
J.A
E.P

est arrêté par la Gestapo. Ried est emmené seul. Quant à Clara, elle sera, au moment de la libération, accusée du meurtre de Martha, la servante, qui fut la dénonciatrice de son mari. Au sortir du camp de concentration Ried retrouvera sa femme en prison. Le poids du feu se fait enfin sentir. Comme le dit un des personnages du roman, on ne doit juger les gens que d'après le bien ou le mal qu'ils se font.

Le second livre est un divertissement. Pourtant on y trouve le même préjugé favorable du bien, la même condamnation du mal. L'ouvrage est un bestiaire, c'est-à-dire un recueil de fables sur les animaux. Ce ne sont ici que des animaux célèbres, bien qu'il en soit de cette célébrité comme de celle des hommes. Elle relève de la mythologie. Claude Aveline s'efforce de mettre de l'ordre dans la légende.

Un visiteur pénètre dans un paradis zoologique où sont, après leur mort, rassemblés les animaux les plus illustres. A chacun d'eux le visiteur pose deux questions :

« Etes-vous satisfait de votre légende ? Sinon, quelles corrections voulez-vous y apporter ? »

La Baleine de Jonas, l'Aigle de Prométhée, l'Ane de la Crèche, le Lion d'Androclès, l'Araignée de Pellisson jouent le jeu de la vérité. C'est une vérité morale et littéraire. La baleine révèle l'échec de Jonas. Le lion se plaint de l'attitude d'Androclès. Quant à l'araignée, elle tient à ce qu'on sache que l'académicien Pellisson lui doit sa gloire.

Buffon remarquait que, pour se mettre en sûreté et pour se rendre maître de l'univers vivant, il fallait commencer par se faire un parti parmi les animaux. Voilà qui est fait.

ANDRE DALMAS.

THÈSES

Musique et philosophie en Sorbonne

LES soutenances de thèses en Sorbonne sont des cérémonies d'un genre un peu spécial, mais généralement bien fréquentées. On y rencontre des gens du monde et des lettres. Raymond Queneau lui-même ne dédaigne pas d'y assister.

Ce mois-ci, deux jeunes philosophes soutenaient leur thèse : Robert Francès et François Chatelet. R. Francès analysait la perception de la musique par le public et son travail résultait de patientes et lentes enquêtes faites à la radio et en laboratoire (1). Comparer les diverses réactions suscitées par la musique, établir le niveau sensoriel de l'audition, décrire le « fait musical » et le « monde culturel » qu'il implique, analyser les ensembles de significations que constituent les signes musicaux et les réactions des auditeurs, voilà qui apporte non seulement aux savants mais aussi aux musiciens (et surtout aux musiciens des nouvelles écoles) un appui considérable.

Le même jour, à la même heure, François Chatelet défendait son « Essai sur la formation de la pensée de l'histoire » qui étudie la construction du devenir humain dans la pensée grecque et surtout son essai sur la signification théorique du marxisme, « Logos et Praxis ».

F. Chatelet, ancien communiste, constatant que le marxisme orthodoxe est devenu une théorie de la connaissance dogmatique comme les autres, assure qu'on a méconnu le sens profond de l'œuvre philosophique de Marx. Il s'agit pour lui d'inventer un mode de pensée théorique et pratique capable de dépasser les philosophies traditionnelles. Il convient donc de constituer aujourd'hui un système de pensée susceptible de comprendre l'homme de la civilisation industrielle moderne, les forces qui s'y affrontent et de constituer en somme un nouvel humanisme.

Une discussion, courtoise mais très vive, opposa alors F. Chatelet à Jean Wahl ou à Jean Hyppolite : peut-on admettre la mort de la philosophie classique ? Peut-on consentir à la disparition de la philosophie dans le monde moderne ? A-t-on le droit de chercher des modes de pensée et de réflexion nouveaux ? En répliquant que la recherche de François Chatelet était une perspective qui intéressait malgré tout la philosophie, P. Ricœur rétablissait le débat dans ses vraies limites.

(1) « La Perception de la Musique ». Ed. Vrin.

LU, VU, SU

● **Le général de Gaulle** fera paraître le troisième tome de ses mémoires intitulé « Le Salut » au mois d'octobre, aux Editions Plon et en Amérique.

Lorsque de Gaulle a été rappelé au pouvoir au mois de mai, seul le dernier chapitre n'était pas rédigé. Le premier volume de ses mémoires : « L'Appel » (1940-1942), a atteint, en France, le tirage de 320.000 exemplaires, en comptant l'édition du Livre de Poche. Le second volume : « L'Unité » (1942-1944) s'est vendu à 220.000 exemplaires.

« L'Unité » vient de paraître en Amérique. « *Le second volume des mémoires du général de Gaulle, brillamment écrit, a le même thème que le premier : Charles de Gaulle est la France, la France est Charles de Gaulle* », écrit « Time » cette semaine.

● **J.-M. Theolleyre,** ancien chroniqueur judiciaire au « Monde », actuellement reporter à « Paris Journal », et dont les lecteurs de « L'Express » ont pu apprécier à différentes reprises le talent, a reçu le Prix Albert-Londres, seul prix sérieux de journalisme, pour l'ensemble de ses chroniques et de ses reportages. Cette distinction a été accueillie avec satisfaction par tous ses confrères comme par les lecteurs de ce journaliste probe et sobre.

● **John Osborne,** un des plus brillants « angry young men », vient d'essuyer un échec retentissant à Londres après la représentation de sa première comédie musicale « Le monde de Paul Slickey », violente satire des échotiers mondains. « *Terriblement ennuyeux* » dit « Times », et l' « Evening Standard » ajoute « *incroyablement naïf et terne* ». Orborne rétorque : « *Aucun critique n'est assez intellectuel pour juger mon œuvre, ce sont tous des assassins professionnels.* »

● **D.-H. Lawrence** pourra être lu par les Américains. Pour la première fois une édition intégrale, non expurgée de « L'Amant de Lady Chatterley » a paru chez Grove Press. « *Est-ce un livre pornographique ? La réponse des gens cultivés est non. Lawrence était un écrivain sérieux. Mais une autre question se pose : est-ce que « L'Amant de Lady Chatterley » est un livre triste et ennuyeux ? La réponse, alors, doit être oui.* » (« Time ».)

● **« Le Bulletin du livre »** dans son dixième numéro, donne la liste des best-sellers italiens, en rappelant que « *le tirage moyen d'un livre en Italie est de 5.000 exemplaires et qu'on parle d'un grand succès lorsque la vente atteint les 10.000 exemplaires* ».

En tête des best-sellers : « Le Docteur Jivago » avec 250.000 exemplaires. Suivent : « Le Guêpard », seul livre écrit par Giuseppe Tomaso, prince de Lampedusa (50.000 exemplaires en 4 mois), « De son côté » par Alba de Cespedes (50.000 exemplaires), « Les vols du dindon » de Luigi Cavicchioli (25.000 exemplaires) et « Le voyage en Italie » de Guido Piovene (20.000 exemplaires).

JAZZ

Sidney Bechet, vedette française

● *« Quand on connaît, par ailleurs, des musiciens fonctionnaires, on croit rêver ! »*

LA mort de Sidney Bechet est presque un deuil national. Son nom était, en France, aussi familier que ceux d'Edit Piaf ou d'Yves Montand. Cette popularité a de quoi surprendre dans un pays où le goût du jazz passe encore pour une sorte d'acné juvénile. Au reste, ce n'est pas le meilleur de son art qui valut à Bechet les chahuts de l'Olympia. On aimait son entrain comme on eût aimé, à la Belle Epoque, celui d'Offenbach. On pleurait à ses langueurs comme à celles de violons tziganes. A la longue, il en abusa. Sa discographie française, quelque trente-cinq microsillons (Vogue a fêté, il y a quatre ans, son millionième Bechet) est sans doute la partie la moins intéressante de son œuvre enregistré. Mais beaucoup sont venus au jazz par Bechet. Ceci compense cela.

Pour le grand public, Bechet ne commença d'exister qu'en 1949. Un festival de jazz, salle Pleyel, lui consacra une gloire qui dépassa rapidement le cercle des amateurs et des spécialistes : il n'y eut bientôt plus un bal, plus un gala sans lui. C'était, somme toute, justice que la France fût la première à profiter de ce triomphe tardif, car elle n'y était pas étrangère. Mais, pour Bechet, cette réussite française était aussi une singulière revanche.

DEVANT L'OLYMPIA, LA RUÉE DES FANS QUI VIENNENT ÉCOUTER BECHET
« Le souffle, le pathétique et la sérénité... »
(J.-P. Leloir.)

(Agip.)
SYDNEY BECHET
Une fonction vitale

En 1938, en effet, Michel Andrico déterra pour la revue « Jazz-Hot » un article oublié, paru en 1919 dans la « Revue Romande », sous la signature d'Ernest Ansermet. Le célèbre chef d'orchestre avait écouté à Londres, cette année-là, l'une des toutes premières formations de jazz à s'être produites sur le vieux continent : les « Southern Syncopators » de Will Marion Cook. « Il y a dans cet orchestre, écrivait-il, un extraordinaire virtuose clarinettiste... Je veux dire le nom de cet artiste de génie : c'est Sidney Bechet. Quelle chose émouvante que la rencontre de ce gros garçon tout noir, avec ces dents blanches et ce front étroit, qui est bien content qu'on aime ce qu'il fait, mais ne sait rien dire de son art, sauf qu'il suit son « own way », sa propre voie, et quand on pense que cet « own way », c'est peut-être la grande route où le monde s'engouffrera demain... »

A trente ans de distance, le jugement d'Ernest Ansermet paraît prophétique, ce qu'il était à bien des points de vue, pour une époque où, faute de mieux, on nommait « jazz » les falsifications des Paul Whiteman et autres Jack Hilton. Les amateurs de jazz, qui souffrent de n'être pas pris au sérieux, sont toujours à l'affût de l'approbation des tenants de la grande musique : celle-là était de poids. L'attention fut ramenée sur Sidney Bechet.

Une rixe à Pigalle

Qu'était-il donc devenu ? Après l'épisode londonien des « Southern Syncopators », il avait fait une première carrière européenne et elle était passée complètement inaperçue. En 1920, il joue à Paris, avec Bennie Peyton. De retour aux Etats-Unis, il collabore ensuite au « Clarence Williams Blue Five », une petite formation de style Nouvelle-Orléans, avec laquelle il enregistre ses premières faces, dont certaines, en 1924, aux côtés de Louis Armstrong. Mais en 1925 il revient en Europe, avec l'orchestre de Noble Sissle, qui accompagne la revue des « Black Birds », où triomphe Joséphine Baker. En 1927, il participe à la seconde Revue nègre, au Théâtre des Champs-Elysées, qui fut pour beaucoup de Français une révélation au moins aussi importante que celle des Ballets Russes. Il s'installe alors à Paris et joue pendant deux ans, avec l'orchestre de Sissle, au Café des Ambassadeurs. C'est en 1930 qu'un regrettable incident — une rixe du côté de Pigalle — l'oblige à quitter la France.

En Amérique, en 1932, il forme un petit orchestre : les « New-Orleans Feetwarmers » (les chauffeurs de pieds de La Nouvelle-Orléans) où Tommy Ladnier tient la trompette, et qui se produit dans le grand dancing noir de Harlem, le Savoy Ballroom. En 1933, la crise économique le contraint à abandonner ses activité musicales pour reprendre son premier métier : il ouvre une boutique de tailleur à New York. Pas pour longtemps cependant car, en 1934, il est de nouveau engagé par Noble Sissle, avec qui il reste quatre ans.

C'est un enregistrement de l'orchestre de Sissle, le « Characteristic Blues », publié en France par la jeune marque Swing, création de Charles Delaunay, qui révéla aux amateurs le talent de Sidney Bechet. A la même époque, aux Etats-Unis, sous l'influence de Hugues Panassié qui y était allé exhumer des vétérans tombés dans l'oubli, le « New-Orleans Revival » s'amorçait. Sidney Bechet se mit à enregistrer beaucoup : avec Tommy Ladnier, Jelly Roll Morton, Louis Armstrong, etc.

Puis, ce fut, en France, le trou noir de l'occupation. L'absence de liaison avec les Etats-Unis exalta le goût du jazz : la mode des « zazous » se poursuivit curieusement après la guerre par un renouveau du style de La Nouvelle-Orléans. Au moment même où le jazz vivant connaissait, à New York, l'une de ses plus importantes révolutions esthétiques, celle du « *bop* », on vit surgir en France une pléiade d'imitateurs sympathiques et zélés des ancêtres : Abadie, Luter, Braslawsky, plus tard Rewelliotty, Attenoux, et le toujours prospère Maxim Saury. La voie triomphale du retour de Bechet était ouverte.

Il n'est pas sûr que Bechet ait beaucoup gagné, musicalement, à rester en France. Adulé par ce même Paris qui l'avait ignoré vingt ans plus tôt, il ne trouva pas, dans les rangs de ses admirateurs, de partenaire à sa taille. S'il joua beaucoup avec les musiciens français, la symbiose ne fut guère équitable. Il leur donna le souci de la mise en place, le goût des arrangements propres, une qualité musicale qui faisait défaut aux balbutiements des Lorientais. Que lui apportèrent-ils? Après la brusque flambée d'enthousiasme qui salua son retour en France, et devant sa production pléthorique et sans grands moments, beaucoup d'amateurs se lassèrent.

Cette lassitude, tout comme la popularité du music-hall, s'est peut-être établie sur un malentendu. On a aimé Bechet, et d'autres l'ont haï, pour son lyrisme sans retenue, ses effets un peu simples, sa sentimentalité pas toujours de très bon ton : on oubliait sa merveilleuse technique. Il fut le seul musicien à avoir su tirer une sonorité et un « style » de cet instrument ingrat par excellence qu'est le saxophone soprano. On l'a aimé, et d'autres l'ont haï, pour sa facilité : on oubliait que ce « spontané » avait des conceptions très modernes de l'harmonie, qu'il montrait de très fines qualités d'arrangeur. Surtout, on perdait de vue que, seul, peut-être, parmi ses contemporains, il savait faire naître la tension du *swing*, non en forçant l'émission, comme les « chauffeurs » classiques, mais par la construction logique des phrases, la rigueur des sinusoïdes de notes et l'équilibre interne dans le *crescendo* des *chorus*.

Fou de son art

Par-delà les redondances et le commercialisme de ses enregistrements français (par exemple, le concert chahuté de l'Olympia en 1955, Vogue, LDM 30014 et 30015), il faut aller se retremper à la fraîcheur de son talent de maturité, celui des années 40 (RCA 130242), celui aussi des quatre faces célèbres qu'il enregistra, la même année, avec Louis Armstrong (Brunswick 10088).

« *Il y a tout chez Bechet*, a écrit le grand quartettiste Alfred Lœwenguth, *l'intuition miraculeuse qu'on ne trouve que chez les êtres d'exception, le souffle, le pathétique et la sérénité des grands musiciens. Et cette sonorité incomparable, cette manière de faire vivre chaque note et chaque silence, cette manière de vibrer, cette technique que l'on sent et qui jamais ne s'étale. On voit bien qu'il est fou de son art, cet homme, que la musique est pour lui fonction vitale. Comme on aimerait que tous les musiciens fussent comme lui ! Quand on connaît, par ailleurs, des musiciens du type fonctionnaire, on croit rêver !* »

Dans la bouche d'un classique, cet aveu est la plus belle des oraisons funèbres.

FRANÇOIS MALLET.

Le jazz en France

POUR apprécier l'importance croissante du jazz, en France, quelques indications :

● LA RADIO : un concours organisé sur l'antenne d'Europe n° 1 par Frank Ténot et Daniel Filipacchi a provoqué 32 000 lettres. Pour satisfaire ses auditeurs. Europe n° 1 consacre quotidiennement une demi-heure à l'émission « Pour ceux qui aiment le jazz ».

La R.T.F. a quatre émissions hebdomadaires (« A.B.C. du Jazz » d'André Francis, « Jazz Panorama » de Hugues Panassié, l'émission de Simon Coppans, celle de J.-C. Averty), plus toutes celles diffusées sur la modulation de fréquence. Dans les programmes de musique quasi ininterrompue de Paris-Inter, un disque sur six est un disque de jazz.

● LES CONCERTS : six concerts ont rempli l'année dernière deux fois 2 000 places à l'Olympia, et quinze ont attiré de 1 000 à 1 200 amateurs. Parmi les « grands » qui font recette : « Les Jazz Messen-

→

PORTO
BARROS
OPORTO

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion — en v. o.
LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS
avec GARY COOPER

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE
TOUS LES LUNDIS. MATINEE à 15 h. 15

BROADWAY
CINEMA D'ESSAI
CAUMARTIN
URSULINES
(version arabe, sous-titres franç.)
GOHA le simple...
SPLENDEUR ET MALICE DE L'ORIENT

Un travail fin, heureux, bruissant et soyeux. Le plaisir de dire, et de dire bien, avec le goût du rare et du merveilleux, voilà ce qu'apporte ce film... un texte d'une admirable fraîcheur dans l'humour...
Jacques Baratier et ses comédiens nous offrent là l'évasion espérée, une évasion que les quatre murs du cinéma réaliste rendent de plus en plus difficile...
Pierre MARCABRU *(Combat)*.

GOHA le simple...
FILM CLAIR ET PUR

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

STUDIO 43 FAUB. MONTMARTRE PROVENCE 63-40
LES 4 de STALINGRAD
La vérité sur la bataille de STALINGRAD (V.O.)

Cabarets Dancings

À LA ROMANCE — AIDA AZNAVOUR
11, r. Monsieur-le-Prince

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

Restaurants

CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUERIN et R. FRADAY LES BERNARDS
ELY. 11-61

Shocking
12, rue de Marignan - ELY. 58-64
2 spectacles : 23 heures et 0 h. 30
HENRY WILSON

gers », « Count Basie », le « Jazz at the Philarmonic », Duke Ellington et Louis Armstrong.

● LES FILMS : Vadim a pris la tête du mouvement « Jazz au cinéma » en demandant au Modern'Jazz Quartet de composer la musique de « Sait-on jamais ? ». Depuis il y a eu, en quelques mois, Louis Malle avec « Ascenseur pour l'échafaud » (Miles Davis), Marcel Carné avec « Les Tricheurs » (Jazz at the Philarmonic), Edouard Molinaro avec « Des femmes disparaissent » (Les Jazz Messengers), C. Bernard-Aubert avec « Les Tripes au soleil » (André Hodeir). Et Vadim a confié la partition de son prochain film « Les Liaisons dangereuses » à Thelonius Monk.

● LES CLUBS : en dehors du vieux Hot-Club de France, fondé par Hugues Panassier et Charles Delaunay avant la guerre, et du « Hot-Club de Paris », repris par Charles Delaunay, il existe un club de jazz dans presque toutes les villes de province. L'un des plus actifs est le Hot-Club de Marseille. Les clubs n'ont cependant plus tellement de raison d'être aujourd'hui. Ils furent en général fondés au moment où peu de disques américains étaient encore parvenus en France, où aucun concert ne permettait aux amateurs d'entendre leurs idoles. On se réunissait, on discutait, on écoutait... Maintenant, la plupart des « fans » ont une discothèque et au moins la radio.

● LES REVUES : « Jazz Magazine » de Frank Ténot et Daniel Filipacchi tire à 25 000 exemplaires pendant l'année scolaire (de nombreux lecteurs étant étudiants) et à 16 000 ou 17 000 seulement pendant l'été. Une revue plus spécialisée, « Jazz Hot », de Charles Delaunay, tire à 18 000 exemplaires. Il existe également plusieurs bulletins : « Bulletin du Hot-Club de France », de Hugues Panassié, « Hot-Club de Marseille », etc.

● LES LIVRES : de nombreux livres sur le jazz ont été édités parmi lesquels « Hommes et problèmes du jazz » et « Le Jazz, cet inconnu » d'André Hodeir, « Jazz » d'André Francis. La vénérable maison Larousse a publié une « Introduction à la musique de jazz » et les non moins vénérables « Presses Universitaires de France » dans la série « Que Sais-je ? » viennent de rééditer « Les Maîtres du jazz » de Lucien Malson.

● LES DISQUES : 500 à 600 disques de jazz sont pressés chaque année en France en comptant les nombreuses rééditions. Ils sont tirés en général à 1 000 ou 2 000 exemplaires quand ce ne sont pas de grands succès. Les « Jazz Messengers » marchent très bien en ce moment. 3 000 exemplaires environ de chacun de leurs trois 33 tours 30 cm se sont vendus depuis l'année dernière. Les autres best-sellers sont : Errol Gardner, Ella Fitzgerald, le Modern' Jazz Quartet, et toujours Louis Armstrong, Duke Ellington, et Django Reinhardt. Le disque constitué par la bande originale d' « Ascenseur pour l'échafaud » s'est vendu à 24 000 exemplaires. Celui des « Tricheurs » à 32 000 exemplaires.

● LES CABARETS : peu de « boîtes » peuvent s'offrir le luxe d' « inviter » de grosses vedettes à passer en attraction. Un ensemble comme celui de Horace Silver, par exemple, demande de 1 500 à 2 000 dollars (un million de francs pour une semaine). Ces frais ne pouvant naturellement pas être amortis, les vedettes ne passent dans les cabarets qu'une ou deux fois par an pour en rehausser le prestige.

Mais tous les soirs à Paris, au « Caveau de la Huchette », une foule de « tout jeunes » (de 14 à 18 ans) paye 300 fr. pour écouter l'orchestre de Maxime Saury en dansant. Car il n'y a pas de tables.

Cependant, de l'avis de tous les « fans », le jazz est, et demeure, spécifiquement américain. Aucun soliste français ne jouit d'une réelle audience. Les disques français ne sont considérés que comme de bonnes copies ou de pâles imitations des interprètes U.S.

« Le jazz est américain au même titre que le whisky est écossais », dit Frank Ténot.

EXPOSITIONS

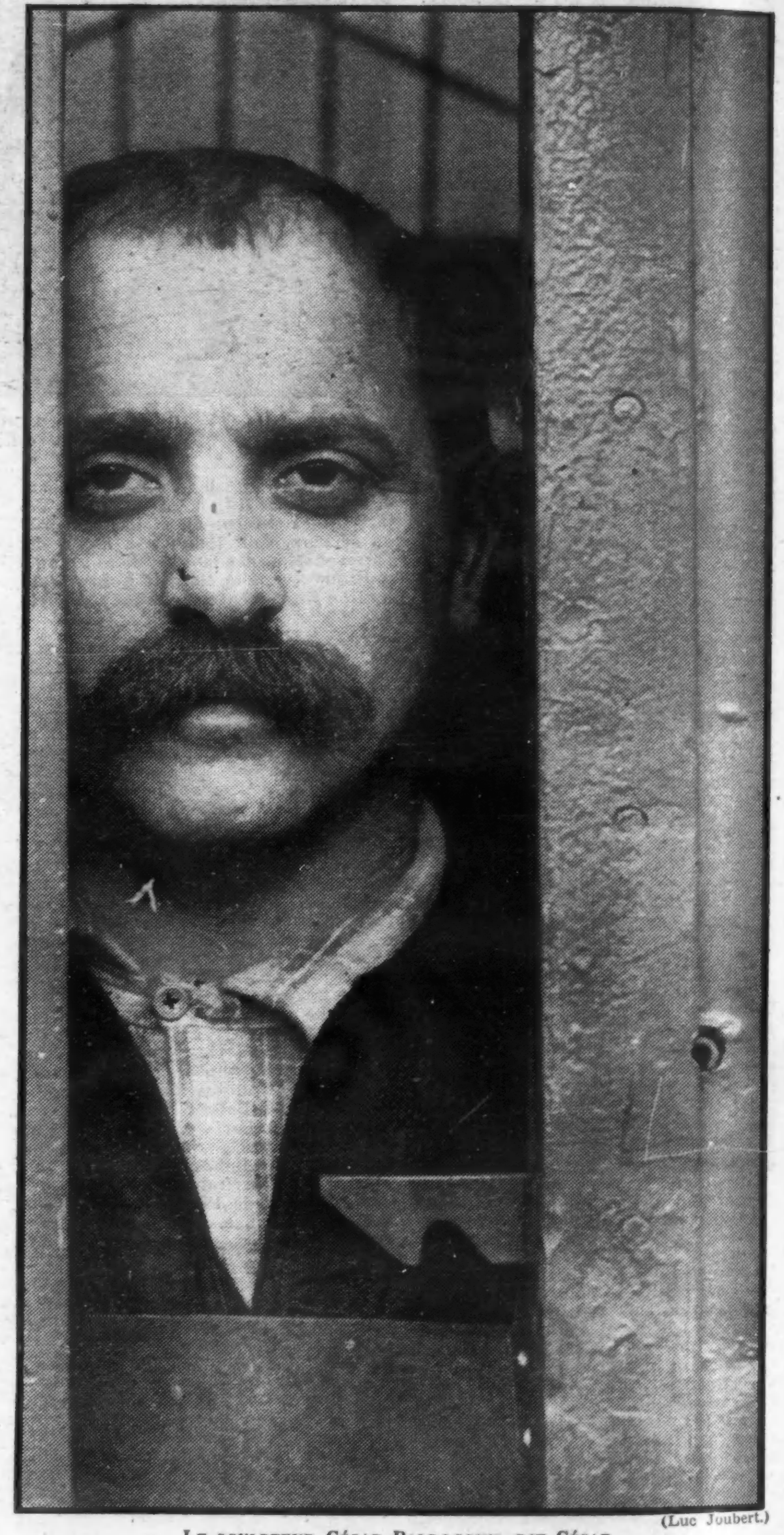
Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● *Des déchets de ferraille qui entrent au musée.*

C'EST dans le « cimetière » couvert d'une petite usine métallurgique de la banlieue de Paris que César Baldoccini, dit César, 39 ans, a réalisé les étranges bêtes en fer qui font courir Paris rue des Beaux-Arts, à la Galerie Claude Bernard, où il expose ses œuvres.

César est un petit homme agité, moustache en broussaille, l'œil toujours aux aguets et doté d'un accent méridional râpeux, à croire qu'il en rajoute.

Il y a quatre ans que tout a commencé pour lui. Au moment où sa situation paraissait désespérée. Il allait être expulsé de la chambre d'une ancienne maison close mise à sa disposition en qualité d'élève des Beaux-Arts. Le fils du petit tonnelier de la Belle de Mai, un des quartiers les plus populeux de Marseille, atteignait la limite d'âge. Un étudiant de 35 ans ! Même quand on est « monté » à 22 ans à Paris avec une bourse de la grande cité phocéenne, c'est trop. C'est peu pourtant si l'on veut, comme lui, apprendre son métier, avec un acharnement et un esprit d'indépendance qui consternent ses professeurs.



(Luc Joubert.)

LE SCULPTEUR CÉSAR BALDOCCINI, DIT CÉSAR
Comme un soudeur.

Un poisson et une chambre

« Présentez-vous au moins au prix de Rome ! », lui conseille-t-on. César tremble encore à l'idée des concessions indispensables à l'obtention d'un tel honneur. Timidement, il se contente de préparer, avec un peintre et un architecte, une « collaboration » dont le sujet est la décoration de la place publique d'un port de mer pour une réception officielle.

Pour simplifier les choses, il associe l'idée de la mer à celle d'un poisson qu'il façonne avec de petits carrés de ferraille. A la grande stupeur de ses maîtres et de ses condisciples, le poisson de César sera acheté par le Musée d'Art Moderne. Il lui vaudra même un prix de 200.000 francs accordé par les Beaux-Arts et le droit de garder sa chambre.

La chance tourne. A la même époque, il fait la connaissance de Roland Jacques, frère du sous-directeur du Collège de France, qui met à sa disposition le hall de son usine, où l'on fabrique des casiers métalliques. Ce sera désormais l'atelier de César, cet

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 25	20 h. 30	DIALOGUES DES CARMELITES	Mercr. 27	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Mercr. 27	21 h.	SOIREE RESERVEE	Jeudi 28	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Vendr. 29	20 h. 30	L'ATLANTIDE	Vendr. 29	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 30	20 h.	FAUST	Samedi 30	20 h. 15	MANON
Dim. 31	20 h.	FAUST	Dim. 31	14 h. 45	LES PECHEURS DE PERLES
			Dim. 31	21 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE

atelier dont tous les jeunes artistes rêvent comme les jeunes mariés rêvent d'appartement.

D'arrache-pied, en tablier de cuir, lampe à arc en main, lunettes de fer sur les yeux, il se met au travail.

Il n'a pas les moyens d'acheter du marbre. Tant pis. Il utilisera tout ce qui lui tombe sous la main : déchets de ferraille, vieux boulons, plaques de tôle.

Les ouvriers de l'usine constituent son premier public. Un public féroce. Ces insectes plus étranges encore que le soudeur amateur qui leur a donné forme, ces torses de femmes sans têtes, ces hommes volants, comme saisis dans leur fuite anxieuse par la lave du temps, ils les regardent naître sans éprouver — d'abord — la moindre tendresse à leur égard. Par dérision, ils les affublent même de lunettes et de cache-nez.

Mais les ouvriers de l'usine s'aperçoivent bientôt que cette espèce de Chaplin qui joue chaque jour devant eux les Phidias dans le style des « Temps modernes », manie finalement la lampe à souder et le chalumeau comme un véritable professionnel. On commence à le respecter. De plus, il s'est acheté une 4 CV, preuve que la sculpture se vend.

Le Panthéon Carnegie

Un beau jour, c'est la gloire. Dans les vastes salles du Musée de Pittsburgh, en Amérique, 367 peintures sélectionnées en trois ans dans trente et un pays et 127 sculptures sont alignées le long des murs. Pendant des heures, les cinq membres du jury du prix Carnegie — sorte de Nobel des arts — circulent au milieu de cette gigantesque exposition dans des fauteuils roulants en acier chromé. Parmi eux, Marcel Duchamp, l'« éminence grise » n° 1 de l'art moderne (1), et un autre Français, le peintre Raoul Ubac.

César ne savait même pas qu'une statue de lui : « Animal organico », avait été présentée au jury par un collectionneur particulier. Et le 5 décembre 1958, quand un télégramme est arrivé, lui annonçant qu'après deux grands sculpteurs sexagénaires — l'Américain Calder et l'Anglais Henry Moore — il venait d'entrer dans le Panthéon Carnegie, les ouvriers de l'usine devenus ses camarades d'atelier, ses amis, ont sablé le champagne.

Un chèque de mille dollars a officiellement signifié à César que, désormais, il pouvait prétendre aux «cotes» internationales.

Mais cette consécration n'est rien à côté d'une autre, plus réelle : son «bienfaiteur», le directeur de l'usine de casiers métalliques — un homme en blouse grise qui met lui-même la main à la pâte, son éternelle cigarette au coin des lèvres — avait pris la décision, bien avant le prix Carnegie, d'installer un autre établi près de celui de l'ancien « mauvais élève » des Beaux-Arts et de suivre son exemple en devenant, le samedi et le dimanche, sculpteur lui aussi.

J.-F. C.

(1) Une exposition lui est actuellement consacrée, à l'occasion de la sortie d'un livre de Robert Lebel, à La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.

FESTIVAL

Michèle Manceaux vous raconte :

● Dans un climat révolutionnaire, des vedettes meurent, des producteurs naissent et, avec « Orphée », un homme remonte des Enfers.

LA France a gagné, et c'est justice. Maintenant, que les partisans des « 400 coups » et les supporters d'« Orfeu Negro » s'empoignent, c'est secondaire. La palme qui est allée à l'un aurait pu aller à l'autre. En réalité, c'est le film français, en général, qui a gagné sur le marché mondial.

Le décès de la fausse vedette

Les acheteurs étrangers ne s'y trompent pas. Ils disent :

« Ce que nous voulons, c'est du 100 % français. »

Ils ajoutent en roulant fortement les « r », ou en nasillant à l'américaine :

« Du film, conception française. Pas un Hadley Chase ou une adaptation de roman russe. Un sujet original. Pas besoin de vedettes. D'ailleurs, vous n'en avez que trois : B.B., Gabin et Chevalier. Surtout pas d'infiltration Curd Jurgens ou Romy Schneider. »

En même temps qu'il enregistre le décès de la fausse vedette, ce festival consacre le rôle qu'a joué en France l'institution de la prime à la qualité (1).

Toute l'optique des professionnels en a été changée. Au lieu de viser l'affaire commerciale pure, beaucoup de producteurs visent maintenant le prestige. Et une nouvelle race de producteurs est née qui, « jouant » le cinéma pas cher, le film original, les jeunes metteurs en scène, n'a pas eu à le regretter, au contraire.

H.-G. CLOUZOT, MARCEL CAMUS, MARPESSA DAWN, SACHA GORDINE
La pauvreté n'est pas une mauvaise chose.

(« Paris-Match »-René Vital.)

MARPESSA DAWN
Comme un maçon.

Peut-être même sont-ils maintenant un peu trop nombreux à croire qu'il suffit d'engager un réalisateur de moins de 30 ans et de lui donner moins de 100 millions pour qu'au bout il y ait un miracle.

Les gros producteurs, les sérieux, les anciens, les solides attendent en se frottant les mains.

« Vous allez voir, disent-ils, *la casse qu'il y aura. La nouvelle vague a raison de se placer vite avant que les imposteurs ne s'infiltrent et que tout s'écroule. »*

Mais samedi, sur cent mètres de Croisette, en une heure de temps, Marcel Camus, le réalisateur d' « Orfeu Negro » avait reçu cinq propositions.

Une bombe joyeuse

Est-ce le carnaval de Rio et ses délires collectifs qui ont électrisé la salle ou ces chatoyantes couleurs de bazar ? Est-ce l'amour contenu de la timide et douce Eurydice et d'Orphée son noir conducteur de tramway, qui a ému les spectateurs lassés par un festival de 31 films dont 5, tout au plus, retiennent l'attention ? Peut-être tout cela ensemble. Le fait est qu' « Orfeu Negro » outsider a fait l'effet d'une bombe joyeuse et obtenu, le soir de sa présentation, une manière de triomphe que ratifia le jury.

Même si l'on reproche à « Orfeu » d'être un album de cartes postales, si l'on fait grief à Marcel Camus d'avoir plaqué la légende dans un documentaire, d'avoir montré la population des « favels » (2) heureuse, alors qu'elle est misérable, même si l'on ne souscrit pas entièrement à « Orfeu », il passe dans ce film toute la chaleur et la générosité de son réalisateur.

Son « Orfeu Negro », film écrit par Jacques Viot (qui est loin, lui aussi, d'être un débutant) à partir de la pièce d'un poète brésilien, est une œuvre trapue, presque manuelle, faite comme on construit une maison, avec force, persévérance et foi ; les maçons chantent toujours et ils ont une sorte de bonne humeur communicative. Marcel Camus aussi, en dépit de l'adversité.

Pour lui et pour son producteur, Sacha Gordine, la victoire d' « Orfeu » est beaucoup plus qu'un succès, c'est la remontée des enfers.

Pour Gordine, qui a produit quelques-uns des films intéressants de l'après-guerre : « L'Idiot », « La Marie du Port », « Dédée d'Anvers », « Un Homme marche dans la nuit », « La Ronde », « Juliette ou la Clef des Songes », etc., c'est, après une faillite retentissante, anéantissante, épuisante, qui a duré six ans, un spectaculaire rebondissement.

Né à Paris de parents russes, Sacha Gordine, est finalement un personnage dostoïevskien : romantique, torturé jusque dans le délice. Il fallait voir son œil triste et lourd lorsqu'on acclamait « Orfeu ». Il a le visage rond, le geste rond, la démarche ronde, l'œil tombant qui donne à toute cette rondeur une dimension tragique. Il a 49 ans et toute sa vie, il l'a jouée à fond.

Arbitragiste à la Bourse, comptant les points pour les autres, il ne l'est pas resté longtemps. Il s'est lancé dans le cinéma comme on se jette à l'eau, mais avec beaucoup d'intelligence et beaucoup de goût pour son métier.

L'argent, il en a besoin pour faire des films, pour construire sa voiture de course, ce prototype extraordinaire, ce jouet fabuleux qui ne sert à rien, mais qui est sa passion, la « Gordine Sport ». Il a des rapports curieux avec l'argent. Un jour qu'un opérateur lui demandait d'être payé, Gordine le regarde avec l'air soucieux et l'opérateur, gentil, lui dit :

« Ah oui, aujourd'hui ce n'est pas commode avec les banques qui sont fermées » et Gordine répond :

(1) La prime à la qualité, distribuée par une commission qui se réunit tous les trimestres, est au minimum de 15 millions. Son maximum est illimité. Le fonctionnement de cette institution est très sage. La prime consiste, en effet, en une avance de fonds, sur l'aide (proportionnelle aux recettes du film) dont bénéficie tout film français.

Si le film couvre ses frais, la prime est annulée. Sinon, elle reste acquise au producteur.

Rappelons que le terme officiel « d'aide » est d'ailleurs impropre parce qu'il tend à faire croire que l'Etat subventionne, vient « en aide » au cinéma, alors que le fonds d'aide est entièrement constitué par les quelques francs prélevés sur le prix de chaque place. C'est-à-dire qu'il est uniquement alimenté par les spectateurs.

Non seulement la perspective de la prime encourage à prendre du risque dans le sens de la qualité, mais lorsqu'elle est acquise, elle élimine les difficultés de trésorerie dans lesquelles se débattent les producteurs entre la fin des prises de vues et le moment où les recettes commencent à rentrer, délai parfois fort long.

(2) Bidonvilles qui se construisent sur les collines qui entourent Rio.

→

« Et vous, vous croyez que c'est plus commode quand elles sont ouvertes ? »

On le voit arriver une fois sur le plateau, avec une valise bourrée de petite monnaie avec laquelle il commence à payer les techniciens, en pièces de 5 francs. En même temps il paye les cachets de Jean-Louis Barrault, de Madeleine Robinson, et de Pierre Brasseur qui étaient déjà engagés pour des rôles dans lesquels il ne les voit pas, et il rengage d'autres comédiens.

En 1950, il est ruiné. Il a produit quatre films dans la même année. Mauvais coup de pok.r. Impossible de repartir. Il est au bord d'une définitive catastrophe. Il a une réputation à la fois épouvantable et merveilleuse. Merveilleuse parce que l'on dit que c'est en 1950 le seul producteur qui aime vraiment le cinéma. Cette opinion est assez forte pour que techniciens, acteurs, metteurs en scène lui offrent de travailler une fois gratuitement pour lui. C'est « La Polka des menottes » dont la carrière est malheureusement médiocre.

Tout aurait été trop vite

La vraie solution va venir du Brésil. Après 15 voyages, il arrive à mettre sur pied une coproduction franco-brésilienne. Il propose le scénario de Jacques Viot à Camus qui s'emballe et qui découvre, à Paris, sur le plateau où elle tourne un petit rôle de « La Fille Elisa », l'interprète idéale d'Eurydice : Marpessa Dawn.

Mais la combinaison de Gordine est si précaire que Marcel Camus, parti au Brésil en 1957, ne peut commencer à tourner que 8 mois plus tard. C'est là où l'énergie de Camus se joint à la ténacité de Gordine. Seul, sans argent, marchant à pied pour repérer ses extérieurs, vivant avec les indigènes pour apprendre le portugais, désespérant un peu plus chaque jour d'y arriver, Ca..us est resté 15 mois parti. Quémandant les groupes électrogènes, construisant lui-même les décors et costumes avec ses deux assistants, enfin arrivés, Mazoyer et Lou Bonin, auditionnant les milliers d'élèves des 40 écoles de samba, Camus, le vigoureux des Ardennes, a écrasé l'une après l'autre les difficultés. Son film coûtera à peine 100 millions. (Somme infime pour un film en couleurs, tourné à l'étranger.) Maintenant, il explique :

« La pauvreté finalement n'est pas une mauvaise chose. J'ai tellement traîné, regardé, que j'ai profondément découvert le Brésil. Avec de l'argent, je n'aurais pu faire le même film. Tout aurait été trop vite. »

Ce « débutant » n'appartient pas au « clan des jeunes » puisqu'il a 46 ans et qu'il fait carrière en suivant la filière la plus classique, comme ses aînés. Cinquante films comme assistant (de Jacques Becker, en particulier) avant de mettre en scène luimême « Mort en fraude », puis « Orfeu Negro ».

Mais il constate :

« Que les gens courent aujourd'hui vers moi, ce n'est pas étonnant. Ce qui me surprend, c'est qu'enfin ils me disent tous « Bien entendu vous tournez le sujet que vous voulez, comme vous le voulez. »

Et cela, c'est à l'atmosphère révolutionnaire créée par « le jeune cinéma » qu'il le doit.

M. M.

CINÉMA

Denis Vincent a vu pour vous :

● ***Deux films américains, une seule fureur de vivre.***

DEUX films américains, projetés en ce moment à Paris, traduisent avec des moyens différents ce qui apparaît comme un thème quasi obsessionnel dans le cinéma contemporain : le drame de l'enfant « mal-aimé ».

Autour de ce thème, le film de Vincente Minnelli, « Comme un torrent », et celui de Robert Fleisher, « Le Génie du Mal », tracent, de la société américaine provinciale, un tableau angoissant. Constats d'échec, courageux et tragiques, volonté émouvante d'en comprendre les motifs, ces deux autocritiques commandent davantage l'intérêt sur le plan des sujets abordés que sur le plan de l'art cinématographique auquel ils n'apportent rien dont nous ne sachions déjà les Américains capables : perfection technique, qualité de l'interprétation, adresse dans la conduite du récit.

« Le Génie du Mal »

« Le Génie du Mal » (1) retrace une histoire authentique qui se déroula il y a quelques années dans un Etat du Sud. Deux jeunes gens, également brillants dans leurs études, issus de la plus riche société, réalisent un jour dans toute sa perfection et dans toute son horreur, le crime gratuit. Ils enlèvent un enfant, et le tuent. Il s'en faut d'un minuscule détail qu'ils échappent aux investigations de la justice. Inculpés, ils seront défendus par un très célèbre avocat : la plaidoirie de celui-ci, interminable morceau de bravoure réservé à Orson Welles, constitue à la fois une mise en accusation de la société qui croit guérir en punissant, et une tentative d'explication du comportement des jeunes gens, abreuvés d. biens matér els mais frustrés de tendresse, hyperdéveloppés intellectuellement mais « attardés » émotionnellement.

La performance accomplie par Orson Welles qui tient seul l'écran pendant trente minutes ne parvient pas à dissimuler le pathos où se perd ce long développement. On ne peut traiter, et traiter ainsi, en un discours, des maux et des remèdes, de la peine de vivre et de la peine de mort, de l'éducation des enfants et du rôle d'une démocratie, de la psychanalyse et de Dieu, sans frôler le ridicule.

Mais il y a le reste... La puissance d'Orson Welles, le visage brûlant et dur des deux garçons, et cet immense effort pour essayer de comprendre ce qui décidément ne va pas dans la société.

« Comme un torrent »

Le salut par l'amour, c'est aussi ce que suggère « Comme un torrent » (2), longue affaire en couleurs adaptée d'un roman de James Jones (« Tant qu'il y aura des hommes »). L'action se situe également dans une petite ville et en décrit non moins cruellement les hypocrisies et la misère morale.

Le héros, écrivain tout juste démobilisé, a été mis, enfant, en pension par son frère aîné peu soucieux de s'en charger.

Ce « mal-aimé » là ne se noie pas dans le crime, mais dans l'alcool. Une raison de vivre ? Il croit un moment la trouver lorsqu'il s'éprend d'une jeune femme assez intelligente pour le comprendre, mais point assez pour partager sa vie.

En contrepoint de cette avaricieuse du cœur, une jeune prostituée, ignare, sotte, vulgaire, mais irradiant un humble et authentique amour pour l'écrivain.

Tout le film se déroule comme une fugue, où se jouent alternativement point et contrepoint autour du thème central, jusqu'à ce qu'un coup de revolver l'abrège opportunément.

C'est, bien sûr, la prostituée qui meurt.

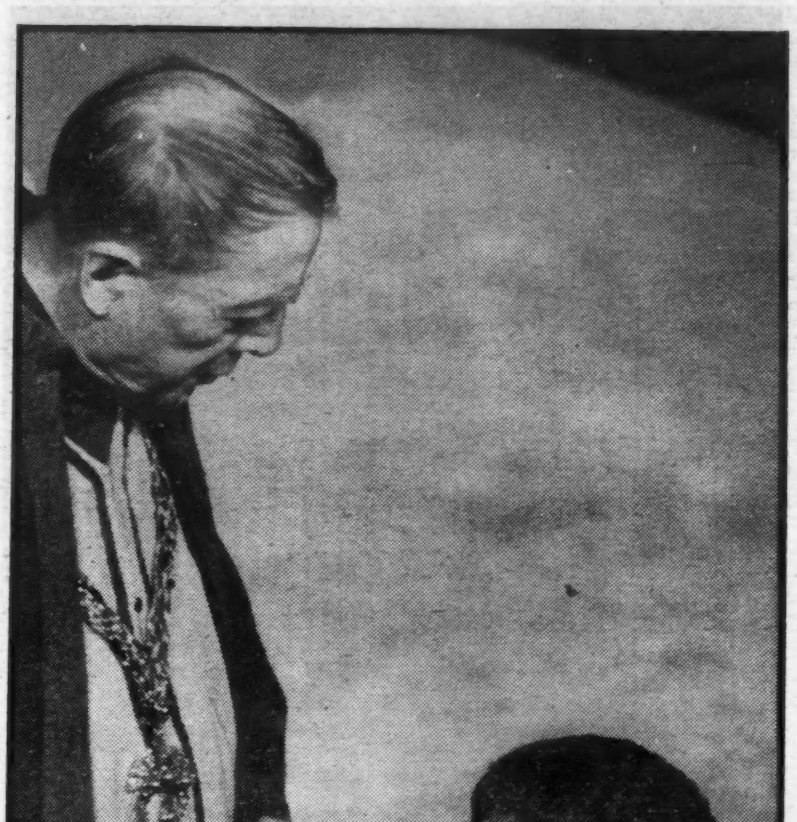
Shirley Mac Laine, succulente, donne à ce personnage une telle qualité d'émotion, une telle saveur, que chacune de ses apparitions justifierait, à elle seule, ce film-fleuve. Mais il charrie en même temps toutes sortes de beaux petits cailloux et d'excellents morceaux d'humour. Le bref aperçu qui nous est offert de la vie conjugale d'un couple présumé heureux dans une petite ville des Etats-Unis suffirait à vous confiner, pour l'éternité, dans le célibat.

« Le Génie du Mal » et « Comme un torrent », sans se classer parmi les meilleurs films américains, méritent d'être vus et fournissent à cette « Beat Generation » dont on lira (en pages 28, 29, 30, 31) les exploits, une toile de fond qui permet de mieux la situer, de mieux comprendre ce qu'elle exprime de réelle et de profonde détresse.

D. V.

(1) Ermitage, Max-Linder, Images.

(2) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.



HENRI GALIARDIN ET ROGER PLANCHON DANS « HENRI IV » (Pic.)
Une profonde dérision.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***« Henri IV » de Shakespeare en « western historique ».***

LA province monte à Paris en cette saison, et comme plusieurs troupes du Théâtre des Nations, M. Roger Planchon a choisi Shakespeare (1) pour nous faire goûter l'excellent travail de metteur en scène qu'il accomplit au Théâtre de la Cité de Villeurbanne.

Dans Shakespeare, a-t-il choisi le meilleur ? On peut en discuter. On nous présente en deux soirées une version de la pièce historique en deux parties consacrée au roi Henri IV d'Angleterre, qui régna de 1399 à 1413 (rappelons-nous, pour fixer les idées, que Jeanne d'Arc est née en 1412). Son règne fut occupé en majeure partie par ses luttes contre de grands vassaux révoltés, luttes qui nous demeurent assez obscures et nous laissent assez indifférents, même si l'on peut voir dans la pièce, comme on nous y invite, « une véritable réflexion critique sur l'ordre dans l'Etat ».

Les personnages féminins sont inexistants, les caractères beaucoup moins riches et moins poussés que dans les grandes tragédies ou même que dans des pièces historiques comme « Richard III » ou « Henri V ». C'est peut-être la jeunesse du futur Henri V, sa renonciation à une vie de débauche, son enfance de chef comme on nous le rappelle en citant dans le programme une page de Sartre (sans le nommer, de même qu'aux annonces et partout, on nomme les couturiers, décorateurs, etc., mais non le traducteur) qui nous retient surtout. Et ce qui a probablement séduit M. Planchon, c'est la partie burlesque, la présence à côté du roi de ses chevaliers et de ses vassaux, du peuple et du plus bas, conduit par la figure énorme de Falstaff, dérision permanente de l'héroïsme (Falstaff que nous retrouverons non seulement dans la seconde partie de « Henri IV » chez M. Planchon, mais encore au Théâtre des Nations où Gino Cervi doit nous montrer « Les Joyeuses Commères de Windsor »).

De cette pièce qui, en elle-même, ne nous intéresse pas toujours, M. Planchon donne une version grouillante de vie. Les principes de sa mise en scène sont naïvement didactiques. Avant chaque tableau, on installe sur le côté de la scène une maquette avec une inscription indiquant le lieu. Puis on projette avec une lanterne magique un court texte résumant le tableau qui va suivre et rédigé de manière à faire comprendre les intentions profondes (démocratiques, pacifistes et anticléricales). Mais ensuite, heureusement, la pièce parle par elle-même.

M. Planchon montre beaucoup de goût et de soin dans la réalisation plastique, il sait diriger ses acteurs, il a le sens du mouvement. Sur un plateau légèrement surélevé, entre de grandes

(1) Montparnasse-Gaston-Baty.

ASSOCIATION ODER-NEISSE
organise
le dimanche 24 mai à 20 h. 30
SALLE DE LA MUTUALITE
24, rue Saint-Victor - PARIS (V°)
sous la présidence de Henri TORRES
GRANDE SOIRÉE DE GALA
Au programme :
Léon KARTUN
Pianiste international
Michèle ARNAUD
Vedette du disque et de la radio
et pour la première fois à Paris le grand film polonais sur l'insurrection de Varsovie
EROICA
Primé au Festival de Mar del Plata en 1959
On peut se procurer des places au prix de 200 francs à l'Association
ODER-NEISSE
9, cité du Retiro - PARIS (8°) - ANJ. 60-91
et à la Mutualité - ODE. 26-90

FRANK SINATRA, SHIRLEY MAC LAINE, DEAN MARTIN, CARMEN PHILLIPS, DANS « COMME UN TORRENT »
Une profonde détresse.

cartes anciennes aux teintes chaudes, il dispose des éléments de décor, des meubles, quelques objets (beaucoup plus que chez Vilar), et l'atmosphère est créée. Les costumes sont parfaitement adaptés à l'ensemble pictural. Et si certains mouvements sont parfois un peu trop voulus pour composer des tableaux vivants, les acteurs sont à l'aise, ils savent ce qu'ils ont à faire et à exprimer. M. Roger Planchon lui-même fait très bien sentir l'évolution intérieure capitale du prince de Galles, M. Jean Bouise a la voix, l'ampleur, le burlesque épique de Falstaff, et il se garde de charger un rôle qui y prête; les autres (Françoise Golea, Clotilde Joano, Henri Galiardin, Jean Leuvrais, etc.) tiennent très exactement et très harmonieusement leur partie.

Et enfin, il y a le mouvement : « *Western historique* », dit volontiers M. Planchon, et malgré les sous-titres qui ralentissent comme au cinéma muet, le mouvement y est, et la volonté de reprendre son bien au cinéma. Nous verrons encore deux spectacles de M. Planchon avant la fin de la saison : celui-ci suffit à justifier sa réputation en montrant qu'il peut faire du meilleur travail avec ses moyens que bien des troupes de province et même que des troupes parisiennes qui montent, disons, « La Dame de Monsoreau »...

Deux nouveautés

Nous avons vu encore cette semaine deux fausses nouveautés et deux reprises classiques.

« Justice à Miramar », de M. Robert Merle (2), est une grosse satire de la servilité des magistrats par rapport aux régimes politiques. On voit assez vite que c'est une version politisée, affaiblie parce qu'elle est transportée dans un pays imaginaire, parce qu'elle est longue et un peu appuyée d'« Un Client sérieux » de Courteline. Mais, avec des coupures et grâce à une interprétation honorable et parfois mieux que cela, cela peut faire une soirée assez plaisante.

« Force majeure », de Mme Marcelle Crespelle (3), est une sorte d'éducation sentimentale d'un très jeune garçon, quelque chose comme « tisane et sympathie », avec l'indication d'un ou deux autres thèmes comme celui de la responsabilité des parents (le père de l'indécrottable oison est un homme d'affaires du type vautour). Il y a pourtant quelques situations intéressantes, d'assez bonnes indications psychologiques parfois, surtout dans le personnage de l'initiatrice.

Mais il faut aller voir ou revoir ses classiques, c'est-à-dire « Athalie » (4) dans la présentation de M. Gilibert, dont nous avons parlé lors de la représentation à la Sorbonne et « Les Fourberies de Scapin (5) où l'on retrouve en grande forme Daniel Sorano et ses camarades.

R. K.

(2) Tertre. (3) Arts. (4) Récamier. (5) Vieux-Colombier jeudi après-midi.

DISQUES

Complètement français

C'est l'Académie qui mérite le prix.

L'ACADEMIE DU DISQUE FRANÇAIS vient de décerner le Grand Prix National du Disque. Le palmarès est sévère : vingt titres seulement ont été sélectionnés tandis que l'Académie Charles-Cros nous avait proposé récemment cent disques primés. L'Académie du Disque Français, qui a un caractère semi-officiel, a décidé de ne couronner — à l'exception du disque hors concours — que des réalisations « françaises ». Cette notion semble cependant quelque peu élastique puisque le « Concerto pour harpe et orchestre » de Hændel, interprété par Nicanor Zabaleta et Ferenc Fricsay, enregistré par la Deutsche Grammophon, a reçu le prix d'orchestre de chambre et solist- ; oui, mais... la seconde face offre les « Danses pour harpe et orchestre » de Debussy. Un rapide calcul permet de déterminer que seuls six disques sur vingt sont *complètement* français. Mais l'essentiel n'est-ce point la qualité de la réalisation ? En ce cas, l'Académie du Disque français mérite elle aussi de recevoir un prix... dans la catégorie « Palmarès ».

Le « Prix de la plus grande réalisation phonographique mondiale » est attribué à l'enregistrement stéréophonique de « L'Or du Rhin » de Wagner que nous analyser ns ultérieurement. Pour l'instant voici quelques réalisations primées particulièrement remarquables :

● MOUSSORGSKY-RAVEL : « Les Tableaux d'une expositior » par l'Orchestre d la Société des Concerts du Conservatoire (dir. André Cluytens) : à l'époque de la stéréo, un enregistrement « monaural » d'une telle somptuosité sonore, d'une telle finesse de gravure conserve tout son attrait. En outre, l'interprétation d'André Cluytens est étonnante de vie, de relief, de chaleur et le même disque nous offre le «Prélude de la Khovantchina» de Moussorgsky et « Karaminskaïa » de Glinka. (*Columbia FCX* 770.)

● MOZART : « Concertos pour piano et orchestre en ut majeur K. 467 et ut mineur K. 491 » par Eric Heidsieck et l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire (dir. : André Vandernoot) : un jeune pianiste et un jeune chef nous offrent des Concertos de Mozart virils et humains, animés parfois d'un véritable souffle romantique. Eric Heidsieck : un nom à retenir. (*Voix de son Maître FALP* 510.)

● PRAETORIUS-J.-C. BACH-SCHEIDT-SCHUTZ : « Motets pour double chœur, cuivres et orgue » par l'Ensemble vocal Philippe Caillard : la splendeur sonore du « Cantique des trois enfants » de Michel Praetorius est magnifiée grâce à la prise de son stéréophonique. La technique est ici au service d'une réalisation musicale particulièrement précise et soignée en ses moindres détails. (*Erato* 50.004.)

● DEBUSSY : « Ibéria, Prélude à l'après-midi d'un faune, Nocturnes, La Mer et Jeux » par l'Orchestre du Théâtre National de l'Opéra (dir. : Manuel Rosenthal) : dans un domaine où les réalisations discographiques ne manquent pas, Manuel Rosenthal est l'égal des plus grands chefs debussystes. Chaque nuance est subtilement marquée et contribue à l'unité de l'ensemble ; la réussite technique n'est pas moins remarquable. (*Vega C* 30 *A* 186 *et* 187.)

● DEBUSSY : « Sonate n° 3 pour violon et piano » et LEKEU : « Sonate pour violon et piano » par Arthur Grumiaux et Riccardo Castagnone : pourquoi l'Académie du Disque français a-t-elle primé ce disque qui date de 1956 ? Les douze derniers mois furent-ils si pauvres en musique de chambre ? L'interprétation de Grumiaux et Castagnone reste néanmoins excellente mais nous le savions depuis longtemps... (*Philips L* 00.348 L.)

● SOUZAY CHANTE RAVEL (avec l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire dirigé par André Vandernoot) : voilà sans doute l'un des plus beaux disques primés qui vaut tant par la composition de son programme (Chansons Madécasses, Don Quichotte à Dulcinée, Ronsard à son âme, mélodies hébraïques..) que par l'interprétation parfaite de Gérard Souzay dont les possibilités vocales ont rarement été mieux mises en valeur. (*La Voix de son Maître FALP* 549.)

● LISZT-SCHUMANN-MENDELSSOHN : « Le romantisme à l'orgue » par Marie-Claire Alain : la jeune organiste Marie-Claire Alain, célèbre pour ses interprétations de musique ancienne, aborde avec autant de bonheur la musique d'orgue romantique ; son instrument — les orgues Haerpfer-Erman de Friedrichstal — est d'une finesse et d'une puissance remarquables. La réalisation stéréophonique, à l'honneur des techniciens français, est stupéfiante. (*Erato LDE* 3099.)

MIDAS.

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Remettez vos rendez-vous...
Marcel Aymé (« L'Express »).
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

GAUMONT - PALACE · MADELEINE
RICHELIEU · BIARRITZ
GILBERT BÉCAUD
et
MIREILLE GRANELLI
dans un film de
CLAUDE BARMA
CROQUEMITOUFLE
Musique de GILBERT BÉCAUD
avec
ROBERT MANUEL
et
MICHEL ROUX
Production
Distribution
COCINOR

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

14 MAI

TELEVISION : Albert Camus en gros plan. C'est aussi bien moi-même. Curieuse mue chez les auteurs : ils furent toujours très proches des comédiens — sauf qu'ils ne jouent qu'un personnage : le leur. Jusqu'à aujourd'hui, la page blanche leur suffisait et un stylo. Et voici ce petit écran tout à coup, et ces milliers de spectateurs qui ne nous font pas peur parce qu'ils sont invisibles. Il n'y a guère de mérite pour le dompteur à mettre sa tête dans la gueule d'un lion qu'il ne voit pas.

Faisons notre autocritique. J'ai d'abord, écoutant et observant Camus, récité la prière du pharisien : j'ai remercié le ciel de n'être pas comme ce Camus qui avait fignolé et mis au point son numéro, alors que moi je m'abandonne à l'inspiration et en cours tous les risques. Bien sûr ! Mais c'est que je suis tranquille : je me connais, je sais que tous les freins joueront au moment voulu ; le vieux chat peut faire le fou dans les gouttières : voilà plus d'un demi-siècle qu'il retombe toujours sur ses pattes.

JE fais donc mon procès en même temps que celui de notre Camus. Mais que lui reprochais-je en somme ? Pourquoi ce « gros plan » me hérissait-il ? C'est que Camus se moquait bien d'avoir raison (du moins en avait-il l'air). Ce qui lui importait, c'était de plaire à ce public immense, sans visage et sans regard, sportif en diable, comme on sait. Il a été bien content d'apprendre, ce public, que Camus doit d'être devenu Camus non à l'Université de France, mais à une équipe de rugby et à une troupe de comédiens. C'est là, au sein de cette troupe, qu'il vit dans les voluptés calmes, séparé du reste des malheureux humains qui dînent en ville, à moins, les pauvres idiots, qu'ils n'aient mauvaise conscience sous prétexte qu'il y a de par le monde des pestiférés et des bourreaux !

Ah ! le théâtre où tout est vrai ! nous dit Camus gentiment provocant, car il sait bien, il est payé pour savoir, que tout y est faux, que les poignards y sont de carton et que le poids d'un portant ne l'a jamais renseigné, quoi qu'il prétende, que sur la vigueur de ses muscles. Les comédiens qui s'y agitent font profession de paraître ce qu'ils ne sont pas et de devenir un autre qu'eux-mêmes. Oui, tout est faux dans ce royaume du trompe-l'œil, sauf Phèdre, Desdémone ou Perdican, sauf ces créatures éternelles que le mensonge du théâtre fait surgir plus vivantes que les vivants.

15 MAI

AUJOURD'HUI, il se trouve que le théâtre me concerne aussi. Répétition, salle Richelieu, des « Mal Aimés », pièce écrite il y a vingt ans, et créée en 1945, dans cette même Comédie-Française. J'y retrouve, avec quelle émotion, deux des créateurs : Aimé Clariond et Renée Faure, qui ont gardé leur puissance d'envoûtement — mais non ma chère Madeleine Renaud dont Yvonne Gaudeau a repris avec autorité le rôle difficile. J'assiste à ces trois actes comme s'ils étaient d'un autre. Que de souffrance ! Comment ai-je tiré de moi toute cette souffrance ? J'essaye en vain de rejoindre l'homme que j'étais, qui écrivait « Les Mal Aimés ». Je me rappelle mon souci de trouver un langage parlé et naturel qui pourtant fût écrit. Le style des « Mal Aimés » représente un grand effort, une recherche patiente. Je me souviens aussi que je ne cessais d'avoir présent à l'esprit le texte de Racine : « une action simple, chargée de peu de matière (...) et qui s'avançant par degré vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages... » Oui, cela me revient, mais non ce que j'étais moi-même alors et si cette souffrance de mes créatures prenait ou non sa source dans ma profonde vie.

Clariond, qui a joué la pièce près de cinq cents fois, un peu partout dans le monde, me parle de cette angoisse qu'elle a toujours suscitée, où que ce fût, et dont il n'a retrouvé d'équivalent dans aucun autre de ses rôles. Ce que j'en pense aujourd'hui ? J'en vois bien les faiblesses (surtout le rôle du garçon...). Mais je m'étonne du jugement de M. J.-J. Gautier qui a écrit un jour que j'étais au théâtre l'auteur d'une seule pièce : « Asmodée » (et encore ! insinuait-il, sans l'aide d'Edouard Bourdet...) le reste ne valait pas l'honneur d'être nommé. Eh bien, je demande pardon à notre grand critique, mais la seule chose qu'on ne puisse dire de ce père et de ces deux filles, c'est qu'ils n'existent pas. Leur présence est presque intolérable. « Les Mal Aimés » échappent plus qu' « Asmodée » aux conventions et aux truquages. Cette pièce va beaucoup plus loin dans une direction qui était la mienne et dont je me suis détourné... Mais tout cela importe peu et c'est beaucoup trop parler de soi.

16 MAI

VOUS niez ce qui depuis un an s'est accompli sur tous les plans, dans tous les ordres. Est-ce à dire que vous avez la nostalgie de ce qu'était la politique de la France avant le 13 mai 1958 ?

Que cette histoire de dix années soit l'une des périodes les plus basses de notre histoire républicaine, celle où vraiment elle a atteint son étiage, nul ne le nie. Là-dessus, vous protesterez que vous n'avez cessé de dénoncer et de combattre ces mœurs politiques qui nous ont ruinés, et déshonorés aux yeux du monde. Vous n'y voulez donc pas revenir. Mais comme vous rejetez le grand travail entrepris depuis, sous le consulat de de Gaulle (le mot ne me fait pas peur : cette République est consulaire) il faut admettre que vous avez dans l'esprit une République autre que celle-là et différente de l'ancienne. Laquelle ? Pourquoi ne nous le dites-vous pas en termes clairs ?

Qui vous en empêche ? Vous ne pouvez feindre de croire que nous vivons sous un tyran : jamais la pensée ne fut plus libre. Rien ne vous interdit d'établir les principes d'une démocratie selon votre cœur et de susciter dans le pays un mouvement pour grouper autour d'eux tous les éléments de la gauche non communiste. La parole est libre, la presse est libre. Face à un homme et à une équipe qui tente de rétablir les finances, d'organiser l'économie, de créer en Algérie les conditions d'une paix qui ne soit pas l'écrasement du plus faible mais fonde une nouvelle communauté en Afrique du Nord, que proposez-vous ?

Vous jouez sur un mot : démission. Ce pays aurait démissionné, selon vous, s'en serait remis à un homme, lâchement, honteusement. Mais à Athènes, à Rome, dans toutes les démocraties, les temps de crise ont toujours rendu nécessaire l'intervention d'un cerveau, d'une volonté, d'un génie ; c'est une loi inéluctable, certes, il est presque sans exemple que cet homme prédestiné n'ait pas finalement cédé à la tentation de sa propre fortune et de sa propre gloire. Or, aujourd'hui, telle est notre chance : qui oserait soutenir que le combat mené par de Gaulle est le sien et non pas le nôtre ?

Une république consulaire ? Pourquoi pas, après tout ? Et pourquoi serait-ce là une république suspecte ? Vous avez beau dire : la démocratie se confond pour vous avec le parlementarisme à la française, dont nous avons été à deux doigts de périr : cette paralysie de l'exécutif par le législatif, qui a fait de nous la risée du monde, c'est cela à vos yeux le signe d'un régime républicain authentique. Et nous, nous croyons que la vraie liberté, ce n'est pas pour une nation le droit au suicide. Les Français n'ont pas démissionné. Ils ont choisi de ne pas mourir. Ils cherchent à se déshabituer du malheur.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)